

[illegible]

ANALYSE
ET
RÉFUTATION
DES ÉLÉMENS DE MÉDECINE
DU D. J. BROWN

ANALYSE

ET

RÉFUTATION

DES ÉLÉMENS DE MÉDECINE DU D. J. BROWN

PAR F. CANAVERI

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE ET DE CLINIQUE A' L'UNIVERSITÉ DE TURIN.

„ Si quorum ego ex numero sim quaeras, respondebo
„ ex iis qui libenter argui patiuntur si quid falsum
„ ineptumque dicant, libenter etiam redarguunt si
„ quid ab alio minus vere dicatur. „

Socrat. apud Platon. de Rethor.



TURIN AN XIII.

CHEZ MICHEL-ANGE MORANO.

Ce livre est mis sous la sauve-garde de la loi.

Tous les exemplaires sont signés par l'Auteur

AVANT-PROPOS.

Les systêmes dans les sciences offrirent de tout temps une preuve bien certaine des bornes resserrées et de la faiblesse inséparable de notre entendement: les uns succèdent aux autres sans interruption, et l'on saisit toujours celui qui après la chûte du précédent se présente le premier. Telle a été, telle sera éternellement la marche de l'esprit humain.

Sans remonter à des époques reculées, sans chercher des exemples étrangers à la Médecine, on vit l'Europe savante partagée entre Stahl et Boerhaave ; l'Italie suivait ce dernier, la France était principalement dévouée au premier, l'Allemagne était partagée entre l'un et l'autre. Le Professeur d'Hall tomba le premier, et ses partisans n' eurent qu'un pas à faire pour adopter le systême vitaliste que des génies heureux, les Bichats, les Fourcroys, les Dumas, les Richerands, les Cuviers et

autres appuyèrent de leur crédit et répandirent au loin. L'Empire de Boerhaave dura un peu plus, et c'est à son déclin que les Moscati, les Rasori, les Sollenghi, les Tommasini et plusieurs autres savans distingués nous firent connaître les idées de J. Brown. Presqu'en même temps Weikard, Huffeland, Marcus, les Franchs père et fils et beaucoup d'autres illustres écrivains en Allemagne communiquèrent leur célébrité aux opinions du professeur Écossais.

L'Italie ennuyée des dogmes Boerhaaviens reçut avec transport ceux de Brown; ils eurent aussi un accueil fort heureux dans plusieurs contrées de l'Allemagne; mais la France déjà prévenue par d'autres principes, les vit passer sans la moindre émotion: tel fut encore le sort qu'ils eurent dans le pays qui les vit naître: deux Médecins illustres Gregori et Cullen y opposèrent par leurs doctrines un obstacle presqu'invincible.

Qu'on se garde donc bien de juger du mérite d'un systême, parcequ'il est, ou non applaudi, ni des lumières d'une nation par l'accueil bon ou mauvais qu'elle lui fait; c'est là un effet de la cir-

constance et plutôt du hasard. Les idées de Brown ne perceront guères en France, et elles ne quitteront point l'Italie que fort lentement pour faire place à celles des vitalistes.

Il y a trois siècles, que le grand Fernel proscrivait hautement la pathologie humorale (*a*). Il y a cent cinquante ans, que l'immortel Borelli regardait la fièvre comm'une affection purement nerveuse, et se moquait des vices et saletés des humeurs, aussibien

---

„ (*a*) Humores ipsaque supervacanea corporis partes non esse, sed eo dumtaxat contineri, idcirco et ab Hippocrate contenta dici, dictum quidem a nobis est, et posthac plenius fusiusque demonstrabitur . . . . . . Quae humorum sunt nomina periti artificis non est corpori accomodare : quare nullum prorsus temperamentum sanguineum dicere permittimus, ut nullum biliosum, nullum melancholicum vel pituitosum. (Physiol. lib. 3. cap. XI.). Nascentis morbi subjecta materia est humanum corpus, in quo (ut supra demonstravi) penitus is insidet, quemadmodum et in aere, hominis aut equi effigies. Non enim (quod multos fefellit) vitiosus humor subjecta est morbi materia . . . . Non possum autem in neotericorum quorundam errore connivere, quos tantus stupor oppressit, ut nulla queant mentis contentione continentem causam a morbo internoscere. Hi ignorata majorum doctrina sanguinem lateri impactum, pleuritim, humorumque putredinem, febrim appellant : quasi humores particulae sint corporis, atque in his morbi insideant. At febris certe nulla in humore, nulla in spiritu etc. (Pathol. lib. I. cap. XI.). „

que des sels et particules sulfureuses errantes dans le sang (*b*), dont d'autres écrivains remplirent de gros volumes. Bien avant la moitié du siècle passé le

---

(*b*) Borelli dans son traité *de Motu Animalium* au chapitre dernier, qui est le XXII.me, traite *de motu excandescentiae febrilis* et divise la matière en 14. propositions ou articles. Il dit d'abord que la fièvre n'est pas le produit de la corruption du sang ou des humeurs ; il declare ensuite, qu'elle n'est point causée par aucune chaleur ou ferment dans le coeur, ni par aucune altération, fermentation, ou acrimonie du sang, ou exaltation d'esprits, ou de soufres ; après cela il démontre directement que le sang altéré par la chaleur, ou par l'action des particules sulfureuses, spiritueuses, ou salines, par le pus même ne produit point la fièvre ; il nous apprend enfin qu'elle naît d'une affection purement nerveuse qui part immédiatement du cerveau et passe au coeur, quoique la cause qui excite le cerveau en soit quelquefois bien éloignée Toutes ces propositions sont appuyées par un grand nombre de faits et d'observatîons, aussibien que d' expériences pratiquées sur les animaux vivans ; ce qui nous fait voir que les idées de l'Auteur sur l'influence du système nerveux étaient bien justes et bien approfondies: on doit seulement lui pardonner d'avoir voulu expliquer le mode d'action des nerfs en adoptant leur suc fameux et en l'assujetissant ensuite à l'acrimonie, à la fermentation, à des mouvemens déréglés; mais comment ne pas emprunter le langage de l'hypothèse lorsqu'on se mêle de tels mystères ! A cela près l'explication heureuse, qu'il nous donne de la fièvre et de ses symptômes par le moyen du système nerveux nous prouve clairement qu'il en a bien connu l'importance et la primauté dans l'économie animale et qu'il mérite par là d'être placé parmi les pères de la Médecine *vitaliste* ou *solidiste*, celle savoir qui relève immédiatement du système nerveux.

profond Dégorter nous annonçait ses idées lumineuses sur la doctrine des solides (c), et conduit par une sage analogie, il rendait la vie aux plantes dont une mécanique inanimée les avait privées. Pendant combien de temps des vérités si fécondes ne demeurèrent-elles pas stériles, étouffées par des erreurs grossières ! C'est donc le temps, ce sont d'autres circonstances encore, mais non pas les sarcasmes et injures qui repandent, ou qui détruisent les opinions et les hypothèses; les mots outrageux ne font qu'entêter les adversaires et retarder par là le progrès des connaissances utiles: le Docteur d'Édimbourg eut tort de les employer.

On doit se persuader également que ceux qui ont vieilli dans d'autres idées, quelqu' en soit le mérite, *nil rectum nisi quod placuit sibi ducunt*, et qu'ils n'en reviennent pas aisement ni pour Brown, ni pour d'autres. Les jeunes gens seulement non encore prévenus, ni décidés pour aucun parti peuvent être dirigés avec facilité; aussi mon bût prin-

---

(c) V. N. 34. dans la troisième partie.

cipal a été de travailler pour eux: attaché depuis tant d'années à leur instruction je me suis cru obligé de les mettre en état de juger par eux-mêmes de la doctrine Brownienne.

D'abord dans la première partie de mon ouvrage je donne un précis court et complet des élémens de J. Brown sans rien ajouter ou retrancher à ses opinions; à chaque page et presqu'à chaque ligne je cite le texte de l'original. Ceux qui se connaissent dans ce genre de travail me sauront gré sans doute de m'être chargé d'une tâche qui certainement n'est pas facile. La seconde partie contient la réfutation de l'*incitabilité* et de ses propriétés; ce sont elles qui font la base du systême :la troisième enfin renferme plusieurs notes qui correspondent aux différens points du précis et qui servent pour en achever la réfutation: si je ne me trompe, elles contiennent des choses assez intéressantes; elles ne sont qu'un recueil de faits auxquels on a donné une liaison démonstrative: on a procuré en même temps de les disposer de manière qu'elles puissent par fois présenter des rapports successifs. L'édition dont je me

suis servi est la seconde latine d'Édimbourg (*d*).

Pour mieux réussir dans mon entreprise j'ai prié le Professeur Veglio mon estimable ami et savant collégue de traduire cette même édition en français. Son zèle pour le progrès d'une science qu'il cultive avec tant de succès, et l'ardeur dont il est animé pour contribuer à tout ce qui peut être utile à l'instruction, l'ont déterminé à exécuter ce travail aussi pénible qu'ennuyeux, et de présenter une version très-claire et très-fidèle d'un livre dont il en est peu et peut-être point d'aussi obscur en Médecine, qui quelque fois même est inintelligible; et pour ne rien laisser à désirer, il a placé à la tête de sa traduction la vie de l'Auteur.

Je n'oublierai pas qu'au moment même que mon ami publia sa traduction, il parut celle de M.r Fouquier, laquelle sans doute est très-soignée et contient nombre d'additions et de notes de l'Au-

---

„ (*d*) Joannis Brunonis M. D. de Medicina Praele„ ctoris, Societatis Medicae Praesidarii, Antiquario„ rum apud Scotos ab epistolis latinis, Elementa Me„ dicinae. Editio altera plurimum emendata, et inte„ grum demum opus exhibens. Edimburgi; excudit „ C. Denovan MDCCLXXXIV. „

teur d'après sa traduction anglaise, lesquelles n'existent point dans l'édition latine; mais je dois avertir le Lecteur, que les numéros des paragraphes de celle-ci ne correspondent pas toujours à la version de M.r Fouquier.

Il me reste à parler des citations: les numéros romains indiquent les paragraphes de la première et seconde partie de mon ouvrage; les chiffres précédés par la lettre N. en indiquent les notes contenues dans la troisième; mais les chiffres simples désignent les paragraphes de la seconde édition latine de Brown, auxquelles correspondent parfaitement celles de la traduction du Docteur Veglio.

J'ai épargné presque toute citation d'Auteurs; ce n'est point par mépris ni par injustice, mais uniquement pour ne pas frapper l'esprit des jeunes Médecins par de grands noms, qui ne manquent jamais de leur en imposer. J'espère que mon travail ne sera pas inutile pour eux; c'est là mon but principal, c'est ma récompense.

ANALYSE
ET
RÉFUTATION
DES ÉLÉMENS DE MÉDECINE
DU D. J. BROWN

PREMIÈRE PARTIE

PRÉCIS DES ÉLÉMENS DE MÉDECINE
DU D. J. BROWN.

Cette première partie renferme le précis des élémens du Professeur Brown, le plus court et le plus complet qu'il m'a été possible de rédiger. Il m'a paru essentiel de présenter d'abord au lecteur le précis de cette doctrine, parceque lorsqu'on veut analyser et juger d'une

matière quelconque, il faut préalablement la bien connaître dans toutes ses parties. J'ai cru cela d'autant plus indispensable que l'Auteur s'est expliqué d'une manière vraiment obscure, comme il a été dit dans l'avant-propos; et que de plus il a nombre de répétitions dont on peut se passer aisément, qu'il est même utile de supprimer. Pour la plus grande clarté j'ai d'ailleurs jugé qu'il ne serait pas inutile de donner au début de l'ouvrage une petite ébauche de cette doctrine, afin que le lecteur pût d'un coup d'oeil en saisir l'ensemble, et en même temps connaître quelques termes propres dont le D. Brown s'est servi.

Précis abrégé de la doctrine du D. J. Brown.

I. L'*incitabilité* (14.) est cette propriété des êtres vivans (18.) qui les rend susceptibles d'*incitation* (16.), c'est-à-dire, d'être affectés par les stimulans, ou puissances *incitantes* (11.12.) (*a*). C'est par cette seule propriété que ces mêmes êtres se distinguent

---

(*a*) Les mots *incitabilité*, *incitation*, *puissances incitantes* répondent aux latins *incitabilitas*, *incitatio*, *potentiæ incitantes* dont l'Auteur s'est servi dans ses élé-

de leur état de mort, et de toute autre matière inanimée (10.). L'*incitabilité* est une, indivisible, la même par tout le corps, et n'est point composée de parties (47bis). Aussitôt qu'elle est affectée dans un endroit quelconque du corps, elle se ressent sur-le-champ dans tous les autres (48.). L'*incitation* produit essentiellement la vie, et sa juste médiocrité constitue la santé (23.), son ex-

---

mens. Je sais qu'il est dans l'usage de les traduire en français par *excitabilité*, *excitement*, *puissances excitantes*, et en italien par *eccitabilità*, *eccitamento*, *potenze eccitanti*; j'ai cru néanmoins qu'il m'était permis de les rendre plus à la lettre : car les deux mots latins *incito*, et *excito* dont ils dérivent, ont quelque différence entr'eux; le premier se dit d'une chose qu'on pousse vivement pour la faire mouvoir avec plus de force; mais l'autre, quoiqu'on lui donne à-peu-près la même signification, se dit aussi d'une chose qu'on veut tirer d'un état de repos, c'est-à-dire, il a une signification plus étendue que l'autre, et par conséquent au-delà de celle que l'Auteur paraît lui avoir donné. J'ai retenu d'autant plus volontiers le nom de *puissances incitantes*, que l'Auteur a donné le nom de *puissances nuisibles excitantes* (*noxæ excitantes*) aux stimulans qui causent la maladie (68.). A' l'égard du mot *stimulus* je l'ai traduit le plus souvent par celui de *stimulant*, et je n'ai retenu celui de *stimulus*, que quand il m'a paru rendre avec plus de précision la pensée de l'Auteur.

cès ou son défaut quand ils sont légers forment l'opportunité (8.) à la maladie (*a*), et dans un degré plus fort produisent la maladie même (62.). L'action trop faible des puissances *incitantes* laisse accumuler l'*incitabilité* et cause la faiblesse directe (45.); leur action trop forte l'épuise et cause la faiblesse indirecte (35.). Toutes les maladies se partagent en communes ou universelles et en locales (5.). Les communes ont deux formes seulement (447.), la *sthénique* et l'*asthénique* (66.); la première dépend de l'excès, et l'autre du défaut d'*incitation* (62.). Les maladies communes n'admettent d'autres moyens de guérison que ceux qui diminuent l'*incitation* par l'usage des débilitans, ou qui l'augmentent par le secours des stimulans (252.253.44.). Le manque absolu d'*incitation* donne la mort (13.). La vie est un état forcé (72.); la mort est un état spontané, mais l'une et l'autre sont le produit des mêmes puissances (327.); en sorte que vivre, prolonger la vie, vieillir, et mourir, tout est également naturel, le tout

---

(*a*) Plusieurs écrivains traduisent le mot *opportunitas* en celui de prédisposition. A' la note du §. XXIX. on explique pourquoi on a préféré celui d'*opportunité*.

ayant été jetté au même moule et tracé sur le même plan (326.).

Tels sont les points fondamentaux de cette doctrine célèbre : nous allons les parcourir séparément.

De l'Incitabilité.

II. L'*incitabilité* seule, dit le D. Brown, différencie l'homme et tous les animaux de l'être mort et de toute matière inanimée (10.). Elle est cette propriété de la vie, par laquelle s'exécutent ses actions (*a*), et qui par conséquent doit être regardée comme cause ou principe de la vie et de ses fonctions : elle rétablit encore la santé, lorsque celle-ci se dérange à l'occasion des maladies (*b*). Enfin elle embrasse tout ce qui est vital dans la nature, même dans les plantes (*c*).

(*a*) *Incitabilitas seu vitæ proprietas qua vitæ actiones perficiuntur* (701.).

(*b*) *Incitabilitas . . . . ubicumque vita, sive in parte, sive toto corpore læditur, cum res externæ in incitabilitatem agentes admoventur, salutem procreat* (701.).

(*c*) *Incitabilitas . . . . quidquid in rebus vitale est comprehendit, eoque ad plantas pertinet* (10.).

*Du siège de l'*Incitabilité.

III. L'*incitabilité* inhérente au corps animé réside dans la substance nerveuse-médullaire, et dans la partie solide des muscles, lesquelles doivent être comprises sous un seul nom, et ainsi appelées genre nerveux (47*bis*. N 1.).

*Des propriétés de l'*incitabilité.

IV. L'*incitabilité* a plusieurs propriétés; elles peuvent se réduire à cinq principales. La première est que chaque être, dès qu'il commence à vivre, en reçoit en partage une certaine quantité, ou bien il reçoit une portion de sa force même (*a*). Cette quantité est plus abondante au commencement de la vie, est médiocre à l'âge moyen, et manque dans la vieillesse (25.26.); mais dans son total elle est toujours petite (*b*): de plus cette quantité est fixe et déterminée pour chaque vivant

---

(*a*) *Ejus aliquantum, vel ejus vis aliqua unicuique vivere incipienti tribuitur* (18.). Il n'est pas aisé de comprendre ce que l'Auteur a entendu dire ici par le mot *vis*, savoir, si c'est une force distincte de l'*incitabilité*, ou une émanation d'elle, ou quelque chose d'autre.

(*b*) *Ejus aliquantum tribuitur* (18.).

dès le début de sa vie, malgré qu'elle puisse être consumée trop-tôt par la diathèse phlogistique (*a*) ; elle varie cependant selon les différentes espèces des animaux et les circonstances de la vie de chacun d'eux (*b*). Il résulte de tout cela que nous recevons tout-à-la-fois du commencement de notre existence la portion d'*incitabilité* qui nous est destinée, et que depuis cette époque elle va toujours en diminuant (*N*3.).

V. La seconde de ces propriétés et peut-être la plus extraordinaire, c'est, qu'elle est une, indivisible dans tout le corps, non composée de parties, et la même ou identique par-tout (*c*). Cela est démontré par les sensations et les mouvemens, par les opérations de l'esprit, et les affections de l'ame, qui sans aucune suite d'opérations successives sont produites par les puissances *incitantes* toutes à-la-fois et dans

---

(*a*) *Ea diatheseos phlogisticæ vis est, ut incitabilitatis unicuique vivere incipienti datam summam maturius justo consumens, vitam . . . . contrahat, mortemque pro sui magnitudine serius aut citius adducat* (70.).

(*b*) *Tributi sive vis, sive copia in aliis animantibus, et iisdem alias, alia est* (18.).

(*c*) *Incitabilitas non in alia sedis parte alia est, nec ex partibus constat, sed una toto corpore et indivisa proprietas* (47*bis*.322.55.167.232.497.).

le même instant (47 bis.) : de sorte que l'*incitabilité* étant frappée dans une partie du genre nerveux, elle se trouve à l'instant ébranlée toute en entier, et l'affection se propage à tout le corps (47 bis. 48.).

VI. La troisième propriété de l'*incitabilité* est de pouvoir se consumer et épuiser, ou bien s'accumuler et abonder (18.): elle s'accumule et abonde quand les stimulans sont trop faibles, et cet entassement peut aller si loin, que le moindre stimulant devienne cause de mort (26.43. N4.). Elle s'épuise au contraire quand les stimulans sont trop forts. (18.28.). Dans ce cas aussi le plus petit stimulant suffit pour donner la mort (26.)

VII. Le quatrième attribut de l'*incitabilité* est son aptitude à pouvoir être réveillée: cette propriété consiste en ce qu'ayant été epuisée par un stimulant quelconque, un autre stimulant quelqu'il soit peut la réveiller pourvu qu'il soit nouveau (*a*); c'est ainsi qu'un homme qui sommeille à la suite d'une trop grande fatigue, ou d'une trop grande réplétion est réveillé par une boisson corroborante, puis par

---

(a) *Confectam quolibet uno stimulo incitabilitatem novus quilibet elicit* (31.)

l'opium, puis par un autre stimulant plus fort encore et plus diffusible s'il est possible de le retrouver (31.). Il est cependant bon de savoir que l'*incitabilité* qu'on a déjà réveillée par le moyen de plusieurs stimulans devient toujours moins susceptible d'une nouvelle *incitation* en raison du nombre des stimulans qui ont été employés (*b*).

VIII. La cinquième et dernière des propriétés de l'agent Brownien est sa disposition singulière à être saturé; c'est-à-dire que plus il abonde, plus facilement il est saturé et moins il supporte les stimulans, au point que le plus léger peut causer la mort (26.).

*De la nature de l'*incitabilité.

IX. Malgré qu'on ait énuméré les propriétés de l'*incitabilité*, qu'on ne croie point cependant que l'on veuille par là pénétrer dans sa nature, ou définir, si elle est matière, et par conséquent capable d'augmenter ou diminuer, ou bien si elle n'est qu'une faculté adhérente à la matière qui tantôt est active,

---

(b) *Incitabilitatis prius stimulis confectae, dein novis refectae consumptio, difficillima reparatu est* (32.)

tantôt languissante (18.). Ce n'est que la vérité qu'on doit chercher ici et ailleurs; de telles questions sont inconcevables par leur nature et sont le véritable poison de la philosophie: au reste ce ne sont là que des manières de dire que nous sommes forcés d'employer à cause de la pauvreté de la langue commune, et de la nouveauté de cette doctrine (18.)

Des puissances incitantes.

X. On appelle puissances *incitantes* (14.) les choses qui agissant sur l'*incitabilité* produisent l'*incitation* (14.16.10.).

XI. Ces puissances appartiennent en partie à des choses extérieures, en partie à certaines actions propres de l'homme vivant (*a*). Les premières se réduisent presque toutes à la chaleur, à l'air, aux alimens, au sang et aux humeurs qui s'en séparent. Les venins et les contagions n'y appartiennent pas d'une manière assez constatée (11.). Les autres sont la con-

(a) *Homo et reliquae animantes . . . . externis rebus, et quibusdam sui propriis actionibus, sic adfici possunt, ut ipsis vivis propria, suae actiones, efficiantur* (10.).

traction musculaire, les sens, et l'énergie du cerveau dans la pensée et dans les affections de l'ame (12.). Le D. Brown paraît cependant exclure du nombre des puissances *incitantes* ces actions qu'il appelle propres du vivant; puisqu'ailleurs il nous dit que l'*incitation* est produite par les seules puissances extérieures (*a*). Si cela est, les actions propres de l'homme n'y ont plus rien à faire.

XII. Les sensations, le mouvement, les opérations de l'esprit et les affections de l'ame sont l'effet commun des puissances *incitantes*; cet effet étant un et identique, il faut convenir que la manière d'agir de ces puissances est également une et identique (15.) : et puisque parmi elles il y en a qui agissent manifestement par impulsion sans que l'effet en soit différent de celui des autres, il faut conclure que leur mode d'agir est aussi le même (*b*) ; que par conséquent elles opèrent toutes indistinctement d'une seule et même manière (N 6.) et n'ont de différence que

---

(a) *Incitatione quem externae potestates solae praebent quidquid in rebus vitale regi discitur* (326.).

(b) *Eaedem* (potestates incitantes) *quoniam aliae manifestis impulsibus agunt, idem aliarum effectus eamdem operis rationem arguit* (17.).

dans leur degré de force, c'est-à-dire du plus au moins (*a*).

XIII. D'après cela il faut bien se garder de croire que d'autres puissances nous soient données pour la vie et pour la santé, et d'autres pour les maladies et pour la mort; toutes nous sont données pour la vie, mais d'une manière forcée; et toutes nous portent à la mort, mais spontanément (327.). De ces principes il s'ensuit aussi que les causes des maladies et de la santé, et celles qui nous procurent la vie ou nous donnent la mort, agissent toutes de la même manière, comme nous venons de le dire (XII.).

XIV. Puisque toutes les puissances *incitantes* semblent douées d'une certaine force d'action, on doit les appeller puissances *stimulantes* (*b*). Mais elles prennent différens noms suivant leur degré d'activité; car si elles produisent sur l'*incitabilité* un degré d'action plus

---

(a) *Nihil in noxis sive morbos facere periclitantibus, sive facientibus, praeter illarum cum his, aut singularum inter se comparatarum magnitudinem spectandum* (78.19.62.65.). *Sunt igitur omnes potestates ullum vitae statum sustinentes eaedem genere, magnitudine tantum variantes* etc. (317.).

(b) *Omnibus vis agendi quaedam inesse videtur, stimulatrices* (ideo) *appellandae* (17.).

fort que celui qui convient à la santé, en sorte qu'elles fassent naître l'opportunité et ensuite la maladie (62.), on les nomme phlogistiques, ou proprement stimulantes, mais lorsqu' elles agissent sur l'*incitabilité* d'une manière plus faible que celle, qui est nécessaire à la santé, et produisent ainsi l'opportunité et après elle la maladie, alors on leur donne le nom d'*asthéniques*, antiphlogistiques, ou débilitantes (68.). Dans l'un et l'autre de ces deux cas, à l'instant même que l'opportunité passe à l'état de vraie maladie, elles changent encore de nom, et prennent celui de *puissances nuisibles excitantes* (*a*). Ces mêmes puissances tant phlogistiques qu'*asthéniques* aussitôt qu'elles deviendront des remèdes pour les diathèses opposées, elles seront appelées *stimulans* (91.) et *débilitans* (90.). Voilà en peu de mots ce qu'on doit entendre par choses extérieures (11.), par actions propres de l'homme (12.), par puissances *incitantes* (14.), par puissances stimulantes (17.), par puissances phlogistiques et antiphlogistiques (68.), par puissances nuisibles

---

(a) *Noxarum excitantium vocabulo distingue* (68.)

excitantes (68.), enfin par stimulans (91.) et par débilitans (90.).

Des poisons et des contagions.

XV. Il semble que parmi les puissances *incitantes* l'on doit ranger aussi les venins et les contagions, parceque quant aux premiers, ou ils ne font point de maladies communes, dit le D. Brown, desquelles seules il est question ici, ou s'ils en font, ils agissent de la même façon (*N* 7.) que les autres puissances *incitantes* (20.). Cependant pour ne pas se tromper dans le diagnostic, on s'appercevra que la maladie occasionnée par le poison est vraiment commune, si elle a été précedée par l'opportunité, et si elle peut être guérie ou soulagée par le traitement ordinaire des maladies communes ou générales (*N* 18.); car dans ce cas il n'y a pas de doute que la maladie est commune (77.).

XVI. Quant aux contagions il y en a quelques unes qui causent des maladies par faiblesse, il y en a aussi qui en produisent par excès de *stimulus* (21.505.417.413.). Dans le fond elles n'ajoutent rien, ou bien peu à l'action des puissances nuisibles ordi-

naires (*a*), et leur mode d'agir est le même que celui des puissances communes (76.97.). Il n'y aura par conséquent dans les maladies contagieuses d'autre différence que celle qui dépend du degré d'activité (*N*8.) ou force des causes, qui les ont produites (76.).

Des stimulans diffusibles *et des* permanens, *et du* stimulus *direct et de l'indirect.*

XVII. Le D. Brown dans son ouvrage parle très-souvent des stimulans qu'il appelle *diffusibles*; mais il ne fait presque point mention de ceux, qui d'après sa doctrine ont été appelés *permanens*. Parmi les premiers il place le musc, l'alkali volatil, le camphre, l'opium, l'aether, le vin (301.): la nourriture animale (308.), l'exercice, la chaleur, la bonne compagnie, les festins, et choses semblables entrent dans la classe des seconds (303.). Quoiqu'on ne rencontre nulle part dans ses élémens une définition précise de ces deux espèces de stimulans, on peut néanmoins avancer que les *diffusibles* sont ceux

(a) *Contagio nihil solitarum noxarum effectui adjicit, vel eodem opere, et hoc minime magno nocet* (687.).

qui produisent une action vive et prompte ; mais peu durable ; et que les *permanens* sont ceux dont l'action est plus lente et la durée beaucoup plus longue : mais comme les uns et les autres agissent sur l'*incitabilité* toujours en augmentant l'*incitation*, on doit les regarder tous comme des puissances phlogistiques (XIV.). L'Auteur appelle *stimulus* direct l'action stimulante diffusible des substances alimentaires en tant qu'elle agissent directement et subitement sur l'*incitabilité* de la partie à qui elles sont appliquées, et il appelle *stimulus* indirect l'action que ces mêmes substances exercent en raison de leur volume, c'est-à-dire en faisant une distention sur les fibres musculaires (127.) des organes de la digestion.

*De l'*Incitation.

XVIII. Les puissances *incitantes* par leur action sur l'*incitabilité* produisent l'*incitation* (16.). Les sentations, le mouvement, les opérations de l'esprit, et les affections de l'ame sont le produit ou l'effet commun (*a*) qui en re-

(a) *Potestatum incitantium communis effectus sensus, motus, mentis actio et animi adfectus sunt* (15.). Ce mot *com-*

sulte, ainsi qu'on a déjà dit (XII.). Cet effet est en même temps toujours proportionné à l'*incitation*, augmentant (151.152.) ou diminuant (176.177.) avec elle.

XIX. Les signes de l'*incitation* augmentée quelque part dans l'homme qui se porte bien, sont la sueur qui commence à couler de son front, lorsqu'il se fatigue et la transpiration qui s'arrête; et dans l'homme malade ce sont l'inflammation ou bien une affection, qui en approche, et le délire (*a*). A ces signes on doit encore ajouter l'augmentation de toutes les fonctions (151.152.); et quoique dans les maladies phlogistiques très-fortes quelques actions semblent diminuées, cela ne doit point nous embarasser, attendu que cette diminution n'est qu'apparente et illusoire (226.), comme on le verra dans la suite. Les indices d'une

---

munis est très-important chez l'Auteur; le plus souvent il signifie général ou universel; ici cependant, il pourrait signifier un effet général, ou bien un effet qui arrive ordinairement, ou qui convient à toutes les puissances *incitantes*, il pourrait avoir d'autres acceptions encore.

(a) *Majorem partis incitationem indicant effluens primum exercitati fronte in secunda valetudine sudor, perspiratio cohibita.* (52.).

incitation affaiblie sont une transpiration trop abondante, la sueur surtout froide et épaisse, sans que l'homme se soit fatigué et autres évacuations copieuses; le spasme, la convulsion, la paralysie de quelque partie, la faiblesse d'esprit, la confusion des idées, le délire (52. *N*40.), en un mot l'affaiblissement de toutes les actions (177.); que si quelques unes de celles-ci, lorsque la maladie est très-grave, semblent augmentées, cette augmentation n'est aussi qu'apparente (226.) et trompeuse (*N*20.).

XX. Le plus haut degré d'*incitation* a lieu lorsqu'un stimulant médiocre agit sur une *incitabilité* à demi-consumée, et c'est de ce juste milieu que naît la vigueur de la jeunesse (25.). Au contraire l'*incitation* sera d'autant moindre que le stimulant appliqué sera plus fort ou plus faible, et c'est de là que dérive la faiblesse des vieillards et des enfans (25.). Les stimulans trop actifs font naître la faiblesse indirecte (35.); et ceux dont l'action est trop faible produisent la faiblesse directe (45.). Nous aurons occasion de parler de toutes les deux ci-après.

XXI. L'*incitation* peut non seulement augmenter et diminuer; mais elle peut aussi cesser entièrement et par là causer la mort; ce

qui arrive de deux manières: l'une quand l'*incitabilité* a été extrêmement accumulée, l'autre quand elle a été entièrement consumée (18.). Dans le premier cas la mort s'ensuit par le manque des puissances stimulantes; l'*incitabilité* alors s'accumule et devient si abondante que le plus léger des stimulans la suffoque (26.): dans le second la mort survient, parceque l'*incitabilité* a été tellement épuisée par l'action des puissances *incitantes*, que la moindre de celles-ci (N 16.) suffit pour l'eteindre (26.)

*Des propriétés de l'*Incitation.

XXII. Les propriétés de l'*incitation* peuvent se réduire au nombre de quatre. La première et la principale est celle de régler tout ce qui est vital, c'est-à-dire tout ce qui jouit de la vie, ou appartient à la vie soit dans les plantes, soit dans les animaux (*a*).

XXIII. Une autre propriété de l'*incitation*, laquelle dérive de la précédente (XXII.) est celle de produire le mouvement de la fibre musculaire (59.) et d'en produire aussi la densité (60.), le tout proportionnellement à son

(a) *Incitatione . . . quidquid in rebus vitale est regi . . . discitur* (326.64.)

énergie (*N2*.). On pourrait maintenant demander à l'Auteur ce qu'il entend par densité de la fibre musculaire; puisqu'il nous dit seulement qu'elle est une propriété des fibres contractiles en tant qu'on les considère comme des simples solides (59.), ce qui vraiment ne nous éclaire pas assez. S'il était donc permis de hasarder quelque conjecture on pourrait soupçonner que le Professeur d'Edimbourg a voulu parler peut-être de cette propriété de la fibre musculaire par laquelle celle-ci se dilate et grossit, propriété qu'on appelle aujourd'hui *turgor vitalis* et qui est vraiment réglée par le principe de vie, ou dans le sens de l'Auteur par l'*incitation* (60.64.326.). On est fondé à croire que tel soit probablement son avis; parceque il fait dériver l'abondance de la transpiration dans la diathèse *asthénique* du défaut de cette densité (*N44*.) en vertu de laquelle les vaisseaux sont plus dilatèé, et se prêtent par conséquent davantage à la transpiration (61.).

XXIV. La troisième propriété de l'*incitation* est que quand elle ne peut plus être soutenue par l'action d'un stimulant quelconque, on peut la rappeller en en employant un nouveau. C'est ainsi que lorsqu'on est fatigué par la le-

cture d'un livre ennuyeux, on est récréé par la lecture d'un autre qui soit agréable (31.). Il faut cependant appliquer ici à l'*incitation* ce qu'on a déjà observé à l'égard de l'*incitabilité* (VII.); savoir, que plus on aura réveillé l'*incitation* par des stimulans nouveaux, plus il sera difficile de la ranimer par d'autres (32.).

XXV. La quatrième propriété de l'*incitation* est d'être quelquefois plus marquée dans une partie, que dans le reste du corps, parceque la partie sur laquelle une puissance *incitante* est immédiatement appliquée se ressent ordinairement de cette application beaucoup plus que toutes les autres (49.). Suivant donc que la puissance sera stimulante ou débilitante (XIV.), elle fera naître dans la partie une *incitation* plus forte ou plus faible que dans les autres; c'est ainsi que dans la diathèse *sthénique* se forme l'inflammation phlogistique commune (169.), et que dans la diathèse *asthénique* est produite l'inflammation *asthénique* commune (205.). Malgré cela il ne faut pas croire que l'*incitation* puisse être faible dans une partie, et simultanément être forte dans les autres, et viceversa; de manière que dans un endroit du corps elle puisse être à un degré plus haut ou plus bas que dans

l'homme sain, et avoir en même temps dans les autres endroits un degré d'activité plus faible ou plus fort que celui qui convient à l'état de santé: d'après la doctrine de notre Auteur cela ne peut pas avoir lieu, et n'arrivera jamais; parceque l'*incitation* dans les maladies étant essentiellement en deça ou en delà du degré qui constitue l'état de l'homme sain (62.), le seul cas possible serait celui où dans une partie du corps il y eût quelque degré de faiblesse ou quelque degré de force supérieur (*N* 13.) à celui des autres parties (226. 227.228.229.).

De la Vie.

XXVI. La santé (3.), l'opportunité (8.), la maladie (4.) constituent ce qu'on appelle la vie des animaux (9.) aussi bien que celle des plantes, quoique dans ces dernières elle n'est pas si parfaite (9.). La vie est produite par l'*incitabilité* (701.), et elle est réglé par l'*incitation* (64.326.), savoir par l'action des puissances *incitantes* sur l'*incitabilité* (16.25.), de sorte que toute la vie soit dans le temps de la santé, soit dans celui de la maladie con-

siste entièrement dans le *stimulus* (*a*). L'*incitabilité* par conséquent, et les puissances *incitantes* sont les deux conditions qui constituent la vie, au point que si l'une ou l'autre des deux vient à manquer, la vie manque nécessairement aussi (10.701.13.). De là l'Auteur conclut que la vie consiste entièrement et essentiellement dans le *stimulus* (*b*): de là aussi il déduit que nous sommes totalement gouvernés par des puissances étrangères, que nous ne sommes rien par nous-mêmes (*c*), et que les forces de la nature ne sont rien non plus (95.) sans les agens extérieurs (*N*26.).

XXVII. C'est de ces principes que le D. Brown tire sa fameuse définition ou bien son idée sur la vie; qu'elle est un état forcé, et que les animaux tendent à chaque instant à la mort; que cette tendance est balancée pour quelque temps seulement et avec beaucoup de peine par l'action des puissances étrangères (*d*); que vivre, prolonger la vie, vieillir,

---

(a) *In stimulo omnia vitæ, omnis sive secunda, sive adversa valetudo, nec in ulla alia re, consistunt* (22.).

(b) *Omnis vita in stimulo posita* (44.).

(c) *Doctrinæ fundamentum nihil ipsos esse nos, et ab alienis potestatibus prorsus regi* (603.).

(d) *Vitam coactum statum esse, animantes omni temporis*

mourir, toutes ces choses sont également naturelles; que les mêmes puissances qui constituent la vie et la conservent, tendent à la détruire (326.); qu'en un mot ces puissances, après nous avoir retenu en vie par force, nous conduisent spontanément au tombeau (327.).

De la Santé et de la Maladie.

XXVIII. La santé est le produit d'une *incitation* convenable (62.), de laquelle résulte l'exercice agréable, facile et modéré de toutes les fonctions (3.). La maladie ne sera donc qu'une *incitation* trop forte ou trop faible (62.), en vertu de laquelle (4.) l'exercice de toutes les fonctions ou de quelques unes seulement devient désagréable, difficile (N 17.) ou se dérange (*a*).

---

puncto in interitum niti, ab hoc alienis potestatibus ægre ac paullisper tantum arceri, dein fati necessitate morti concedere constat (72.).

(a) L'Auteur employe par fois les mots *perturbat, perturbatio*: mais il n'est pas aisé d'en saisir le vrai sens; on ne sait pas si par ces mots il entend une lésion plus forte dans une partie que dans les autres, ou un symptôme qui en apparence est opposé à la diathèse dominante, ou bien l'ensemble des symptômes qui font le caractère d'une maladie très-grave. Le déran-

De l'Opportunité.

XXIX. L'opportunité (*a*) est cet état du corps qui s'éloigne de la santé, et s'approche de la maladie, d'une manière cependant qui n'est pas assez marquée, au point que le corps en apparence paraît encore se tenir dans les

---

gément (*perturbatio*), dit-il, n'arrive qu'après l'invasion de la maladie, et encore à l'époque de sa plus grande force (151.); la perturbation, ajoute-t-il, arrive seulement dans la plus grande force d'une maladie (176.); la diathèse phlogistique trouble (*perturbat*) dans son cours quelques actions et en diminue des autres, mais non pas en débilitant (148.) etc. C'est grand dommage qu'on ne trouve pas dans les élémens de l'Auteur des définitions toujours claires et précises.

(*a*) L'*opportunité* du D. Brown n'est pas exactement ce que les Médecins ont nommé *prédisposition*. Celle-ci comprend toutes les conditions de la vie, qui peuvent influer à produire une maladie, mais dont quelquesunes peuvent s'accorder avec la meilleure santé; tel est le cas d'hommes très-sains, qui deviennent malades s'ils boivent du vin ou du lait : au contraire l'opportunité Brownienne est toujours un vrai état de maladie, savoir c'est toujours la diathèse *sthénique* ou l'*asthénique* qui commencent à déranger la santé (62.), et demandent par conséquent des secours positifs pour leur cure (262.275.276.266.268.277.295.), pendant que la prédisposition dans le cas précité et autres semblables ne dérange point la santé et ne demande aucun

limites de la première (8.); c'est-à-dire l'opportunité est le commencement de la maladie, et il n'y a plus qu'un pas à faire pour que la maladie éclate.

De la division générale des maladies

XXX. Les maladies se divisent en communes et en locales (5). Les premières affectent tout le corps, et pourraient s'appeller aussi universelles, ou générales; les locales sont bornées à une partie.

Des caratères des maladies communes.

XXXI. Les maladies communes sont toujours telles dès leur commencement, et toujours aussi précédées par l'opportunité. Leur communauté (*a*) tient à la lésion du principe de la vie

---

remède. La prédisposition embrasse aussi ces conditions de la vie qui nous disposent à la goutte, à l'apoplexie, à la phthysie et autres maladies, tandis que le D. Brown nie absolument toutes les conditions héréditaires (597.). On voit donc que la prédisposition a des acceptions différentes de l'opportunité Brownienne et qu'il est juste pour cela de conserver le mot original de l'Auteur.

(a) On pourait dire aussi généralité, universalité;

qui est attaqué, et leur traitement doit être dirigé sur tout le corps (6.). Elles ne reconnaissent d'autre cause que l'*incitation* augmentée ou diminuée, et n'ont aucune autre source (62.); par conséquent elles n'ont que deux manières d'être (66.447.) ou deux formes comme dit l'Auteur, savoir la *sthénique* ou phlogistique produite par un excès d'*incitation*, et l'*asthénique* provenante de l'*incitation* affaiblie (66.). On voit par là qu'il faut retrancher de la nosologie les genres et les espèces, qui suivant le D. Brown, ont été la cause d'une erreur capitale qui a ruiné la Médecine de fond en comble (447. *Préface de l'Auteur*).

XXXII. D'après ces principes il est aisé de voir que dans toutes les maladies de la forme *sthénique* il n'y aura qu'*incitation* plus ou moins augmentée, et que depuis l'obésité qui en est la plus légère, jusqu'à la péripneumonie et à la frénésie qui en sont les plus graves, il n'y aura d'autre différence que le degré d'*incitation* qui va toujours en augmentant (448.). On voit aussi que dans toutes les

---

mais nous aimons mieux retenir l'expression de l'Auteur, qui semble lui avoir donnè une signification propre.

maladies de la forme antiphlogistique ou *asthénique* depuis l'amaigrissement qui en est la plus petite jusqu'à la mort, il n'y a dans toute la classe des affections intermédiaires qu'une *incitation* qui va toujours en diminuant jusqu'à ce qu'elle soit entièrement éteinte et réduite au néant (505.).

Des maladies locales.

XXXIII. Les maladies locales ne sont jamais précédées par l'opportunité et ne sont point communes dans leur commencement; ce n'est que dans la suite qu'elles le deviennent quelquefois, et encore rarement. Elles ne sont non plus jamais produites par les puissances nuisibles générales, mais uniquement par une lésion bornée à la partie (6.), par une affection locale quelconque (*a*), par des stimulans ou par des débilitans qui n'affectent point tout le corps en entier, par des blessures, par la compression ou l'obstruction d'une partie, par des vices organiques et autres maladies et non point par les puissances nuisibles communes (81.), et quoique les maladies locales pren-

---

(a) *A quovis loci statu* (81.).

nent par fois l'aspect des communes (6.7.691.), cette apparence néanmoins n'est que trompeuse (N 19.) et il est très-important d'en être bien prévenu parcequ'elles en différent par les puissances nuisibles excitantes, par la cause, enfin par tout le reste (31.) et notamment par la cure laquelle ne doit regarder que la partie malade, tandis que dans les maladies communes elle doit être dirigée sur tout le corps (6.).

De la division de l'opportunité.

XXXIV. Puisque les seules maladies communes sont constamment et exclusivement précédées par l'opportunité (6.66.) ; puisqu'elles n'ont que deux formes la *sthénique* et l'*asthénique* (66.447.) et que l'opportunité n'est que leur commencement (XXIX) ; il est clair par là que l'opportunité ne reconnaît d'autre source que celle des mêmes maladies communes et qu'elle doit comme elles se partager en *sthénique* ou phlogistique, et en *asthénique* (62.91.152.177.)

De la partie spécialement lésée.

XXXV. Les puissances *incitantes* étant ap-

pliquées tantôt à un endroit du genre nerveux, tantôt à un autre, et aucune d'elles ne pouvant être appliquée à la fois à tout le corps ensemble (48), il s'ensuit, que quoiqu'elles affectent tout de suite l'*incitabilité* universelle (48.), néanmoins quelque partie en est toujours plus spécialement lésée (49.437.). Cette lésion particulière non seulement a lieu dans la maladie, mais aussi dans l'opportunité (437.); par là cette lésion se rencontre en tout temps dans l'une et dans l'autre (*a*). La partie dans laquelle on la rencontre est ordinairement celle qui a reçu immédiatement l'action de la puissance (49.).

XXXVI. Il faut cependant faire attention à une circonstance bien essentielle, savoir que l'affection générale surpasse infiniment la locale (49.); car la lésion étant en raison de masse, quand même on voudrait supposer que la partie spécialement léseé fût malade au double de chacune des autres, comme la masse du corps est extrêmement plus grande que celle de la partie, il faut nécessairement conclure qu'il n'y aura presqu'aucune proportion

---

(a) *In morbis pariter, et ad eos opportunitate, partem aliquam magis adfici perpetuum* (437.).

entre leur lésion respective (*a*). La masse du corps soit M, celle de la partie spécialement lésée *m*, le surplus de la lésion locale *l*; l'affection universelle sera à la locale : : M : *m* + *l*; mais M = 100, *m* = 3, *l* = 3; on aura donc M : *m* + *l* : : 100 : 6 (N 15.).

XXXVII. Il ne faut pas croire aussi, que la partie spécialement lésée puisse avoir un état ou pour mieux dire une forme de maladie différente de la forme commune ou générale; cela est impossible parcequ'elle est toujours de la même nature c'est-à-dire un excès ou un défaut d'*incitation*, suivant que la maladie commune est *sthénique* ou *asthénique* (53); et si par fois il nous semble de voir le contraire, cette contradiction n'est qu'apparente (226); c'est ainsi que la convulsion par exemple et ses variétés le tremblement (57.) et même le spasme (58.) ne sont que des effets de la faiblesse (57.526.). De la même maniè-

---

(a) Je ne sais pas si j'ai suffisamment rendu le sens de l'Auteur: car il est obscur; voila son texte latin. *Sit major partis adfectus ut VI. uniuscujusque minor ut III. Minus laborantium numerus esto M. Tum parte contenti adfectus ad totius reliqui corporis adfectum ratio erit uti VI. ad M. M. M.* (50.).

re cette débilité qu'on observe à l'égard de certaines actions, n'est qu'une fausse apparence (226.), car les puissances *incitantes*, l'*incitabilité* et la cause étant les mêmes, l'effet aussi doit être identique (53.); c'est par cette raison qu'une partie du corps ne peut être vigoureuse, et douée d'une *sanguification* abondante, pendant qu'une autre est sans énergie et ne peut jetter au déhors par les voyes convenables la partie corrompue du sang (232.). En un mot il est impossible que l'*incitation* augmente dans une partie pendant qu'elle diminue dans l'universel et viceversa (53.). Enfin puisque la lésion locale n'est qu'une dépendance et une partie de la lésion universelle (56), il est clair qu'elle ne la dévance jamais, que tout au plus elle lui est contemporaine et que l'universelle est la première (55.) dans la plupart des cas (*N* 14.).

XXXVIII. Il Semble quelquefois que la maladie est entiérement contenue dans la partie spécialement lésée; tel est le cas de la manie et de la veille, mais cela n'est pas ainsi; au contraire tout le corps y participe et en est affecté (*N* 5.) parceque l'*incitabilité* étant une et indivisible exige nécessairement que la chose soit telle qu'on vient de le dire (497.).

De la diathèse Sthénique *et de l'*Asthénique.

XXXIX. Quand l'*incitation* est trop forte ou trop faible au point qu'elle puisse produire la maladie ou son opportunité, cet état du corps se nomme alors *diathèse*; celle-ci s'appelle *sthénique* ou phlogistique si elle nait d'une *incitation* qui excède les bornes de la santé, et s'appelle *asthénique* ou antiphlogistique quand elle est l'effet d'une *incitation* affaiblie (66.111.), c'est-à-dire, moindre de celle qu'exige l'état de santé (62.).

Des caractères, et des causes des deux diathèses en général.

XL. La diathèse phlogistique présente d'abord une augmentation d'activité dans toutes les fonctions, mais dans la suite elle en trouble quelques unes, et en diminue même quelques autres, quoique cependant cette diminution ne se fasse jamais en débilitant pendant tout le temps que subsiste la diathèse (148.). L'*asthénique* au contraire affaiblit toutes les fonctions, en trouble quelques unes et semble en augmenter quelques autres (N21.), mais

cette augmentation n'est qu'apparente (149.).

XLI. L'action trop forte ou trop faible des stimulans est celle qui produit l'excès ou le défaut d'*incitation* et par là les deux diathèses (148.149.). Parmi les stimulans l'abondance et la vélocité du sang (134.), la quantité du chyle (131.269.) et des autres humeurs secrétées (136.271.) étant les plus actifs, ils constituent par conséquent les causes principales de la diathèse *sthénique* (131.136.). Par la raison opposée la source principale de la diathèse *asthénique* est le manque des humeurs (137.) et du sang surtout (134.), auquel on doit ajouter encore sa qualité dégénérée (274.) et le concours des autres puissances nuisibles peu *incitantes* (137.) c'est-à-dire le défaut des autres stimulans.

De la faiblesse directe et de l'indirecte.

XLII. Avant que de passer à l'énumération des symptômes qui accompagnent les deux diathèses, il est à propos de dire un mot des deux célèbres espèces de faiblesse nommées par l'Auteur l'une directe (45.) et l'autre indirecte (35.). La première naît du défaut (*N* 22.) des stimulans (38.), la seconde est produite (*N* 23).

par leur excès (35.). Dans la directe l'*incitabilité* abonde parcequ'elle n'a point été suffisamment consumée par l'action des puissances *incitantes* (39.24.); elle manque dans l'indirecte parcequ'elle a été épuisée par l'action trop forte de ces mêmes puissances (24.35.). Les enfans présentent un exemple de la faiblesse directe, et les vieillards de l'indirecte (25.).

Des signes ou symptômes de la diathèse phlogistique.

XLIII. La diathèse phlogistique augmente toutes les actions de la vie et, quoique dans la suite elle en trouble quelques unes et en diminue d'autres, elle ne le fait jamais en debilitant (*N*21. *N*33), comme nous avons déjà remarqué ci-dessus (XL.). Elle aiguise l'esprit, réveille tous les sens, accroit la force des mouvemens volontaires et involontaires, et porte la sensibilité et affections de l'ame à un degré plus haut que dans l'état de santé, ainsi que la démontrent le coeur et les artères par leur battemens plus forts, les vaisseaux à la surface du corps par leur coloris plus vif, les muscles par leur plus grande énergie, les

organes de la digestion par l'envie de manger et la facilité de digérer, enfin la force générale du corps, l'abondance du sang et l'augmentation des secrétions intérieures laquelle est prouvée par la quantité du lait et de la semence; tout cela nous démontre clairement qu'il y a par tout un degré plus éminent d'énergie (151.).

XLIV. Jusqu'ici la diathèse phlogistique ne fait pas de grands maux: mais quand elle devient plus forte alors parait l'horreur qui très-souvent est accompagné du froid (154.); la peau pâlit et les urines aussi, le ventre se resserre (163.), la bouche se désséche et la soif s'ensuit (159.): mais peu à peu les pouls deviennent plus gaillards, plus durs, plus pleins et un peu plus fréquens que dans l'homme en santé (155.), les urines et la peau rougissent, la tête et les membres se ressentent fréquemment de douleur (157.): la soif et la chaleur augmentent (159.) et l'enrouement, la toux et les crachats se manifestent par fois; dans la plupart des cas l'enrouement précède, et la toux vient après; cette dernière est d'abord seche, ensuite elle est accompagnée de crachats (160.).

XLV. Mais la maladie prend quelquefois un aspect encore plus grave; alors l'estomac se

dérange fortement; des douleurs se font sentir dans quelque partie de la poitrine dont elles gênent la respiration (165.); le délire paraît aussi (158.), et il n'est pas rare de voir dans la suite de la maladie le pouls devenir plus faible, plus vuide et plus mou avec une célérité plus grande (156.). A tous ces symptômes il faut ajouter l'inflammation tantôt dans un endroit tantôt dans un autre, mais toujours dans les parties extérieures autant qu'on a pu observer (*a*); car la membrane pituitaire, celle des bronches et des poumons étant exposées au contact immédiat de l'air, appartiennent aux parties extérieures.

XLVI. Lorsque le malade n'est pas emporté par la force du mal et que la diathèse se tourne à la santé, on apperçoit alors des changemens bien sensibles: on voit surtout que les organes des secrétions se rouvrent, que les humeurs des intestins, la transpiration et la salive commencent à couler (163.) et que les crachats sortent librement (160.).

(a) *Inflammatio quae phlegmasias comitatur, exteriorem locum, quantum explorata ejus natura est, occupat* (168.).

Théorie des symptômes de la diathèse phlogistique.

XLVII. Tous les signes et symptômes de la diathèse phlogistique qui se manifestent avant la *perturbation* sont l'effet de l'*incitation* augmentée qui agite plus vivement le sang dans les différens organes (153.) et augmente toutes les actions (152.153. N33.). Mais les symptômes qui paraissent ensuite, savoir ceux qui accompagnent ou suivent la *perturbation* (*a*), sont le résultat d'un trouble plus fort: l'horreur et le froid dépendent de la sécheresse de la peau (336.), et celle-ci de la grande *incitation* et de la densité des fibres qui retrécit les petits vaisseaux au point que la transpiration ne peut plus passer (337.). On voit donc que ce n'est point le spasme, ou un resserrement produit par le froid qui cause ce phénomène, mais une diathèse *sthénique* plus forte à la peau qu'ailleurs (337.). C'est de la même source que dérive la rétention passagère

---

(*a*) Ce que l'Auteur dit ici à l'égard de l'époque de la perturbation, vient à l'appui de la conjecture qu'on a proposée ci-dessus sur la perturbation. *V. la note du* §. *XXVIII.*

des autres secrétions, sauf seulement que les vaisseaux du dedans ont des calibres plus grands que ceux de la peau (338.) et ne sont pas exposés comme ces derniers à l'action de la chaleur ; ce qui est cause qu'ils contractent une diathèse phlogistique moins forte (168.) : par ces deux motifs ils se rouvrent avant les vaisseaux cutanés (838.). Les urines pâles et claires au debut de la maladie reconnaissent la même cause (163.); dans la suite elles se colorent en rouge, parceque la diathèse dominante des vaisseaux qui doivent la séparer, s'oppose à leur secrétion. Ne pouvant donc être secrétées, elles opèrent la distention des vaisseaux, et cherchent à les rompre ; les fibres motrices de leur côté en se contractant résistent à cette distention, mais de manière cependant qu'elles cèdent tant soit peu et laissent passer quelques gouttelettes de sang lequel colore (N39.) les urines (389.). L'abondance du sang, qui par la force de la diathèse est poussé dans les vaisseaux à la surface du corps, les rougit et colore ainsi la peau (157.). Les douleurs des membres et le mal de tête derivent de la même cause, et ne dépendent point d'aucune inflammation intérieure, puisque, si cela était, ils ne cédraient pas si aisément à la saignée (157.) comme ils font (N47.).

XLVIII. La plénitude et la dureté du pouls viennent de la nourriture animale. Cette même cause jointe aux boissons spiritueuses, à l'exercice du corps et de l'esprit et aux autres causes stimulantes en produit la force et la fréquence (155.). Ces mêmes qualités de pouls ne doivent jamais être rapportées à aucune affection locale; elles dépendent en tout temps de l'abondance du sang qui *stimule* par sa distention (333.).

XLIX. La chaleur et la soif sont également des effets de la diathèse *sthénique*, qui ferme les vaisseaux secrétoires de la peau et de la bouche. Car les vaisseaux cutanés retenant la transpiration et celle-ci empêchant par-là l'issue de la chaleur qui s'engendre intérieurement (240.), et l'accumulant sous l'épiderme (159.), elle devient ainsi la cause de la grande chaleur qui se manifeste dans cette diathèse (159.). Les vaisseaux de la salive également séparent en petite quantité cette humeur, dont une partie est encore dissipée par la chaleur (341.) ; de là vient la soif (159.). L'enrouement, la toux, les crachats naissent d'une cause semblable ; la diathèse phlogistique retrécit d'abord les vaisseaux exhalans et muqueux des bronches laissant ces parties à sec ; cette

sécheresse produit l'enrouement et la toux ; mais la diathèse diminuant dans la suite, les secrétions alors se rétablissent et les crachats se forment (160.).

L. Les grands dérangemens de l'estomac et la douleur aigue dans quelque partie de la poitrine qui gêne la respiration (165.), naissent d'une faiblesse indirecte, laquelle a été produite par l'excès d'alimens, par un traitement trop stimulant et par les causes trop agissantes de la maladie même (165.). Le délire provient de l'abondance du sang, qui met les vaisseaux dans un état de distention et non pas, comme on pourrait s'imaginer, d'aucune inflammation (158.). Cela est prouvé par la facilité avec laquelle il cède à la saignée (*N*47.) et autres évacuans (158.). Le pouls qui dans le cours de la maladie devient mou et vuide et acquiert une plus grande célérité (156.) est d'un mauvais augure (*N*53.) et signifie que l'une des deux faiblesses est survenue, savoir la directe, si on a trop employé une médecine débilitante, ou l'indirecte, si on a omis de débiliter le malade et on a trop laissé augmenter l'*incitation* (156.). Les signes salutaires qui annoncent la solution de la diathèse, et dont nous avons parlé ci-dessus (XLVI.),

sont aisés à comprendre d'après la théorie des signes mauvais qu'on vient de donner. Il nous resterait maintenant à parler de l'inflammation; mais comme elle appartient aussi à la diathèse *asthénique*, nous en traiterons dans la suite après avoir exposé celle-ci.

Des signes ou symptômes de la diathèse asthénique.

LI. Dans le temps de l'opportunité et avant que la maladie éclate tous les sens sont un peu engourdis, les mouvemens volontaires et involontaires plus lents, l'esprit moins vif, la sensibilité et les passions plus émoussées (176.). Le coeur, les artères et les vaisseaux capillaires de la peau sont dans un état d'engourdissement; cela est démontré par la faiblesse du pouls, par la pâleur et sécheresse de la peau, par la diminution des tumeurs et l'exsication des ulcères; enfin par l'absence manifeste de la diathèse *sthénique* capable de produire de semblables symptômes (176.). Le défaut de lait et de la semence en marque un semblable dans les secrétions intérieures: la quantité du sang est aussi manifestement diminuée. L'appetit manque, les organes de la digestion

sont faibles, et le malade souffre quelquefois des nausées et des vomissemens (176. N32.).

LII. Quand la maladie *asthénique* est considérable elle commence ordinairement par l'horreur et les frissons (178.): le pouls est faible, petit, mou et d'une célérité très-grande (179.); mais quelquefois il acquiert trop promptement de la dureté et de la plénitude (180.): la peau est pâle (181.) et la tête est très-souvent douloureuse, les membres aussi le sont quelquefois (182.). Le délire survient (183.) aussi bien que la chaleur et la soif, lesquels se rencontrent ici comme dans l'autre diathèse (184.): mais la soif *asthénique* est précédée par l'aversion aux alimens et celle-ci par la perte de l'appetit. A mesure que le mal augmente, le malade souffre des nausées et des vomissemens, et souvent une douleur aigue à l'estomac (185.). Pendant le vomissement le ventricule est tiraillé et, si la maladie continue à empirer, tous les tourmens se font sentir à la fois et la tête paraît comme frappée d'un coup de marteau: de là l'affection se communique aux intestins, les selles deviennent fréquentes, tormineuses et fort douloureuses, ou bien elles s'arrêtent et le malade éprouve tantôt le vomissement, tantôt des dou-

leurs à l'estomac (195.). Ce cercle de symptômes renferme la dispepsie, la goutte, la diarrhée, la dysenterie, le *cholera morbus*, la passion iliaque, ainsi que les selles vertes des enfans, les vers, la consomption, le marasme et la plus grande partie des infirmités qui sont propres à cet âge (195.).

LIII. Si la maladie augmente encore, alors les parties extérieures s'en ressentent, les organes du mouvement volontaire sont affectés, et le gras de la jambe, les bras et autres parties sont attaqués par le spasme (196.). Les parties contigues de la poitrine, les épaules, les flancs, le dos, le cou sont percés de douleur, dont les poumons, le ventricule, nulle partie enfin n'est exempte (196.). Finalement les douleurs se rendent insupportables, l'esprit se trouble, devient imbécille, le malade délire et, quoique extrêmement faible, fait des efforts incroyables, le vertige survient, et l'homme épuisé de forces, de sens, d'esprit (*a*) expire (201.).

(*a*) Depuis le §. 186. jusqu'au §. 201. il y a si peu de clarté qu'il serait difficile d'en donner un précis bien exact.

Théorie des signes ou symptômes de la diathèse asthénique.

LIV. Le manque de sang (134.), le défaut de nourriture animale et des autres stimulans (179.), la faiblesse universelle qui en résulte, et qui est remarquable surtout dans les organes de la circulation, sont les causes principales de tous les symptômes *asthéniques* (176. *ad* 236.) soit pendant l'opportunité, soit dans le temps de la maladie.

LV. La faiblesse du coeur et des artères fait que les humeurs ne se portent que peu ou presque point dans les vaisseaux capillaires, ce qui arrête la transpiration (178.): la même aethiologie convient par rapport au froid lorsqu'il accompagne l'horreur (178.). De là dérive aussi la pâleur de la peau (181.). Quant à l'état du pouls devenu mou, petit et à peine sensible, il est un effet d'inanition, c'est-à-dire du manque de sang, lequel provient du défaut de la nourriture animale, ou bien d'avoir trop usé des alimens végétaux, ou de ce qu'on s'est nourri trop peu. La faiblesse du pouls et sa très-grande célérité proviennent de ce qu'on n'a pas usé d'une boisson forte et parcequ'on a omis l'exercice du corps et de l'esprit et les

autres stimulans (179.). Mais quand le pouls acquiert de la dureté et de la plénitude sans que le malade en soit allégé, cela veut dire qu'on a trop employé les stimulans diffusibles et que la faiblesse indirecte (N37.) s'est ajoutée à la directe (180.).

LVI. Les douleurs de tête et des membres ne sont qu'une suite de l'inanition, par laquelle les vaisseaux n'étant pas assez remplis font par là éprouver une sensation (N41.) douloureuse (182.): de la même cause et du défaut des autres stimulans provient (N46.) le délire (183.), lequel étant occasionné dans la diathèse phlogistique par une *incitation* trop forte (365.), reconnaît ici une cause tout-à-fait contraire (N40.). Tant les douleurs, que le délire dans cette diathèse cèdent très-facilement au traitement stimulant ; par conséquent on ne doit pas les rapporter à l'inflammation (182.183.), comme nous avons déjà observé ailleurs (LI.). La soif est un effet de la diathèse *asthénique* qui arrête la secrétion de la salive de la même manière qu'elle empêche l'issue de la transpiration (184.).

LVII. La transpiration retenue sous l'épiderme empêche la chaleur de sortir et par conséquent chauffe le corps (184.). C'est ainsi

que la chaleur se rencontre non seulement dans la diathèse *sthénique* (184.), dans les pyrexies et maladies phlogistiques, et leurs opportunités, mais aussi dans toutes les maladies *asthéniques* soit fébriles, soit non fébriles, également que dans leurs opportunités et cela en raison de la faiblesse (221.). De ces principes il en dérive une conséquence très-importante; savoir que la chaleur ne doit point être rapportée à une *incitation* augmentée, ou comme on dit communément, au principe de vie (184.), mais bien à la transpiration interceptée (222.): car soit que l'*incitation* augmente, soit qu'elle s'affaiblisse, la transpiration diminue proportionnément; dans le premier cas par le retrécissement des vaisseaux, et dans le second par leur mouvement trop lent (222.): or dans tous les deux cas la chaleur augmente par le motif que nous venons de dire.

LVIII. Il nous reste à expliquer comment dans la faiblesse extrême où les mouvemens sont très-lents et la transpiration par conséquent presque nulle, la chaleur manque néanmoins et le froid se fait sentir, tandis qu'il devrait arriver tout le contraire. Le D. Brown nous explique ce phénomène en disant que quand la chaleur et la faiblesse sont très-grands, le

mouvement alors commence à se ralentir extrêmement et puis à cesser dans les petits vaisseaux par où sort la transpiration : qu'ainsi avec le mouvement qui en est la cause, doit s'éteindre aussi la chaleur qui en est l'effet (223.).

LIX. Les mêmes causes qui font tarir la salive et le mucus (184.) ferment aussi les sources du suc gastrique (186.); ce qui ajouté à la langueur de l'estomac et aux mauvaises digestions commence à produire le manque d'appetit et puis l'aversion aux alimens (186.), dont la nausée est un degré de plus (187.) et le vomissement le comble (188.). La faiblesse de l'estomac et des intestins avec la distention causée par les impuretés, les excrémens et l'air qui s'y développe produit le spasme et le spasme enfante la douleur (189.) : qu'on observe cependant que pour causer le spasme il faut une faiblesse dans la fibre et une cause qui la mette en état de distention (189. *N*48.). Le même spasme produit la douleur des membres : mais ici l'effort de la volonté tient lieu de la distention que l'air et les excrémens opèrent dans le cas précédent (190.194.). Il y a encore une autre cause de douleur, savoir l'acide du canal alimentaire (191.), lequel est

très-manifeste dans le *cholera*, et se fait remarquer plus ou moins dans les vomissemens et dans les selles (191.). Cet acide augmente la faiblesse là où il se trouve (192.), et accélère ainsi la mort (191.) (*a*).

LX. Le spasme aux organes des actions volontaires, et les douleurs aigues des poumons, du foie, de l'épigastre et autres parties internes et externes tiennent tous à des mouvemens spasmodiques ou convulsifs, et à la faiblesse (196.200.) et nullement à l'inflammation (197.198.199.), comme on a souvent imaginé. On ne doit non plus rapporter à l'inflammation le délire, quoique farouche et violent, qu'on observe sur la fin des typhus et chez les malades extrêmement faibles. Ce symptôme également que le vertige et l'épuisement universel dépendent de la très-grande langueur causée par le vuide de l'estomac, par l'inanition de tous les vaisseaux et le défaut des autres stimulans (201.).

(*a*) L'Auteur s'étant expliqué très-obscurément sur les points contenus dans ce §. LIX., il n'a pas été bien facile d'en donner le précis; chacun peut s'en convaincre en lisant l'original.

De quelques marques pour mieux distinguer les deux diathèses.

LXI. Ce que nous avons dit sur les deux *diathèses* sert à les distinguer; il ne sera cependant pas inutile d'y ajouter encore quelque réflexion générale pour mieux les reconnaître. Le pouls est peu fréquent dans toutes les maladies *sthéniques*, mais en même temps il est un peu dur et plein; au contraire dans les *asthéniques* il a une très-grande célérité (489.); néanmoins pour mieux s'assurer sur ce point important on aura égard à l'âge du malade, à son physique, aux puissances nuisibles qui ont causé la maladie, et à tous les autres symptômes; on observera encore si quelque contagion a précédé et, pour tout dire en un mot, on fera particulièrement attention à l'*incitation*, tâchant de connaître par tous les signes, si elle est augmentée ou diminuée; car, c'est par elle seule que nous sommes à même de porter un jugement sain et assuré; finalement pour éviter toute sorte de méprise on se souviendra toujours que la chaleur et la sécheresse de la peau sont des signes communs aux deux diathèses et par là équivoques (489.).

Des différentes espèces d'inflammation.

LXII. On distingue d'abord deux espèces d'inflammation ; l'une commune (170.204.), l'autre locale (171.206.), lesquelles se divisent ensuite en *sthéniques* ou phlogistiques (169. 170.171.) et en *asthéniques* (204.205.206.), d'où résultent, comme on voit, quatre sortes d'inflammation, dont deux sont communes et deux locales.

Des caractères généraux des inflammations communes et des locales.

LXIII. L'inflammation commune tant *sthénique* (169.) qu'*asthénique* (205.) est toujours symptôme, ou partie d'une maladie commune et dépend conséquemment de la même diathèse (171.206.), ou pour mieux dire elle n'est autre chose que la diathèse commune elle même un peu plus forte et marquée dans la partie inflammée (169.205.). Elle est produite par les mêmes puissances nuisibles qui font la diathèse, exige les mêmes remèdes, et ne la dévance jamais (171. 206). Au contraire l'inflammation locale soit *sthénique* soit *asthénique* n'est précédée, ni

produite par aucune diathèse ou puissance nuisible commune, ni même est guérissable par les secours communs ou généraux; elle naît seulement de quelque lésion locale, d'un vice organique, ou solution de continuité et ne cède qu'à des remèdes qui changent l'état de la partie malade (170.171.206). Nous ne traiterons pour le moment que des deux inflammations communes; les deux locales devant faire partie des affections locales, on en parlera ci-après lorsque nous ferons mention de ces maladies.

Du siège des inflammations communes.

LXIV. L'inflammation *sthénique* commune, autant qu'on a pu le remarquer, occupe toujours les parties externes, la peau, les membres, la bouche, les poumons, les parties en un mot où l'air peut librement approcher (168.).

LXV. Il est ainsi très-douteux qu'elle puisse jamais attaquer le cerveau et ses membranes, et il est plus vraisemblable que la commotion de tête et les troubles, qui se manifestent dans la frénésie, ne dépendent point d'elle (172.). Les inflammations des autres viscères clos, tels que le ventricule, les intestins, la vessie et

autres, ne sont que des maladies locales produites par des causes qui offensent la continuité, ou l'organisation de la partie (695.*suiv.*).

LXVI. Ce qu'on dit du siège de l'inflammation *sthénique*, on doit le dire presqu'également du siège de l'*asthénique*; car le délire, même farouche, qui survient à la suite d'un typhus, aussi bien que le mal de tête et les différentes lésions de l'entendement qui se font remarquer dans ces fièvres, ne dépendent aucunement d'une inflammation phlogistique commune et ne paraissent guères dépendre de l'*asthénique* commune (202.) : il n'est pas non plus démontré, il n'est pas même vraisemblable que l'inflammation (laquelle dans ces cas serait *asthénique* commune) puisse attaquer le cerveau et ses membranes sur la fin d'un typhus (206.). La goutte, l'angine putride, l'angine gangréneuse, l'ophtalmie (206.) et la variole confluente (215.) nous présentent des cas d'inflammation *asthénique* commune, par lesquels il est évidemment prouvé qu'elle occupe ordinairement les parties extérieures.

Théorie des deux inflammations communes.

LXVII. L'inflammation *sthénique* commune

n'est rien autre que l'état *sthénique* commun à tout le corps, mais qui est plus fort dans la partie inflammée que par-tout ailleurs (169.). Cette même partie pendant l'opportunité et avant le développement de la maladie souffre une *incitation* plus forte (169.): cette inflammation est donc l'effet de l'abondance du sang qui enfle extraordinairement et sollicite plus particulièrement les vaisseaux là, où elle a son siège. Cette même abondance de sang par son action stimulante augmente l'*incitation*, et force les vaisseaux à se contracter plus souvent et plus vigoureusement (*N*34.); mais comm'elle augmente aussi le ton et la densité des fibres et resserre par là le calibre des vaisseaux, le sang alors étant obligé de passer avec beaucoup d'effort, engendre la douleur (207.).

LXVIII. La cause principale et peut-être unique de l'inflammation *sthénique* est la chaleur, laquelle étant la puissance la plus active pour produire la diathèse phlogistique, soit qu'elle agisse seule, soit qu'elle agisse alternativement avec le froid, doit par conséquent faire une action beaucoup plus forte sur les parties extérieures qui lui sont immédiatement exposées, que sur les internes qui jouissent d'une

température presqu'invariable et qui semblent ne pas être également sujettes à l'action de la chaleur (168.). C'est ainsi que le cerveau et ses membranes ne sont peut-être pas susceptibles d'inflammation phlogistique commune (172.), comme on a déjà remarqué en parlant de son siège (LXIV).

LXIX. Il est clair, d'après ce que nous venons de dire, que le caractère principal de l'inflammation *sthénique* commune est l'*incitation* augmentée (169.); un autre de ses caractères est de suppurer souvent et souvent encore de guérir sans suppuration (206.) : mais cette marque lui est commune avec l'inflammation *sthénique* locale (695.*suiv.*).

LXX. L'inflammation *asthénique* commune n'est autre chose que la diathèse *asthénique* même, laquelle est un peu plus forte dans la partie enflammée (204.), ou, pour changer l'expression, elle est une *incitation* moindre dans le lieu enflammé que par tout ailleurs (205.). Elle est donc une dépendance de la diathèse générale ; elle naît des mêmes causes et se guérit par les mêmes moyens; elle requiert seulement les uns et les autres à un degré plus fort (206.).

LXXI. Les symptômes de cette inflammation, aussi bien que ceux de la *sthénique*, dépendent de l'abondance du sang qui engorge les vaisseaux de la partie lésée; mais la cause de l'engorgement est très-différente; dans la *sthénique* c'est l'*incitation* augmentée (169.207.) comme on a déjà observé (LXVII.), ici c'est tout le contraire, c'est l'*incitation* diminuée, laquelle affaiblissant tout le corps cause dans la partie une atonie et un relâchement plus marqué qu'ailleurs, au point que le sang, quoique manquant partout, s'accumule néanmoins au plus petit effort dans les vaisseaux de cette même partie, les remplit, et engendre ensuite les mêmes phénomènes que nous avons remarqué dans l'inflammation phlogistique commune (208.). Ce sera donc l'*incitation* diminuée qui nous donnera le signe caractéristique de l'inflammation *asthénique* commune (*N*52.), auquel on en ajoutera un autre encore, savoir qu'elle ne suppure pas comme la phlogistique, mais qu'elle tend rapidement à la gangrène, au sphacèle et même à la mort (206.218.).

Des motifs pour lesquels on rencontre dans toutes les deux diathèses des marques de faiblesse et d'énergie.

LXXII. Il nous reste à expliquer un grand phénomène, qui est de connaître comment l'*incitation* augmentée dans les maladies phlogistiques puisse diminuer certaines actions, sans cependant que cela vienne de la faiblesse, et au contraire comment dans les maladies *asthéniques* très-graves la même *incitation* affaiblie semble néanmoins augmenter certaines actions (226.). Cela n'est qu'une illusion, répond le D. Brovvn, parcequ'il est impossible qu'il y ait de la force dans une partie, tandis que le reste du corps est faible et viceversa. Voilà comment il démontre la chose; si dans les maladies *sthéniques*, dans la péripneumonie par exemple, ou dans la fièvre frénétique, ou dans le rhumatisme violent, l'impuissance des mouvemens volontaires et l'impossibilité de se tenir debout dépendaient d'une faiblesse directe ou indirecte, alors les stimulans feraient du bien et les débilitans feraient du mal (227.). Par un motif semblable si le spasme et les convulsions, qu'on voit dans la dispepsie, dans la goutte, dans la colique, dans la dysenterie, dans le

cholera morbus, dans l'hystérie et beaucoup d'autres maladies, étaient l'effet d'une véritable *sthénie*, les débilitans seraient utiles et les stimulans seraient nuisibles (228.). Mais il arrive précisément le contraire dans tous les deux cas : c'est donc la *sthénie* dans le premier, c'est l'*asthénie* dans le second qui sont les vraies causes (N42.) de ces phénomènes (228. 229. 230.).

LXXIII. Ce que l'Auteur avance sur le spasme et les convulsions, il le soutient aussi à l'égard des hémorrhagies et nous assure que celles-ci, de même que tous les autres flux d'humeurs, proviennent du manque de sang et des autres causes débilitantes, comme il est prouvé, dit-il, par le résultat toujours funeste de la cure antiphlogistique et le succès extraordinairement heureux de la nouvelle méthode stimulante (*a*), comme il est prouvé encore par l'observation et la nature des causes qui ont précédé (N50.), car dans ces maladies on mange peu, on est

---

(a) *Verum enimvero, tam reliqui omnes, quam profluviales sanguinei morbi a sanguinis penuria, et reliquis debilitantibus noxis pendere, confirmat antiphlogisticæ curationis perpetua in magnum medicinæ opprobrium infelicitas, incredibilis novæ stimulatricis rationis felicitas* (232).

faible de corps et d'esprit, et les humeurs sont très-lentes dans leurs mouvemens (232).

Du Diagnostic.

LXXIV. Nous n'avons pas grande chose à dire sur le diagnostic : les signes des deux diathèses en forment tout le fond ; car les maladies ne diffèrent entr'elles, qu'en raison de la violence ou du degré de la diathèse (82.), et d'ailleurs rien n'est plus inutile et en même temps plus dangereux, que de faire attention aux symptômes des maladies (*a*). Ainsi le diagnostic se réduit premièrement à bien distinguer une diathèse de l'autre, ce qui n'est pas difficile d'après les signes qu'on en a donné (XLIII. *suiv.*LI.*suiv.*) ; en second lieu à savoir bien distinguer les maladies communes ou générales, soit des maladies qui sont purement locales, soit de ces symptômes, qui troublent quelque fois tout le corps en prenant l'aspect d'une maladie commune (83.) : on y réussira si l'on

---

(a) *Symptomatum investigatio, quæ hactenus omnis fructus expers summo arti detrimento, et feracissima errorum capitaliun origo fuit* (451.&c.&c.&c.).

considère que chaque maladie commune est précédée par une diathèse et est accompagnée par la même diathèse, et qu'elle se guérit par le secours des puissances opposées à celles qui l'ont produite : les maladies locales au contraire commencent toujours par l'affection de la partie, et si dans la suite cette affection gagne tout le corps, c'est d'elle précisément que dérive ce changement général ou image de maladie commune, laquelle en attendant n'est point accompagnée de la diathèse qui lui devrait convenir, ou ne l'est que par accident (83.).

Du Prognostic.

LXXV. Le prognostic est énoncé en peu de mots. Tant dans l'opportunité, que dans la maladie même, le danger est en raison de la véhémence de la diathèse et de l'importance de la partie spécialement lésée (XXXV.). Aussi la violence d'une diathèse étant donnée, celle qui se répand plus uniformément est moins dangereuse : c'est pour cela que l'apoplexie, la pleurésie, la péripneumonie et semblables maladies sont si terribles ; parceque dans ces cas la diathèse attaque avec plus de violence un des organes les plus nécessaires à la vie (86.).

Des maladies particulières.

LXXVI. Après avoir parlé des deux diathèses communes, des causes et de la théorie des maladies en général, l'ordre exigerait maintenant de parler de chaque maladie séparément; mais puisque celles-ci se rapportent toujours aux deux diathèses ou formes, et que toute leur différence ne vient que des symptômes, qui par une excessive variation donnent à chacune d'elles un caractère différent, sans cependant changer leur nature; il est très-clair qu'on ne peut traiter des maladies en particulier sans examiner au préalable leurs symptômes; or le D. Brown inculque par tout, qu'il ne faut pas s'en tenir à eux, parceque leur variété et multitude ne démontrent nullement une cause différente ni même rien d'extraordinaire (*a*). Ce serait donc un temps perdu que d'entrer dans des détails particuliers à l'égard des maladies. On doit au contraire s'en abstenir scrupuleusement depuis que le D. Brown nous a assuré

(a) *Magna symptomatum varietas est, quæ quia nihil significat, ad morborum seriem distinguendam neutiquam adhibetur* (504.).

qu'il faut bannir des écoles de Médecine la nosologie (*a*) et que la recherche des symptômes non seulement est inutile, comme on vient de le dire (LXXIV.), mais qu'elle a enfanté un grand nombre d'erreurs des plus graves et des plus préjudiciables à la science médicale (451.).

LXXVII. Toute fois, puisque le D. Brown nous a donné un traité de maladies particulières classées et graduées selon leurs deux formes, il est de notre devoir de ne pas oublier cette partie de ses élémens. Nous commencerons donc par les maladies de la forme *sthénique* ou phlogistique pour passer ensuite à celles de la forme *asthénique*, en faisant l'énumération d'elles suivant l'ordre tracé par l'Auteur lui-même. Il n'est pas nécessaire d'avertir ici qu'il n'est maintenant question que des maladies communes ou générales, car on parlera des locales (5.690.) après qu'on aura achevé ce qui regarde les autres.

(a) *Recte igitur omnes, de quibus actum, morbi non ad duo genera prius, dein ad species, sed neque in genera, neque in species, contra in duas tantum formas sunt redacti* (447.).

Division des maladies phlogistiques ou sthéniques.

LXXVIII. Quoique les maladies *sthéniques* offrent toutes indistinctement une augmentation universelle d'*incitation* qui, comme par une espèce de lien, les unit toutes ensemble (328.), néanmoins, considérées plus de près, elles présentent différens degrés (329.), suivant lesquels on doit en faire trois classes distinctes. Pour mieux comprendre la division qu'on va proposer, on doit se ressouvenir de ce qui a été dit à l'égard de l'inflammation *sthénique* ou phlogistique (LXVII.) : de plus il est nécessaire de connaître la signification précise du mot *pyrexie*. La *pyrexie* est une affection universelle, qui précède ordinairement, mais ne suit jamais l'inflammation *sthénique* : elle a de la ressemblance avec la fièvre (332.), de laquelle cependant elle diffère essentiellement en ce que la fièvre appartient à la forme *asthénique* et qu'elle est une maladie de faiblesse extrême (*a*).

(a) *Febris extremæ debilitatis morbus* (343.346.*etc.*).

LXXIX. D'après ces principes on range dans la première classe les maladies qui sont accompagnées de *pyrexie*, et d'inflammation dans quelque partie extérieure : dans la seconde on met celles qui ont seulement la *pyrexie* et point d'inflammation : enfin dans la troisième on place toutes les autres qui n'ont ni *pyrexie* ni inflammation (329.).

Première classe des maladies sthéniques.

LXXX. La première classe des maladies *sthéniques* ou phlogistiques comprend les phlegmasies et les exanthèmes (330.). La phlegmasie est une inflammation, ou bien une affection qui en approche, laquelle a son siège dans quelque partie extérieure (332.342.). On nomme exanthèmes *sthéniques* des taches, ou des boutons à la peau plus ou moins abondans selon la force de la diathèse, produits par une matière contagieuse venant du déhors et ensuite retenue sous l'épiderme (332.). La liberté de la transpiration donne issue à cette matière (N60.) et celle-ci sort plus ou moins en abondance selon que la transpiration est plus ou moins libre; la partie de la matière contagieuse qui s'arrête sous l'épiderme acquiert par sa stagnation une certaine

acrimonie, et produit des petites inflammations (*a*). Les exanthèmes *sthéniques* ne paraissent qu'après la contagion et après les causes ordinaires de la diathèse phlogistique (N 58.). Ils sont précédés par la *pyrexie sthénique* ou synocale et ce n'est qu'après quelque intervalle, quoique non exactement déterminé, que les boutons ou les taches paraissent à la surface du corps (366.), parceque la matière contagieuse retenue sous l'épiderme acquiert une certaine acrimonie, produit des petites inflammations et les amène ensuite à la suppuration (371.). Les vraies maladies appartenantes à cette première classe sont la péripneumonie ou inflammation des poumons (347.), sous laquelle on doit ranger la pleurésie et l'inflammation du coeur (348.) en tant qu'elle est idiopatique (*b*), la frénésie, la variole et la rougeole quand elles sont vio-

---

(a) *Materiæ per liberam perspirationem exitus expeditur .... eoque copiosius aut parcius effertur quo liberior, aut impeditior perspiratio est* (370.). *Quæcumque ejusdem* (materiei contagiosæ) *pars infra cuticulam moratur, ea, morando certam acrimoniam acquirit, inflammatiunculas facit* (371.).

(*b*) Le D. Brown paraît se servir ici du mot idiopatique comme synonime d'universelle ou commune.

lentes, l'érésipèle grave, le rhumatisme, l'érésipèle léger, enfin l'esquinancie tonsillaire (347.).

Seconde classe des maladies sthéniques.

LXXXI. La seconde classe des maladies *sthéniques* est de celles qu'on a dit être accompagnées de *pyrexie* sans inflammation (LXXVIII. LXXIX.). Telles sont le catarrhe, la synoca simple, la scarlatine, la variole et la rougeole quand une éruption purement locale (*N*59.) est formée par un petit nombre de boutons (*a*)

Troisième classe des maladies sthéniques.

LXXXII. Les maladies de cette troisième classe sont sans *pyrexie* et sans inflammation (329.), et sont produites par une diathèse qui est moins forte que dans les deux précédentes, laquelle par conséquent agite et fait mouvoir les vaisseaux moins vivement (425.). La manie, la veille, l'obésité (*N*36.) en sont les espèces les plus remarquables (425.).

(a) *Inflammationis expertes sunt catarrhus, synoca simplex, scarlatina, variola, rubeola, ubi localis tantum eruptio paucis constat pustulis* (347.).

Énumération des maladies asthéniques.

LXXXIII. C'est d'après l'ordre proposé (LXXVII.) que nous allons parler des maladies *asthéniques*. La diminution ou affaiblissement de l'*incitation* fait leur caractère commun (503.176.177.); aussi ce sera d'après le degré de faiblesse, qui leur est propre, que nous en ferons l'énumération en commençant du plus léger et allant jusqu'au plus fort; de cette manière, parcourant les degrés intermédiaires, nous assignerons à chaque maladie la place qui lui convient (503.).

LXXXIV. Cette méthode établie, la première qui se présente parmi les maladies *asthéniques* est la maigreur, l'inquiétude (N35.) la suit; après elles viennent la folie ou démence, la gale, la scarlatine *asthénique*, le diabète léger, le rachitis: les différens saignemens, tels que la ménorrhée et l'*epistaxis*, paraissent ensuite; la cessation, la rétention et la suppression des règles (*a*), malgré que ces trois affections semblent appartenir à un état opposé,

(a) *His* (asthenicis morbis) *contrarius*, *ut videatur*, *triplex status*, *menstruorum cessatio*, *retentio*, *suppressio* (accensendus) (505.).

suivent de près (N 51.), de même que la soif, le vomissement, l'indigestion, la diarrhée, la *colicanodyne* (a), les maladies des enfans, les vers, le marasme, la dysenterie et le *cholera morbus* quand ces maladies sont légères; après ces maladies on voit l'angine, le scorbut, l'hystérie légère, la rhumatalgie, la toux *asthénique*, la *cistirrhée* et la goutte des gens robustes: on rencontre enfin dans le dernier rang l'asthme, les spasmes, l'anasarca, la *dispepsodynie*, l'hystérie grave, la goutte des personnes faibles, l'hypochondrie, l'hydropisie, la coqueluche, l'épilepsie, la paralysie, le trisme, l'apoplexie, le tetanos, les fièvres quartes, tierces, quotidiennes; la dysenterie aussi et le *cholera morbus* lorsqu'elles sont très-graves, le synochus, le typhus simple, l'esquinancie gangréneuse, la variole confluente, le typhus pestilentiel, la peste, finalement la mort qui est le terme de toutes (505.).

(a) Ce mot signifie colique sans douleur; car lorsqu'elle est accompagnée de vives tranchées et autres symptômes fâcheux, l'Auteur lui donne le nom de *colicodyne*, c'est-à-dire de colique douloureuse (610.). Il est fort douteux qu'il y ait des coliques sans douleurs; peut-être l'Auteur envisage ici quelque espèce de colique peu connue encore.

LXXXV. Telle est l'échelle des maladies *asthéniques* établie par le D. Brown ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle soit invariable. Quelquefois, dit-il, les plus légères deviennent sérieuses et même très-graves ; au contraire les plus violentes, comme la goutte des personnes faibles, le typhus pestilentiel, la peste même, prennent par fois une marche extrêmement douce et paisible (506.).

LXXXVI. Par l'énumération rapide que nous venons de faire des maladies soit *sthéniques* (LXXX. *ad* LXXXII.), soit *asthéniques* (LXXXIV.), on voit clairement qu'elles depuis la pulmonie jusqu'à la peste et même jusqu'à la mort (689.) ne diffèrent que par le degré d'*incitation*, qui va toujours en diminuant jusqu'à ce qu'elle s'éteint.

Du traitement des maladies.

LXXXVII. Après avoir exposé la partie historique et théorique des maladies communes, il nous reste à parler de leur cure. Pour procéder avec ordre et clarté dans cette matière, on commencera par traiter des remèdes en général ; on donnera ensuite les règles communes au traitement des deux diathèses; fina-

lement on exposera la méthode d'administrer les remèdes dans chaque diathèse, en y ajoutant la théorie ou mode, selon lequel ils agissent pour opérer la guérison.

Des remèdes en général.

LXXXVIII. Les puissances, qui constituent la santé étant les mêmes qui produisent les deux diathèses ou la maladie (317.326.327. 321.65.), et les causes d'une diathèse étant les moyens de cure pour l'autre (316.89.), et cela se fesant partout de la même manière (15.89.), c'est-à-dire à l'aide d'une action stimulante (17. 22.44.320.) laquelle, comme on a déjà dit, ne présente d'autre différence, si ce n'est celle qui dépend du différent degré de force ou activité (XII.); il est d'après tous ces principes incontestablement prouvé que le mode d'action des remèdes est le même soit dans les maladies phlogistiques, soit dans les *asthéniques* (*a*), et par conséquent que les deux diathèses sont détruites par les mêmes moyens qui les ont produites, pourvu seulement qu'on employe

---

(a) *Idem tam in phlogisticis, quam asthenicis morbis auxiliorum opus esse, fatendum* (312.).

ceux-ci à un degré opposé (89.) de celui qui a causé la maladie. Toutefois, pour nous expliquer avec plus de précision, nous donnerons le nom de stimulans aux puissances curatives, lorsqu'elles exercent un degré d'action ou *stimulus* (253.) plus fort que celui qui convient à l'homme sain (91.) : viceversa nous les nommerons débilitans, lorsqu'elles exerceront un degré d'action stimulante moins fort (252.) de celui qui est nécessaire à l'entretien de la santé (90.). D'où il résulte, d'après la remarque de l'Auteur, que toutes les puissances sont stimulantes et que nulle d'entr'elles, si l'on veut parler juste, ne peut être appelée *sédative* (252.).

LXXXIX. Ces principes une fois établis, il est clair que les débilitans qui guérissent une maladie phlogistique les guérissent toutes, et que les stimulans qui rétablissent une affection *sthénique* sont propres à rétablir toutes les autres (89.) ; tout l'art consiste à savoir proportionner le degré de *stimulus* des puissances curatives à celui de la maladie (44.), ou pour le dire autrement, à savoir ramener l'*incitation* au juste point de la santé (88, 251.92.104.).

Des règles communes au traitement des deux diathèses et maladies qui en dépendent.

XC. Nous venons de dire que les puissances qui produisent les maladies phlogistiques sont les remèdes des *asthéniques* et viceversa (LXXXVIII.). Ainsi diminuer l'*incitation* dans la diathèse et maladies *sthéniques*, l'augmenter dans la diathèse et maladies opposées, jusqu'à ce qu'elles reviennent dans l'un et l'autre cas au point convenable de la santé (N54. N53.), voilà la grande maxime fondamentale qui embrasse le traitement de toutes les maladies communes (*a*).

XCI. Une autre règle ou principe de pratique, sur lequel le D. Brown insiste fortement et qui selon lui est d'une très-grande importance, est que quand nous connaissons qu'un symptôme appartient infailliblement à une des deux diathèses, si jamais on le rencontre en concurrence d'autres qui nous semblent annoncer la diathèse opposée, on ne doit pas statuer sur le traitement par ceux-ci qui

---

(a) *Nullum aliud medendi consilium communes morbi recipiunt* (88.251.).

n'ont qu'une signification incertaine, mais par celui-là qui a une signification assurée; c'est ainsi qu'on découvre que la saignée fait du mal dans les convulsions et les spasmes, et que l'opium est nuisible dans les blessures récentes (93.); car c'est des choses certaines et non des apparentes qu'il faut tirer des conséquences (*a*).

XCII. De ce précepte il en dérive un troisième bien analogue, lequel consiste à ne point se laisser séduire par les apparences des symptômes, et à ne jamais croire que des stimulans puissent convenir dans une maladie phlogistique, ou des débilitans dans une affection *asthénique* (93.94.).

XCIII. A ces trois règles il faut encore en ajouter trois autres; dont l'une est que dans la cure d'une maladie un peu sérieuse il ne faut jamais se borner à un seul remède, et rarement dans celle d'une maladie légère (92.).

XCIV. L'autre règle est qu'on ne doit jamais appliquer les remèdes à une partie quelconque exclusivement, comme si elle fût le siège particulier de la maladie; car nous serions trompés dans notre attente, et souvent

---

(a) *Ex rebus certis, non apparentibus judicandum* (57.).

encore nous ferions du mal (92.), parceque l'affection locale étant produite par la force de la diathèse générale, elle n'a besoin d'aucun précepte en particulier (458.).

XCV. La dernière maxime enfin, qui en même temps est une de celles dans lesquelles est plus sensiblement marqué le génie du Professeur Brown, est que pour bien exercer l'art de guérir, il ne faut jamais cesser d'agir, soit dans le temps de l'opportunité, soit dans le temps de la maladie, mais qu'il faut ou stimuler ou débiliter sans cesse, et ne point se fier aux forces de la nature lesquelles ne sont rien sans les choses extérieures (95.). Tels sont les préceptes généraux que le D. Brown propose pour le traitement des maladies communes. Nous allons en faire l'application à chacune des deux diathèses.

De la cure ou traitement de la Diathése phlogistique.

XCVI. Il y a plusieurs moyens pour guérir la diathèse phlogistique : un des principaux c'est le froid. On doit d'abord se désabuser qu'il soit stimulant, et qu'il soit par conséquent nuisible dans cette diathèse (257.) ; il faut seulement éviter la chaleur après lui (256.) : en

effet on vient de découvrir que si on l'administre avec cette précaution, il est un très-puissant secours contre le catarrhe (*N* 61.) qui est une maladie produite par la chaleur seule, ou bien par celle-ci jointe au froid et autres stimulans alternativement appliqués (257.). Il faut donc dans cette diathèse éviter la température chaude (254.).

XCVII. On ne doit cependant pas croire que la chaleur ne puisse jamais offrir un moyen curatif dans la diathèse phlogistique : au contraire le D. Brown veut qu'on s'en serve lorsque la diathèse n'est pas forte, en élevant la température extérieure à ce degré qui accompagne la sueur, ou un bain de pieds tiède (255.).

XCVIII. Un autre remède pour guérir cette diathèse est de s'abstenir de la nourriture animale, de la viande surtout, et s'en tenir aux végétaux exclusivement, et encore de les prendre sous forme fluide et en quantité modérée (262.) ; il faut en outre bannir les assaisonnemens qui sont une espèce de poisons dans ces maladies (263.) ; le vin aussi doit être exclus et au lieu de la petite bierre recommandée par un grand Auteur il faut préférer l'eau simple, laquelle est encore meilleure si on y mêle quelque acide (264.).

XCIX. Ces moyens cependant ne suffisent point dans tous les cas ; aussi lorsqu'il y a une trop grande abondance de sang et de chyle, il faut la diminuer par des saignées, par des purgations et par la diète (299.). La mesure de la saignée est l'allégement, ou la solution temporaire des symptômes (456.). Dix ou douze onces de sang suffisent ordinairement dans l'âge adulte, et une quantité beaucoup moindre peut suffire dans les autres : on serait cependant bien des fois trompé, si l'on suivait cette règle ; ainsi il vaut mieux s'en tenir au soulagement des symptômes (*a*), et pour en établir une autre moins incertaine dans une chose si variable, on peut assurer que deux livres de sang tirées dans le cours de trois ou quatre jours, avec les autres moyens suffisent pour les personnes fortes et robustes (471.). Si l'abondance du sang n'est pas si grande, la saignée n'est point nécessaire ; il suffit alors de purger le malade et le nourrir plus légérement, ou bien provo-

---

(a) *In ætate firma florenteque, unciæ X. vel XII. multo minus ante postque, plerumque sufficere comperientur. Quæ regula parum ubivis respondente, ad eam, quæ symptomatum remissionem spectandam proponit, ut fidam magis decurrendum* (457.).

quer la transpiration par le moyen d'un exercice très-modéré, mais fréquent, pour dissiper ainsi le surplus d'une nourriture un peu abondante (269.).

C. Le sang n'est pas la seule humeur dont on doive diminuer la quantité : on doit également par des moyens convenables faire sortir des différens organes les humeurs qui les pressent et les stimulent de trop : il faut, par exemple, tirer le lait, favoriser la transpiration et autres évacuations (*a*) ; il faut surtout se servir des purgatifs dont on va bientôt parler.

CI. Après la saignée et le froid, le D. Brown donne la première place aux purgatifs (283.), lesquels quand on a saigné modiquement, sont plus profitables contre la diathèse phlogistique, que des saignées abondantes et répétées (460.), lesquels par conséquent nous épargnent le besoin, souvent imaginaire, de prodiguer l'humeur vitale (283.), et quelque fois même suffisent eux seuls à rétablir la santé (283.) : mais ces purgatifs doivent être doux, tel que le sel de Glauber et autres sels neutres, et non pas violens, tels qu'on les a plusieurs fois administré ; en

(a) *Sit igitur frequentior concubitus, auferatur lac, cibus minus alens sumatur, reducatur ..... perspiratio* (271.).

attendant si la maladie l'exige on peut purger le jour même de la saignée (459.).

CII. Outre tous les moyens susindiqués, on doit encore songer à régler les travaux d'esprit et de corps. Quant au travail de l'esprit, il est nécessaire de l'adoucir de beaucoup, et ne jamais permettre qu'il entraîne la faiblesse indirecte, car si un tel effet est bon dans l'oportunité (N70), il est périlleux dans la maladie (275.). Il faut en outre prévenir toute affection morale trop forte et imprévue (276.). Pour ce qui est de l'exercice du corps on doit tenir le malade en repos; quoique ce précepte à la vérité est presqu'inutile, puisque le malade est forcé de le garder même malgré lui (270.).

CIII. Quand on a administré une fois les remèdes précités, il faut en réitérer l'usage une et deux fois et plus encore, s'il est nécessaire, c'est-à-dire jusqu'à ce que le trouble des symptômes se soit appaisé (468.); après cela on doit suivre un régime moins débilitant à proportion que la diathèse diminue; enfin on doit tâcher de ramener la santé par le moyen de la sueur (469.).

CIV. Tels sont les différens secours ou puissances capables de guérir la diathèse *sthénique*; mais qu'on se garde bien de faire comme ces

inhabiles médecins qui, trop confians dans un seul, oublient les autres, ou bien s'en servent nonchalamment; il faut toujours se rappeller qu'un moyen seul ordinairement ne suffit pas pour une guérison complète (92.), qu'il faut le plus souvent en employer plusieurs et quelque fois les mettre tous en usage, lorsque la maladie exige des grands moyens (280.); et que même dans la pulmonie il faut bien se garder de s'en tenir à la simple saignée, qu'on doit au contraire lui associer tous les autres ou collectivement ou successivement, en les répétant (*a*) selon le besoin (286.), comme on a déjà observé (XCIII.).

CV. Si par hasard il y a dans quelque partie, du corps une inflammation laquelle soit dépendante de la diathèse phlogistique commune (LXVII.), on n'a pas besoin ni de règles, ni de moyens particuliers; il suffit de diminuer la quantité de sang surbondante et de cette manière ramener l'*incitation* à ce juste point qui constitue la santé (209.). Au reste les remèdes proposés suffisent pour la guérir.

(a) *Omnia reliqua simul aut serie in orbem adhibenda* (286.).

Du traitement de l'opportunité à la Diathèse et maladies sthéniques.

CVI. Puisque l'opportunité à la diathèse et maladies phlogistiques n'est qu'un degré moindre de ces maladies mêmes (8.62.147.), il est très-clair que les remèdes doivent être les mêmes et que la seule différence consiste en ce que dans l'opportunité il faut proportionner les remèdes au moindre degré de l'affection. En général on quittera l'usage de la viande, et on se nourrira de végétaux (262.): en outre on réduira les travaux d'esprit, lorsqu'ils auront contribué à former l'opportunité, à ce degré d'activité lequel soit capable de consumer l'*incitabilité* au point d'amener la faiblesse indirecte (*a*). Enfin on évitera l'habitude des passions (*b*).

(a) *Ea contentio* (meditationis) *quæ incitabilitatem consumendo, eventu demum debilitet* (275.). L'explication que nous avons donné à ces mots semble appuyée sur ce que l'Auteur ajoute immédiatement après.

(b) *Adfectuum consuetudo vitanda* (276.).

Théorie du traitement de la Diathèse phlogistique.

CVII. Tout le traitement de la diathèse phlogistique, comme on vient de voir, consiste à ramener aux bornes de la santé l'*incitation* exorbitante, ce qu'on tâche d'obtenir par les débilitans ; mais comme il n'y a aucune puissance laquelle puisse s'appliquer à tous les points du corps (48.) et surtout d'une manière uniforme (49.), c'est pour ce motif qu'on en emploit plusieurs à la fois, afin que par leur action combinée on puisse parvenir à débiliter l'*incitation* presque partout et uniformément.

CVIII. D'après ces principes il est bon de savoir que la phlébotomie diminue assez, et peut-être un peu trop l'*incitation* dans les grands vaisseaux, mais très-peu dans les tuyeaux capillaires, et dans le reste du corps (35.) : que le froid au contraire affaiblit très-puissamment la diathèse à la surface du corps (257.259.305.), mais peu ou point dans les parties internes lesquelles jouissent d'une température presqu'invariable (168.). De même les purgatifs sont plus que suffisans pour détruire l'excès d'*incitation* qu'il y a dans les innombrables petits vaisseaux des intestins, et dans

les grands; mais ils ne débilitent point avec une force égale ceux de la peau, et du reste du corps (N 66.), pas même ceux du ventricule quoiqu'on y ajoute l'émétic, dont l'usage, pour le dire en passant, est très-bon pour les maladies phlogistiques et nuisible dans les *asthéniques*, malgré la pratique contraire des médecins (305.). On fait suer au commencement de la maladie, si elle est légère; mais lorsqu'elle est grave on attend que la diathèse soit affaiblie par le moyen d'autres remèdes avant que d'exciter la transpiration. De cette façon ouvrant de tout côté au dedans et au déhors des issues aux humeurs qui causent une *incitation* extraordinaire, on parvient à la diminuer plus uniformément et à résoudre par là plus complétement la maladie (305.).

CIX. Mais tous nos soins seraient inutiles pour obtenir une parfaite guérison si on ne s'opposait pas en même temps à une nouvelle génération trop abondante du sang et des humeurs laquelle, comme on a vu ailleurs, est le stimulant le plus actif du système vasculaire (131.51.); on la prévient donc en diminuant la quantité des alimens, en s'abstenant de la viande et en prenant seulement une nourriture végétale et sous forme fluide (305.).

Finalement on recommande le repos aux malades, on leur défend tout effort d'esprit et on a soin de prévenir la violence des passions (305.), afin que par la réunion de tous ces moyens et secours on puisse affaiblir l'*incitation* soit dans les gros soit dans les petits vaisseaux des surfaces externes et internes et de tous les organes, et parvenir enfin à faire rentrer l'*incitation* dans les justes bornes de la santé, savoir à guérir la diathèse *sthénique*.

Du traitement de la Diathèse asthénique.

CX. Avant que de passer à l'énumération des remèdes qui conviennent dans la diathèse *asthénique* il faut se ressouvenir des deux faiblesses, de la directe (45.) et de l'indirecte (35.), dont on a parlé ci-dessus (XLII.); il faut examiner aussi les égards particuliers que chacune d'elles exige dans leur cure, ce qui constitue une partie bien essentielle de la pratique Brownienne.

CXI. Lorsqu'il s'agit de traiter la faiblesse directe on doit commencer par le plus léger stimulant et monter par degré au plus actif, jusqu'à ce que nous ayons consumé la surabondance de l'*incitabilité* et que nous l'ayons ainsi

ramenée à l'état de santé (107.). On commencera donc par l'usage des stimulans diffusibles, tels que le vin, l'opium et semblables, en les donnant sans cesse et en augmentant toujours la dose; mais dans la suite on doit la diminuer peu-à-peu et passer aux stimulans qu'on appelle permanens (XVII.) et naturels (*a*), en augmentant la quantité de ceux-ci à mesure qu'on retranche sur les autres (290.302.); on peut par exemple, lorsque l'*incitabilité* est abondante, donner à chaque quart d'heure dix ou douze gouttes de laudanum jusqu'à ce que le malade, qui depuis long-temps n'a plus reposé, s'endorme : après le sommeil étant un peu renforcé, on double la dose et on continue de cette manière à l'augmenter (N65.) jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin que de stimulans plus légers et des naturels (683.).

CXII. Dans la faiblesse indirecte il faut marcher en sens opposé à celui que nous venons d'indiquer. Il faut commencer par un stimulant diffusible le plus fort (290.), c'est-à-dire qu'il soit un peu moindre de celui qui a causé la maladie, et ensuite passer petit-à-petit au

---

(*a*) Il paraît que par stimulans naturels l'Auteur a entendu particulièrement les alimens.

plus léger jusqu'à la résolution de la maladie (103.), et pour ce qui regarde les stimulans permanens on doit commencer par les plus légers et passer par degré aux plus forts (290.). C'est ainsi que dans pareil cas on fera avaler au malade cent-cinquante gouttes de laudanum, dont on ira toujours en diminuant la quantité jusqu'au nombre de dix ou douze gouttes (N 65.), ce qui constitue la dose par laquelle on a commencé dans le traitement de la faiblesse directe (684.), comme nous venons de remarquer (CXI.).

CXIII. Cela prémis à l'égard du traitement des deux faiblesses, nous allons parler plus particulièrement des remèdes de la diathèse *asthénique*. Le plus puissant parmi eux c'est l'abondance du sang (290.): on l'obtient avec une nourriture animale convenablement administrée, c'est-à-dire proportionnée aux forces du malade, soit dans la quantité, soit dans la qualité (302.290.): par là on doit bannir les alimens végétaux, et puisqu'au début de la maladie on ne peut guères user de la viande à cause de la faiblesse de l'estomac, ainsi selon que celle-ci sera plus ou moins grave, on se servira de l'opium, ou du vin et on donnera en abondance des bouillons bien chargés; en suite on passera petit-à-petit à l'usage de la

viande (266.272.) en se servant en même temps des assaisonnemens (267.).

CXIV. Le malade ne pouvant user de la viande dès le commencement de la maladie, comme on vient de le dire, et ne pouvant par là réparer tout de suite le manque du sang, on tâche d'y suppléer alors de la façon susénoncée avec des stimulans diffusibles (CXIII.). Parmi ceux-ci le vin tient une place si distinguée que dans la force de la maladie son usage devient indispensable, au point que si on en excepte les bouillons et quelques stimulans des plus diffusibles, on ne doit pendant long-temps administrer d'autre remède (268.). Mais s'il y a vomissement laborieux soit seul, soit avec des selles abondantes et douloureuses, soit avec transpiration et sueur qui épuisent le malade, ou bien s'il y a de la sueur seulement, mais qui abat les forces, épuise le corps et l'atténue; alors dans tous ces cas il faut recourir sur-le-champ aux stimulans les plus diffusibles et s'opposer à un si grand épuisement (296.) lequel ne manquerait pas d'entraîner après lui d'autres mauvais symptômes (297.), tels que ceux qu'on a décrit ailleurs (LII.LIII.). Or la vertu et l'activité de ces remèdes en pareilles circonstances est si constatée, que non seulement

dans ces cas et dans les fièvres et autres maladies *asthéniques* des plus graves, mais encore dans les derniers périodes de la vie ils opèrent des merveilles dans les malades (297.). Parmi ces stimulans, le vin est le plus faible, quoiqu'à la vérité celui de Porto et ceux de Madère et des Canaries ont assez de force. L'esprit qu'on en retire au moyen de la distillation égale ou surpasse (*a*) leur vertu à mesure que la partie aqueuse s'y trouve plus ou moins abondante (300). Le musc, l'alkali volatil, aussi bien que le camphre, quoique la vertu de ce dernier n'est pas encore bien avérée, ont tous un rang plus élevé que les précédens, mais ils cèdent la place à l'opium, qui à son tour la cède à l'éther, lequel dans la Médecine, également que dans l'univers, occupe la place la plus éminente (301.). Il est néanmoins vrai que l'opium et ses différentes préparations suffisent ordinairement dans la plupart des cas, sans qu'on ait besoin de recourir à d'autres moyens, sauf quand on sera dans la nécessité de changer de stimulant (301.).

(a) *Distillata ..... tanto usque potentiora sunt, quanto magis aquosa pars destillando expellitur, alkoolis plus relinquitur* (300.).

CXV. Après l'abondance du sang, le stimulant le plus actif est sans contredit la chaleur laquelle est autant utile dans cette diathèse que nuisible dans la diathèse opposée (291. 260.). Effectivement dans les fièvres, dans la goutte, dans la colique, dans la *rhumatalgie* (*a*) et toute autre maladie *asthénique* le corps est vivement excité et ranimé par la chaleur, tandis qu'il est tout affaibli et engourdi par le froid, lequel dans les fièvres est si nuisible (*N* 69.) qu'il donne même la mort (*b*).

CXVI. Afin de rétablir la santé il faut non seulement user des remèdes proprement dits, mais il faut aussi régler avec justesse les actions de la vie, savoir les mouvemens du corps et les opérations de l'ame : le malade se gardera donc de tout exercice un peu violent, et de tous les autres stimulans qui agitent vivement le sang et peuvent ainsi produire une faiblesse indirecte temporaire ; on permettra néanmoins l'exercice du corps lorsque la faiblesse n'est pas bien forte, mais dans ce cas on l'accordera seulement à un degré qui soit agréable

---

(*a*) Cette maladie paraît être le rhumatisme chronique des Auteurs.

(b) *Quod exitio in febribus est* (260.).

et qui ne fatigue point (273.). Pour ce qui est des opérations de l'ame, suivant qu'elles ont causé de la faiblesse par leur excès ou par leur défaut, on doit les modérer ou les augmenter (277.), avec soin pourtant d'éviter toujours les passions d'ame un peu fortes et même une joie subite, parcequ'elles peuvent conduire à une faiblesse indirecte (278.): et quant à l'abattement et au désespoir, la peur et la terreur, puisqu'elles sont comme des petits degrés de joie, d'espoir, de confiance (*N* 12.) et ne signifient qu'une diminution de ces passions excitantes et non des commotions d'ame contraires (*a*); il faut les chasser par l'espoir et la confiance, et ainsi en venir peu-à-peu jusqu'à la joie (279.).

CXVII. Il arrive par fois, comme on l'a déjà observé (XLI.), que les humeurs gâtées dans les organes secrétoires concourent à produire la faiblesse: quand cette cause a lieu elle demande un traitement stimulant, et non pas des remèdes antiseptiques (274.).

CXVIII. L'inflammation *asthénique* commu-

(a) *Laetitiae, fiduciae, spei minores quasi gradus sunt, et adfectuum excitantium tantum imminutionem, non contrarios his, et absolutos animi motus, significant* (142.).

ne (LXX.) n'exige d'autre secours que des stimulans assez forts et capables de ranimer la torpeur des vaisseaux, afin qu'ils puissent agiter le sang, le pousser en avant et s'en débarrasser. On tâche d'atteindre à ce but en remplissant les vaisseaux de sang, ce qu'on obtient à l'aide d'une bonne nourriture convenablement administrée: on commence donc par des bouillons bien assaisonnés, et on passe ensuite à l'usage de la viande en forme solide (210.).

Du traitement de l'opportunité à la diathèse asthénique.

CXIX. L'opportunité à la diathèse *asthénique* n'étant que cette même diathèse qui n'est pas encore assez grave pour causer la maladie proprement dite; il est clair que les mêmes remèdes conviennent pour la combattre. On quittera donc l'usage des végétaux, et on s'en tiendra à des alimens nourrissans de viande laquelle soit bien assaisonnée et bien purgée de la graisse (266.295.). La boisson aqueuse étant nuisible en ces circonstances, il faut faire usage du vin dans une quantité proportionnée au degré de la faiblesse (268.): on

doit user aussi des liqueurs spiritueuses plus ou moins fortes et exercer le corps plus doucement, mais plus souvent (295.). Lorsque le travail de l'esprit par son excès ou son défaut aura concouru à produire la faiblesse, on l'employera dans un sens contraire en procurant à l'ame des pensées agréables. Cela est si nécessaire que sans ce moyen il est impossible d'obtenir une parfaite guérison (277.).

De la théorie du traitement de la diathèse asthénique.

CXX. L'*incitabilité* qui abonde dans la faiblesse directe (45.) et qui par cela même qu'elle abonde ne peut supporter de stimulans forts; car comm'on a dit, elle est saturée plus aisément en raison de son abondance (26.), exige par conséquent qu'on la traite d'abord par des stimulans très-légers et qu'on passe successivement à des plus forts, jusqu'à ce qu' on l'ait suffisamment consumée et ramenée ainsi au point de la santé (88.251.). Par la raison opposée dans la faiblesse indirecte qui naît du défaut ou épuisement de l'*incitabilité* (35.27.), quelque soit son degré et quelle qu'en ait été la cause, on doit commencer par un stimu-

lant un peu moindre de celui qui constitue la maladie, et aller toujours en le diminuant (N 64.) jusqu'à ce qu'on ait rétabli le malade (103.).

CXXI. Le reste de la théorie du traitement *asthénique* ne présente plus de difficultés: elle est précisément le contraire de celle qu'on a donnée à l'égard de la diathèse phlogistique (CVII. *suiv.*). Tout est soustraction dans celle-ci, tout est addition dans celle-là: c'est donc par le moyen des alimens, des stimulans diffusibles et de la chaleur qu'on parvient à réveiller le systême vasculaire, la surface du corps et toutes les parties externes et internes, et par-là à augmenter universellement l'*incitation* languissante; car le chyle, le sang et les autres humeurs étant le plus général et le plus puissant des stimulans et leur manque entrainant la diathèse de faiblesse (134.179.182.183.*etc.*); il est clair que l'abondance seule de ces humeurs suffirait pour la guérison, si on pouvait la fournir tout de suite.

CXXII. Mais réparer le manque du sang c'est l'ouvrage du temps, il faut donc y suppléer par la chaleur et par les stimulans diffusibles lesquels ont une propriété stimulante très-forte et très-prompte; en attendant puisque

les alimens seuls peuvent fournir la matière qui répare le sang (290.), et puisque parmi eux la nourriture animale par sa qualité stimulante (124.128.131.) est la seule capable de remplir parfaitement ce but, on doit lui donner la préférence.

CXXIII. Par les observations qu'on vient de faire il est aisé de comprendre pourquoi on se sert de plusieurs stimulans à la fois et pourquoi on les quitte aussitôt que par une bonne nourriture on a suffisamment réparé la quantité de sang et des humeurs : on comprend également par quelle raison la chaleur, par sa qualité stimulante, doit être placée immédiatement après le sang et les humeurs (293.), puisque, à l'exception de ceux-ci, elle touche à une surface plus étendue que tous les autres stimulans, c'est-à-dire à toute la surface du corps (*N* 10.) : on voit encore le motif par lequel on doit régler l'exercice du corps de manière qu'il devienne stimulant et non pas débilitant; on voit enfin pourquoi la corruption des humeurs exige un traitement stimulant; car comme elle dépend toujours de la faiblesse des vaisseaux qui ne mêlent ou n'agitent point assez les humeurs (118.115.), il faut par conséquent des remèdes qui soient capables à leur

donner de la force et de l'activité et non pas des remèdes antiseptiques qui n'existent pas, ou bien ne peuvent être donnés à une dose assez forte (118.274.).

Des maladies locales.

CXXIV. On a parlé jusqu'ici des maladies communes ou universelles; l'ordre exige qu'on parle maintenant des locales (5.). Nous n'en ferons qu'un dénombrement rapide, parceque l'Auteur lui-même n'en a pas donné un traité complet, car il a omis entièrement les deux dernières parties, dont la nature, dit-il, est si obscure et difficile qu'elle ne peut être développée, ni expliquée d'une manière convenable (752.), et n'a exposé qu'incomplètement la troisième.

Division des maladies locales.

CXXV. Le D. Brown partage les maladies locales en cinq classes (690.). La première comprend les maladies organiques, dont la lésion locale ne se propage point et ne dérange pas le reste du corps. Ces maladies ont lieu dans les parties qui, comme on dit, sont peu

sensibles, c'est-à-dire moins pourvues d'*incitabilité* (N27.). La maladie dans ce cas reste bornée à la partie (690.). Les causes de ces maladies sont la solution de continuité à la suite de quelque blessure, érosion, plaie venimeuse, ou bien une contusion, compression, ou distention (N28.) de nerfs (695.). Lorsque ces lésions ne dépassent point l'épaisseur de la peau (697.) la maladie est peu de chose et se guérit facilement par des moyens très-légers et très-simples (697.698.).

CXXVI. La deuxième classe appartient aussi aux maladies organiques, mais qui ont leur siège dans des parties très-sensibles, ou douées de beaucoup d'*incitabilité* soit au dedans soit au déhors du corps. Dans ces circonstances le vice local étend et exerce son action dans tout le corps et dans tout le genre nerveux et produit plusieurs symptômes semblables à ceux qui sont propres des maladies universelles (691. 171.). Les maladies de cette classe sont la *gastrite*, l'*entérite*, la perte de sang suivie d'inflammation, enfin l'inflammation d'une partie quelconque très-sensible qui vient à la suite d'une blessure et dérange tout le corps (702.), telle qu'un panaris profond (171.), ou l'inflammation d'un viscère causée par une chûte, par

une blessure pénétrante, ou par des armes envenimées (715.).

CXXVII. L'Auteur place dans la troisième classe les maladies qui de communes deviennent locales (737.). Cela arrive quand un symptôme d'une maladie universelle, lequel du commencement dépendait de l'*incitation* augmentée ou diminuée, s'est tellement aggravé qu'il ne participe plus à l'*incitation*; et ne sent plus l'action des remèdes propres à la corriger (692.). La suppuration (738.), la pustule varioleuse (739.), l'antrax (742.), le bubon (743.), la gangrène (745.), le sphacèle (748.), la tumeur scrophuleuse avec ulcère (750.), enfin la tumeur squirreuse (751.) sont les maladies que le D. Brown range dans cette troisième classe (N31.)

CXXVIII. Les maladies de la quatrième classe sont celles dans lesquelles une matière contagieuse appliquée extérieurement se propage partout (N57.) et se répand dans tout le corps (693.).

CXXIX. La cinquième et dernière classe regarde les cas où des venins appliqués se répandent dans tous les vaisseaux, mais de manière qu'ils n'augmentent ou ne diminuent pas sur le moment l'*incitation*, quoique dans la

suite étant portés, selon leur nature, tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, ils en dérangent l'organisation de plusieurs manières et causent par là des lésions et des troubles qui affectent (*N* 9.) tout le reste du corps (694.). L'Auteur ne donne aucun exemple de maladies qui appartiennent à ces deux dernières classes; il nous avertit seulement, comme on a déjà remarqué (CXXIV.), que leur nature est si obscure et si compliquée qu'il désespère presque de pouvoir en parler (*N* 7.) dignement (752.).

Tel est le précis de la doctrine du célèbre Professeur Écossais; nous avons tâché de la présenter dans sa plus grande pureté et avec toute la précision possible. Nous allons nous occuper maintenant de quelques points, pour ainsi dire, plus saillants de cette doctrine, dans la vue de mettre le Lecteur à même de la connaître et de la juger plus à fond.

SUPPLÉMENT AU PRÉCIS DE LA DOCTRINE DU D. J. BROWN.

Après avoir parcouru les différentes branches du système de notre Auteur sans nous arrêter particulièrement sur aucun point, sans même entrer dans des détails qui auraient

pu paraître nécessaires, et cela afin de ne pas agrandir le tableau et pour le présenter dans les bornes les plus précises; il ne sera peut-être à présent pas hors de propos d'examiner séparément quelques-uns des articles les plus intéressants de la doctrine Brownienne tant dans la partie physiologique que dans la pathologique et thérapeutique, pour donner ainsi une connaissance plus détaillée de cette doctrine célèbre. On aura soin cependant de s'en tenir toujours à la plus grande briéveté.

Des secrétions.

CXXX. La grande oeuvre des secrétions, qui a si sérieusement occupé jusqu'ici les plus savans physiologistes, est présentée par le D. Brown d'une manière presqu'entièrement mécanique et par conséquent très-claire. Le calibre des vaisseaux et le *stimulus* sont les deux causes (N 24.) qui opèrent ce phénomène admirable (527, 526.). Le *stimulus* agissant sur l'*incitabilité* fait affluer les humeurs à la partie et le calibre varié laisse passer ceux qu'il faut; c'est ainsi que les petits vaisseaux de la peau donnent issue à la transpiration; que ceux des intestins séparent les humeurs entériques; que

ceux des reins, qui sont plus grands, laissent passer l'urine, et d'autres enfin donnent passage au sang (*a*), comme par exemple ceux de la matrice (527.).

Des règles.

CXXXI. D'après cette théorie on peut déjà entrevoir comment se fait la menstruation; le sang se porte à la matrice avec une très-grande vîtesse, enfle et irrite les vaisseaux et finit par sortir (527.). Le plus difficile à trouver ce serait le *stimulus* qui fait aborder avec tant de force le sang à ce viscère; mais le D. Brown nous le fait connaître de suite: c'est l'amour, dit-il, ce sont les desirs et les idées voluptueuses, le plaisir et son souvenir, qui constituent le *stimulus* menstrual (526.). Cela est prouvé parceque les femmes, ajoute-t-il, suivant leur degré de lubricité sont plus ou

(a) *Duae conditiones . . . vasorum diameter, et stimulus in . . . incitabilitatem . . . agens, toto negotio sufficiunt* (526.). *Sic alia vasa per diametrorum differentiam aliis usibus inserviunt. Perspiratoria vapori, excernentia canalis alimentarii tenuiori humori, renalia crassiori trajiciendo destinata sunt; quo minus, esse quoque, quae justi sanguinis trajectui adcommodentur, mirandum videatur* (527.).

moins abondamment réglées (529.), et parceque la passion de l'amour ne commence pas avant la puberté et s'éteint à l'époque où les règles cessent (529.); ce qui démontre clairement que pour la fixation et l'affermissement de cette évacuation périodique il ne faut autre chose que la conformation convenable des vaisseaux et le *stimulus* (N25.) dont nous venons de parler (*a*).

De la propriété stimulante des humeurs.

CXXXII. La seule abondance du sang stimule et donne de l'*incitation*; sa qualité ne signifie rien (*b*); néanmoins si la qualité des humeurs dans les vaisseaux excrétoires vient à se gâter, quoique leur quantité ne manque pas, elle engendre (c) la faiblesse (N11.).

(a) *Praeter igitur vasorum conformationem menstruis accommodam, et stimulum relatum, nihil amplius ad illud profluvium inchoandum, constituendum et confirmandum opus est* (529.).

(b) *Genus sanguinis nihil, saltem ut causa* (ad incitandum) *et sola abundantia valet* (131.).

(c) *Debilitatem creat secretorum humorum in ductibus excernentibus copia natura degener* (274.).

De la chaleur dans les maladies.

CXXXIII. La chaleur qu'on observe dans les maladies n'est point un résultat du principe de vie ou, pour le dire autrement, un effet de l'*incitation* (184.), puisque, si cela était, elle n'aurait pas également lieu dans les maladies *asthéniques* et dans les *sthéniques*, aussi bien que dans les opportunités de ces deux diathèses; de plus elle ne serait pas proportionnelle à leurs degrés (221.). Elle a donc une autre source, c'est-à-dire elle dérive de la chaleur qui est naturellement engendrée dans le corps et qui n'ayant plus d'issue ou ne pouvant plus sortir librement, s'accumule sous l'épiderme, et par son entassement échauffe le malade (159.). Recherchant ensuite la cause qui s'oppose à la sortie de la chaleur, le D. Ecossais la trouve aisément dans la transpiration, laquelle n'ayant pas son libre cours, comm'à l'ordinaire à cause des diathèses, refuse par là l'issue à la chaleur qui par conséquent reste concentrée et s'accumule (*a*): ef-

---

(a) *Calor a phlogistica in cutis extremis vasculis diathesi pendet, ita ea obturante, ut nondum perspiratio reddatur... et corporis genitum calorem, ob retentam adhuc perspiratio-*

fectivement, si on parle de la diathèse *sthénique*, elle diminue le diamètre des vaisseaux et les retrécit (164.159.337.), et quant à l'*asthénique* celle-ci les dilate à la vérité et en agrandit le calibre, mais en même temps elle en ralentit les mouvemens (222.), de sorte que l'effet en est le même; car le mouvement ralenti arrête la transpiration et celle-ci arrêtée retient à son tour la chaleur tout de même (*N*43.) que dans l'autre diathèse (184.).

Des maladies.

CXXXIV. Il n'y a point de maladie héréditaire, pas même la goutte: car strictement parlant comm'il n'existe que deux formes de maladies la *sthénique* et l'*asthénique*, il s'ensuit nécessairement que toutes les maladies

---

nem, subter cuticulam cumulet (159.). *Calor* (autem) *non proprius phlogisticis pyrexiis est, sed ad alios ejusdem notae morbos omnes quoque pertinet; nec his quidem ita continetur, quin et in omnibus ad hos morbos opportunitatis gradus, proque cujusque magnitudine suboritur. Sed ne hic quidem res finitur. Idem omnes asthenicos morbos, sive febriles, ut nulla ratione loquuntur, sive non, et ad hos omnes opportunitatis gradus, pro debilitatis magnitudine distinguit* (221.).

doivent être héréditaires, ou bien qu'il n'en est aucune qui le soit. Réellement les enfans d'un pere riche et goutteux n'hériteront point la goutte (*N*72.), s'ils n'héritent point de ses richesses (597.).

CXXXV. Toutes les maladies communes ne diffèrent entr'elles que par le degré; leur cause est toujours la même, savoir un changement dans l'*incitation* (655.). Les noms ne signifient rien; l'asthme, l'hystérie, la colique sont la même chose (596*bis*). C'est une erreur très-palpable que de diviser les maladies en genres et en espèces, erreur qui a ruiné la médecine (*N*30.) et qui par là doit être soigneusement déracinée (447.). Les maladies locales ou bornées à une partie (5.) ne dérangent l'universel que par accident (*N*55.) et seulement dans la suite (6.).

Des fièvres.

CXXXVI. La variété des fièvres ne suppose aucune nature différente dans leur cause; cette variété ne dépend que de la force variable de la cause (656.). Le typhus pestilentiel et même la peste ont quelquefois une marche très-douce et très-paisible (506.). Les fièvres sont des

maladies d'une faiblesse (*N* 67.) extrême (343. 346.).

CXXXVII. Les fièvres intermittentes ne connaissent d'autre cause que celles qui sont communes à toutes les *asthénies* tant fiévreuses que non fiévreuses, et n'ont d'autre différence d'avec les fièvres continuelles, si ce n'est que l'action de la cause commune, après avoir maintenu la fièvre pendant quelques heures, se trouve arrêtée ou suspendue à cause que l'*incitation* devient alors plus énergique pour quelque temps; ce qui arrive ou parceque les puissances nuisibles excitantes ont été ôtées, ou parceque leur force a sensiblement diminué (657.); d'où il faut conclure que le paroxysme de la fièvre ne se renouvelle point par aucune propriété de la maladie, mais uniquement parceque la faiblesse qui l'engendre, se renouvelle ici (*N* 49.) comme dans la goutte (659.).

Du catarrhe.

CXXXVIII. Le catarrhe appartient à la forme *sthénique* (347.). Il a souvent lieu en été; il est engendré par la chaleur (407.); il n'est jamais contagieux, et le froid et l'eau fraiche

sont de grands moyens pour le guérir (N62.). Mais les Professeurs et les Auteurs en Médecine ignorent ces choses, tandis que les vieilles femmes et les savetiers les savent par coeur (411.).

Des maladies exanthématiques.

CXXXIX. Les maladies exanthématiques *sthéniques* ne diffèrent des autres maladies *sthéniques* en rien d'important (367.); toute la différence consiste dans le temps requis pour expulser la matière exanthématique (370.). La contagion n'ajoute rien à l'action des autres puissances nuisibles ordinaires (687.) et, si jamais elle nuit, c'est de la même manière qu'elles, c'est-à-dire en stimulant ou en débilitant (76.) et encore faiblement (687.): ces maladies par conséquent ne diffèrent que par le degré (76.), dont le seul effet est que si la contagion est forte, le temps de l'opportunité passe plus rapidement, tandis qu'il va plus doucement lorsqu'elle est moins forte; et si par hasard elle se trouve encore plus faible, alors il ne se forme point de maladie commune, notamment si on garantit l'individu des autres puissances (N56.) nuisibles (76.).

Du délire.

CXL. Le délire naît tantôt de l'abondance du sang qui remplit et fait gonfler les vaisseaux (158.), tantôt de leur état d'inanition (202.). Dans ce dernier cas il ne faut pas se laisser séduire par sa véhémence, puisque dans une faiblesse extrême on le voit par fois se montrer d'une manière très-allarmante et les malades faire des efforts (N45.) incroyables (a).

De la goutte.

CXLI. La goutte est une maladie toujours *asthénique* (506.613.), même quand elle attaque des corps jeunes et vigoureux (595bis), par conséquent elle n'est point causée par l'énergie ou la pléthore; comm'on a cru jusquà présent, mais bien par la faiblesse et exige par conséquent des secours *sthéniques* (602.). Jusqu'à présent on l'a regardé comme incurable et cependant elle ne l'est plus; le retour de ses paroxysmes n'est pas nécessaire et s'ils se renouvellent, ce n'est pas la nature de la

(a) *Saepe in summa quamvis debilitate satis tamen ferox* (delirium) *et ad conatus supra vires ducens* (201.).

maladie, mais la faute des malades et des Médecins, qui y donnent lieu; on peut donc les retarder autant qu'on veut, pourvu qu'on évite les causes nuisibles, et si par hasard ils reparaissent par une suite des erreurs du malade, le Médecin peut les faire disparaître à son gré souvent en deux heures, mais presque toujours en deux jours, et rétablir ainsi (N73.) parfaitement la santé du malade (616.).

De l'épilepsie.

CXLII. Les mêmes assurances flatteuses qu'il nous offre par rapport à la goutte, l'Auteur ne manque pas de nous les donner presqu'aussi à l'égard de l'épilepsie, en nous fesant espérer qu'on peut parvenir peut-être à empêcher tout-à-fait le retour de ses paroxysmes; car, dit-il, le traitement *asthénique* n'a pas été moins heureux dans cette maladie (N74.) que dans les autres *asthénies* (*a*).

(a) *Haud ancipitem ejus spem promittunt, curationis asthenicae non major in hoc, quam aliis asthenicis casibus, infelicitas* (631.).

Des symptômes.

CXLIII. Les symptômes ne donnent aucune connaissance du vrai (*a*) : leur variété ne signifie rien (*b*), ou pour mieux dire ils sont la chose la plus inconcevable et plus trompeuse (*c*) ; car quoiqu'ils semblent annoncer de la diversité dans la nature de la maladie, celle-ci cependant n'en a aucune et même elle n'a rien d'extraordinaire ; toute la différence consiste uniquement (N 75.) dans le degré (*d*). Il est par là inutile de porter nos regards sur la qualité et quantité des crachats dans la phthysie (592.), puisqu'ils sont le produit du mucus et humeur qui sont poussés par les petites artères des poumons, et qui s'épaississent par le repos (594.) : la même *asthénie* qui cause les autres affections *asthéniques* est celle qui produit la

---

(a) *Symptomatum species nullum veri discrimen edit* (637.).

(b) *Magna symptomatum varietas est ; quae quia nihil significat ad morborum seriem distinguendam, neutiquam adhibetur* (504.).

(c) *Symptomatum species, fallacissima res, et, nisi noxarum ea creantium, et auxiliorum tollentium, natura et effectu spectatis, incomprehensibilis* (629.).

(d) *Quod si* (febris) *symptomatum specie differt, id nullam naturae differentiam, ac ne quidem insolitum quidquam ostendit . . . nullam nisi magnitudinis differentiam indicat* (655.).

toux des phthysiques dont on a méconnu la vraie cause jusqu'à présent (*a*). C'est donc bien erronément qu'on croit que ce soit la suppuration qui fournit constamment la matière des crachats dans cette maladie ; au contraire on a trouvé bien souvent les poumons dans les phthysiques sans tache et en un état parfaitement sain (N29) après la mort (593.) (*b*).

Des remèdes.

CXLIV. Le résultat ou effet des remèdes nous fait connaître à laquelle des deux formes on doit rapporter la maladie.

Quand la saignée et les purgatifs font du bien, la maladie est indubitablement *sthénique*, et lorsque les antispasmodiques et les stimulans ont été utiles, elle est sûrement *asthénique* (406.).

Les vessicatoires méritent bien peu l'attention des Médecins (201.).

Le vin et autres stimulans diffusibles sont

(a) *Tussiendi causa hactenus ignorata est* (594.).

(*b*) Il est bon d'avertir ici que les §§. 592, 593, 594, 595, 596 sont tous doubles dans l'édition originale de l'Auteur.

plus puissans dans la cure des fièvres intermittentes, que toute l'écorce du Pérou (655.659.).

C'est à tort qu'on oublie l'émétic dans les maladies phlogistiques, et c'est mal-à-propos qu'on le donne dans les *asthéniques* (305.).

L'opium n'a aucune vertu différente de celle dont jouissent toutes les autres puissances stimulantes ; aussi si quelqu'un sommeille sans une cause manifeste, il est reveillé sur-le-champ et ranimé par l'usage de cette drogue ; jusqu'à présent il n'est arrivé et n'arrivera jamais qu'accablé de désespoir et annuyé de vivre personne se donne la mort (*N*71.) ayant pris l'opium (*a*).

La chaleur est un remède souverain et un secours des plus puissans contre les fièvres, mais le froid leur est fort nuisible (293.), il leur est même mortel (260.). Cependant, à toute circonstance égale, les fièvres sont plus fréquentes et plus périlleuses en été (*N*68.) qu'en hyver (*b*).

(a) *Nemo desperatis suis rebus et vitæ tædio succumbens sibi mortem opiato sumpto conscivit aut consciscet* (246.).

N. B. Ce §. 246 n'est pas numéroté dans l'édition latine; il se trouve entre les §§. 245 et 247 à la page 151 de l'édition latine d'Édimbourg.

(b) *Forma et typo cujusque febris datis universum genus in calore cœli, quam frigore, frequentius simul, et sævius est* (651.).

Du traitement des maladies des Enfans, de la Ménorrhée, de la Rhumatalgie, et de la Rougeole.

CXLV. On a pas encore connu la vraie méthode de traiter les maladies des enfans (174.): Ce n'est que tout récemment qu'on a découvert que la cure stimulante convient dans le flux immodéré des règles (232.549.550.).

La rhumatalagie également a été jusqu'à ce jour la honte des Médecins parcequ'ils n'ont jamais su la traiter, l'ayant toujours curée avec des remèdes très-débilitans (586.).

La rougeole aussi traitée avec des moyens *antisthéniques* devient très-bénigne (N63.); mais les Médecins ont ignoré jusqu'ici cette méthode si salutaire (422.).

Conclusion.

CXLVI. Voilà la fin de notre précis sur la doctrine Brownienne. Quelqu'un maintenant pourrait nous demander ce qu'elle a de nouveau et de particulier et ce qu'elle a de commun avec tous les autres systêmes. La réponse ne serait pas bien difficile; mais les opinions sont trop éloignées et trop contraires pour

qu'elle puisse être facilement reçue. Les uns regardent le Docteur Ecossais comme le réformateur de la science, et l'inventeur des vrais principes de la Médecine ; d'autres au contraire regardent ses élémens comme un livre obscur, ou comme un grimoire médical qui ne contient que des choses bien vulgaires et très-connues sous le prestige d'un petit nombre de dénominations nouvelles, peu précises et mal assorties. En conséquence tout jugement serait ici prématuré : nous suivrons donc notre plan qui est de donner simplement un abrégé de ses élémens en réservant toute réflexion pour en faire la matière de la seconde partie, et des notes.

CXLVII. Il serait peut-être plus convenable, avant de laisser ce sujet, de faire connaître la haute idée que le D. Brown avait de lui-même, et le peu de cas qu'il faisait des autres personnes de l'art, car quoique ceci ne regarde point le fond de sa doctrine, il pourrait cependant nous offrir un grand moyen pour mesurer la portée et la justesse de son esprit; toutefois nous nous bornerons simplement à renvoyer le lecteur aux principaux endroits où le Docteur Ecossais développe sa manière de penser, et notamment aux paragraphes 406, 411, 343, 367, 466, 474, 475, 476, 462,

232, 202, 689, 312; la préface de ses élémens mérite aussi d'être lue sous ce rapport. La lecture des passages qu'on vient d'indiquer est plus que suffisante pour mettre qui que ce soit en état de porter par lui-même un jugement bien juste et bien fondé sur la manière de penser du D. J. Brown soit à son égard soit par rapport aux autres.

ANALYSE
ET
RÉFUTATION
DES ÉLÉMENS
DU D. J. BROWN

SECONDE PARTIE

RÉFUTATION DE QUELQUES POINTS PRINCIPAUX DE LA DOCTRINE BROWNIENNE.

Après avoir donné un précis des élémens du D. Brown sans presqu'y ajouter la moindre observation, il faut à présent examiner soigneusement cette doctrine et voir si elle peut réellement s'accorder avec la bonne physiologie et la saine pathologie. Cependant nous nous

bornerons dans cette seconde partie de l'ouvrage à l'examen de quelques points principaux de ce systême, savoir de l'*incitabilité* et ses attributs, et de la définition de la vie, en reservant l'analyse des autres articles aux notes qui forment la troisième partie.

*La définition de l'*incitabilité *est obscure.*

CXLVIII. Le D. Brown en nous apprenant que l'*incitabilité* est cette propriété de la vie, dont se produisent les actions de la vie même (*vitae proprietas, qua vitae actiones efficiuntur* 701.) et par laquelle les êtres vivans diffèrent des êtres morts et de toute matière inanimée (10.), nous jette par une définition ou idée de cette nature dans de grands embarras, d'où il n'est pas aisé de nous retirer; car si l'*incitabilité* est réellement une propriété de la vie, si toute propriété suppose absolument la chose à laquelle elle appartient et sans laquelle elle ne peut exister, si par exemple la propriété de marquer les heures suppose nécessairement l'horloge, il est clair sans doute que l'*incitabilité* suppose toujours l'existence de la vie et ne peut par conséquent en être la cause, mais uniquement l'effet. Ce-

pendant la vie, poursuit notre Auteur, est l'effet immédiat de l'*incitation* (*incitatio continens vitam causa* 23.) et l'*incitation*, dit-il, est le produit qui résulte de l'action des puissances incitantes sur l'*incitabilité* (25.); c'est-à-dire la vie, d'après ses principes, est l'effet immédiat de l'*incitation* produite elle-même par l'*incitabilité*, en même temps que la vie est cause de l'*incitabilité* et celle-ci de l'*incitation*, de manière que l'*incitabilité* se trouve à la fois effet et cause de la vie; ce qui à la vérité paraît un peu contraire à la bonne logique, au point qu'on en pourrait justement inférer que l'*incitabilité* est une chose fort inintelligible ou qui peut-être n'existe même pas.

CXLIX. Toutefois pour que personne ne nous soupçonne de vouloir décider une question si importante par la seule analyse d'une expression, nous conviendrons, si l'on veut, que l'*incitabilité* est une véritable propriété ou attribut de la vie; et puisque malgré cela on ne serait guères avancé, parceque l'attribut d'une chose ne peut être regardé raisonnablement comme la cause ou principe des actions de cette chose même, nous conviendrons encore que l'*incitabilité* nous est présentée par l'Auteur comme la vraie cause des

opérations vitales : de cette manière notre discussion se réduira à examiner si l'*incitabilité* est vraiment propre à opérer les phénomènes de la vie, c'est-à-dire les actions qui lui appartiennent et la caractérisent.

CL. L'on pourrait ici, avant de passer outre, exiger de nous l'explication de ce qu'on entend par vie, car il est indispensable de définir bien nettement l'objet qui fait la base principale d'une discussion si importante. Cette demande à la vérité est, on ne peut plus, juste, mais malheureusement la vie est une de ces choses qu'on comprend mieux de ce qu'il soit possible de les définir, en sorte qu'on ne peut guères en donner des éclaircissemens avec des mots : néanmoins, pour ôter tout sujet de controverse et d'incertitude, nous nommerons vie l'ensemble des propriétés, caractères et opérations qui différencient l'être vivant d'avec l'être mort, et ce sera leur examen qui servira de base à la solution du problême.

Énumération des propriétés principales qui constituent la vie.

CLI. Pour connaître les propriétés les plus marquées et les plus essentielles des êtres

vivans, et pour voir plus distinctement combien elles sont opposées à l'état de mort, il faut supposer un corps tout nouvellement formé et organisé, mais dépourvu de vie, et qu'on vivifiera ensuite. Que ce soit donc le corps d'un homme parfaitement constitué avec tous ses organes et humeurs, mais le tout sans vie, et sans les mouvemens qui en sont la suite. Pour peu que ce corps reste dans cet état, l'attraction, la gravité et les affinités chimiques ne tarderont pas d'exercer leur action, de dissoudre et décomposer ses différentes parties et de lui ôter sa forme organique : cependant, si à peine formé on le vivifie, c'est-à-dire on lui communique ce principe que les Médecins appellent *vitalité*, alors ces causes de destruction qu'on vient de nommer cessent d'agir, et les lois physiques et chimiques modifiées et variées à l'infini sont tout de suite forcées de concourir à l'harmonie générale de laquelle résulte cet accord admirable d'actions qui constituent la vie.

CLII. 1.° La première des opérations qu'on observera ensuite du pouvoir vital accordé à ce nouveau corps, ce sera le changement, ou pour mieux dire la modification des affinités ordinaires soit à l'égard des parties solides,

soit à celui des fluides, d'où il s'ensuivra que l'air, l'humide, la chaleur ne seront désormais plus des moyens capables à développer en lui la putréfaction, comme ils l'étaient un instant avant la vie, que ce corps ainsi vivifié durera un siècle entier, sans que le moindre indice de corruption s'y manifeste.

2.° En second lieu le sang et les humeurs se mouveront en tout sens, et même contre la force de gravité sans être rigoureusement assujettis aux lois hydrauliques, ni à l'attraction des vaisseaux capillaires, ou autres encore plus petits.

CLIII. 3.° Chaque organe secrétoire, qui avant la vie était sans activité, se mettra de suite en jeu et séparera une humeur qui lui sera propre et différente de toutes les autres. Les larmes couleront, le mucus suintera des membranes muqueuses, la salive, le suc gastrique, la bile arroseront les viscères chylopojetiques, la transpiration exhalera de la peau, les reins donneront l'urine ; en un mot on verra se séparer de la masse commune du sang une variété prodigieuse d'humeurs.

4.° Nous ne chercherons pas (car peu importe) si ce corps nouvellement vivifié sentira, ou ne sentira pas le besoin de manger et s'il

recherchera les alimens avec une espèce d'instinct; mais certes, si on les lui présentera, les mâchera, les digérera et les altérera de telle manière par l'action de ses organes, que dans leurs dernières métamorphoses ils ne montreront plus rien, ou presque rien de leurs caractères primitifs; ce qui démontre que le principe de vie a le pouvoir de changer les affinités des substances alimentaires et de les convertir en substance vivante.

CLIV. 5.° Ce nouvel être ne jouissait auparavant que de la température commune aux autres corps qui l'environnaient : à présent doué de vie, il vient d'en acquérir une propre de 30 degrés environ au thermomètre de R., et il la mantiendra constamment par sa propre force, soit que l'on l'expose à une atmosphère plus froide que lui, soit qu'on le place dans un milieu plus chaud. Il développera dans le premier cas une plus grande quantité de calorique, pour faire face au froid extérieur, et dans le second il absorbera et récélera le calorique qui l'entoure: savoir il acquerra une propriété tout-à-fait singulière et privative, qu'on peut justement nommer *caloricité*.

6.° Outre les propriétés susénoncées le corps vivant répare lui-même ses pertes et ses lésions.

Si on blesse un de ses muscles, un nerf, ou la peau, ou qu'on emporte quelque petit morceau de ses organes, les parties blessées se réunissent de nouveau, et, ce qui est plus admirable encore, on voit renaître celles qui ont été mutilées. Également si on lui casse une jambe ou un bras, les os rompus se rejoignent et s'affermissent derechef. On y verra encore d'autres espèces de lésions se réparer par sa force propre, et sans aucun secours extérieur.

CLV. 7.° Si quelque stimulant agit sur ce corps, il en sent de suite l'impression et donne à l'instant des résultats qui varient beaucoup, soit par rapport aux parties stimulées, soit par rapport au stimulant dont on s'est servi. Les muscles par exemple se contractent et font mouvoir les membres: les nerfs manifestent la sensibilité, les organes creux se resserrent et poussent au déhors les matières renfermées; le mercure excite la salivation, la fumée fait larmoyer, les cantharides sollicitent les voies urétiques, le vin anime toutes les actions de la vie et l'eau de laurier-cerise les éteint tout de suite exposant tout-à-coup les parties solides et les fluides aux décompositions chimiques et à la putréfaction qui en est la suite. Le corps

vivifié acquiert donc du sentiment et du mouvement, ces deux grands caractères de la vie.

CLVI. 8.° Mais ce corps jusqu'ici n'a ni idées, ni conscience, ni raison, ni plaisir, ni douleur, et ne surpasse guères l'état vital des plantes. Qu'on lui associe donc le principe raisonnable, l'ame pensante. Quelle nouvelle scène ne va pas s'ouvrir à l'instant! Que de phénomènes infiniment variés ne vont pas paraître! La lumière, qui auparavant ne frappait que l'organe matériel, excite à présent dans l'ame l'idée des couleurs, les vibrations de l'air font naître celle des sons, le parfum des fleurs donne une sensation extrêmement agréable; ainsi des autres sens. Les ordres de l'ame vont sur-le-champ du sensorium-commun jusqu'aux organes du mouvement volontaire; le corps se meut; la respiration s'accélère, se ralentit, se suspend; l'homme parle, marche, s'arrête, les sens intérieurs se prêtent également à des actions sans nombre et notre individu devenu raisonnable pense, juge, rappelle les idées qu'il a déjà reçues, en forme des nouvelles, exerce sa volonté, sa fantaisie, sa raison, s'afflige, se réjouit: en un mot la vie morale s'associe avec la vie physique.

CLVII. 9.° Plus on considère cet être animé par la vie, plus on y découvre des propriétés admirables. Chaque organe, le coeur, le foie, les reins, la peau ont des fonctions exclusivement propres qui cependant sont si réciproquement liées, que si l'une se dérange les autres s'en ressentent plus ou moins et, ce qui est plus, cela se fait d'une manière tout-à-fait privative, et très-éloignée des lois physiques et mécaniques. Dans une forte migraine et dans une apoplexie sanguine, tandis que tout le corps est affaibli, les carotides et les artères aux tempes battent plus vigoureusement. Dans beaucoup de maladies de la poitrine on remarque assez souvent de grandes différences dans le pouls du bras du côté malade. Le grand Haller a recueilli quelques-uns de ces faits singuliers dans son *Auctarium : Homo*, dit-il, *est dictus c. de Haen*, *cui in altero carpo* 95, *in altero* 115 *pulsus fuerunt. In manu dextera pulsus intermittens*, *in sinistra bonus apud Bader ; sic in febre maligna pulsus in carotide vehemens*, *in carpo tardus*, *et naturali similis fuisse legitur ; carotidis quidem vehementiorem quam in aliis arteriis pulsum saepe expertus sum.* Souvent encore on voit dans les maladies diminuer la force dans une

partie, en même temps qu'elle augmente dans une autre, et viceversa; c'est ainsi que les aveugles ont l'ouie extrêmement fine; que les sens extérieurs sont engourdis lorsque les intérieurs sont profondément occupés: que ceux-ci au contraire sont dans un état d'apathie, quand les extérieurs sont vivement frappés. Les bras sont roides dans une femme hystérique et cependant le pouls est faible; quelque fois encore les mourans mêmes expirent au milieu des plus violentes convulsions. Bien plus, la force vitale peut manquer dans un organe et se conserver dans les autres presqu'en entier; les yeux, l'ouie, la main peuvent devenir insensibles et paralytiques, tandis que le reste du corps ne pourrait pas en souffrir, ou du moins bien peu sensiblement. Toutes ces observations et phénomènes, tandis qu'ils nous font voir qu'il y a une grande et mutuelle correspondance, une harmonie réciproque, en un mot une vie commune entre toutes les parties, nous prouvent cependant à l'évidence que chacune d'elles a une manière d'être, qui lui est propre et qui par conséquent a été justement appelée vie particulière par le célèbre Dégorter pour la distinguer de la vie commune ou universelle. Ces mêmes observations

nous démontrent aussi que notre corps ne ressemble aucunement à la matière morte, à une cloche par exemple laquelle frappeé dans un point propage son bourdonnement à tous les autres avec des lois progressives et soumises au calcul ou à un baquet plein d'eau qui hurté dans un coin fait ondoyer successivement toute la masse du fluide qu'il contient. Au contraire elles nous font voir que les lois qui nous gouvernent s'écartent infiniment des lois physiques, mécaniques, hydrauliques, chimiques et qu'elles opèrent d'une manière très-différente qu'on ne connaît pas encore assez. Les propriétés dont nous avons fait l'énumération sont les principales et les plus remarquables parmi celles que le principe de vie ou la vitalité communique à notre corps: par-là la solution du problême dépend de ce seul point, qui est de constater si l'*incitabilité* Brownienne peut réellement en faire autant, savoir, si elle peut effectivement communiquer à la matière morte ces mêmes propriétés que lui fournit le principe vital: c'est ce qui formera l'objet des recherches suivantes.

L'incitabilité *et ses propriétés ne sont point admissibles.*

CLVIII. Le D. Brown avoue d'abord qu'il ignore si l'*incitabilité* est matière ou une propriété inhérente à la matière (18.). Il nous assure seulement que toutes les puissances stimulantes agissent sur elle par impulsion manifeste, *manifestis impulsibus* (XII.) ; c'est-à-dire, si je ne me trompe, par un choc mécanique : il ajoute de plus que l'*incitabilité* abonde quand ce choc ou impulsion a été faible, qu'elle s'épuise au contraire et se consume lorsque l'impulsion des stimulans a été trop forte (VI.). De telles propriétés nous feraient naturellement soupçonner que l'*incitabilité* soit un vrai corps, puisqu'elle peut être heurtée ou consumée par l'impulsion manifeste d'un autre corps: mais le D. Brown nous défend expressément d'entrer dans ces recherches, en nous prévenant que c'est uniquement à cause de la nouveauté de la doctrine et de la pauvreté du langage qu'il se sert de ces expressions; qu'au reste on doit se garder scrupuleusement de ne rien statuer sur la nature de l'*incitabilité*, parceque de pareilles discussions sont le vrai poison de la philosophie et ne feraient que

nous égarer (18.). Il y a cependant un point bien incontestable d'après les principes de l'Auteur ; c'est que l'*incitabilité*, quelle que soit sa nature et sa manière d'être, perd constamment de son énergie tant par la violence que par la faiblesse des *stimulus*, perte qui peut aller si loin dans l'un et l'autre cas, qu'elle devient cause de la mort (26.).

CLIX. L'*incitabilité* considérée sous ce rapport serait la même chose que la vitalité ou ce que les Médecins appellent principe de vie, puisque tout le monde sait que l'excès ou le défaut de certains agens, tels que les alimens, le calorique et autres, l'éteignent et causent la mort. On serait d'autant plus tenté de croire que tel est l'avis du D. Brown, qu'en nommant le principe de vie il le regarde comme synonyme de l'*incitation* ; car il nous dit que les maladies communes ou universelles sont causées par la lésion du principe vital, *illorum* (morborum communium) *communitas ex vitae principii labore est* (6.), et que ce principe et l'*incitation* sont la même chose, *incitatione, seu ut vulgo dici solet vitae principio* etc. (184.) : or la vie entière soit dans la santé, soit dans la maladie est pleinement régie par l'*incitation* ; puisque, dit-il, *incita-*

tio . . . idonea prosperam, nimia aut deficiens adversam valetudinem, et ante ad hanc opportunitatem, facit (62.); réellement, *incitationem omnem vitam regere probant omnes potestates* etc. (64.); mais l'*incitation* n'est que l'*incitabilité* affectée par les puissances incitantes, ou l'effet qui résulte de l'action de ces dernières sur elle; car *potestatum incitantium in incitabilitatem agentium effectus incitatio nuncupandus* (14.) et *incitatio potestatum incitantium operis effectus* (62.); il paraît donc que la vitalité et l'*incitabilité* peuvent passer pour synonimes. Nous aurions en ce cas acquis un mot de plus pour désigner la première, et toute la question se réduirait à savoir si l'Auteur avait un motif raisonnable de substituer à un nom fort connu et généralement reçu un mot nouveau qui n'a peut-être aucun avantage sur l'ancien et qui a besoin d'être expliqué. Tel paraîtrait être au moins le point à discuter. Mais on se tromperait étrangement si on croyait que tel est le sentiment du Professeur Ecossais ; le D. Brown pense tout autrement, et les caractères et propriétés qu'il a donnés à son nouveau principe, sont si éloignées, sont même si opposées à celles de la vitalité, qu'il est impos-

sible de lui attribuer les mêmes effets et de le regarder comme identique avec le principe de vie. Pour s'en convaincre on n'a qu'à analyser les attributs ci-dessus énoncés (IV.*suiv.*) de l'*incitabilité* Brownienne; c'est ce que nous entreprenons de faire.

CLX. L'Auteur en parlant des caractères de l'*incitabilité*, malgré son expresse déclaration de ne point vouloir entrer dans des discussions relatives à sa nature (18.), la regarde néanmoins partout dans le cours de son ouvrage, comme une chose qui peut s'épuiser et s'accumuler, il considère même ces deux états opposés de son agent si bien réels, que c'est d'eux qu'il dérive ses deux célèbres faiblesses, la directe (45.) et l'indirecte (35.) et, ce qui est plus singulier, nous assure en même temps que l'*incitabilité*, quoique capable de causer la mort (43.) quand elle devient trop abondante, est toutefois alors saturée plus aisément et cela à proportion qu'elle abonde davantage (26.) : il nous dit encore que quand elle a été une fois consumée par un stimulant quelconque, un autre quelqu'il soit peut la réexciter, pourvu qu'il soit nouveau (31.): enfin il nous présente l'*incitabilité* comme non composée de parties, comme étant une, indivisible, iden-

tique dans tout le corps, nullement variée dans les différentes parties qui la composent (47bis. 322.) et donnée aux êtres vivans toute d'une seule fois à ce moment où ils commencent à vivre (IV. *ad* VIII.). Or il est évident que de pareils attributs ne sauraient convenir à la vitalité et qu'ils constituent nécessairement un être séparé et même fort éloigné, comm'on va le voir.

CLXI. Il n'est pas du tout extraordinaire que l'action d'un agent, d'un stimulant ou puissance quelconque puisse consumer et, si l'on veut, détruire le corps contre lequel elle agit; c'est ce qui arrive tous les jours et à chaque instant; or que l'*incitabilité* s'épuise et se consume par l'action des stimulans, c'est un fait appuyé sur l'analogie de toutes les choses physiques : mais que le défaut des agens ou le manque d'une impulsion manifeste augmente et fasse abonder l'*incitabilité*; que le *rien* devienne ainsi source d'abondance; voilà un phénomène unique dans la nature et qui dans aucune rencontre ne peut cadrer à la vitalité, laquelle altère vraiment et modifie beaucoup les lois physiques, mais ne s'en départ jamais en un sens si contraire et si opposé. C'est donc sous ce rapport que le principe de vie

s'écarte déjà infiniment du principe Brownien.

CLXII. On soutiendra peut-être que ce n'est point le défaut des stimulans qui produit l'abondance de l'*incitabilité*, que ce défaut n'en est que l'occasion et tout au plus la cause indirecte ; que ce serait donc à tort qu'on accuserait le D. Brown d'avoir placé le *rien* au rang des causes physiques. Nous admettrons pour un moment cette réponse, à condition cependant qu'on nous explique, comment l'*incitabilité* peut s'accumuler et devenir abondante lors du défaut des stimulans. Si je ne me trompe, cela ne peut se faire qu'en lui supposant une force propre et inhérente en vertu de laquelle, tant qu'il n'existe point de puissances incitantes qui la consument, ou tant que celles ci sont trop faibles pour la consumer suffisamment, l'*incitabilité* s'augmente et s'accumule. Mais de combien de choses ne faudrait-il pas convenir en même temps d'après cette supposition ! Analysons.

CLXIII. 1.° D'abord on doit accorder qu'il est faux, malgré les dogmes de l'Auteur, que chaque être, dès qu'il commence à vivre, reçoive sa dose d'*incitabilité* (*unicuique vivere incipienti data incitabilitatis summa* (70.) et que cette dose tend toujours à sa fin (IV.) :

au contraire suivant l'Auteur on doit conclure que l'*incitabilité* peut se reproduire et se multiplier par elle-même. 2.° Il faut convenir également, toujours d'après l'Auteur, qu'en ôtant ou en affaiblissant les stimulans il est en notre pouvoir de donner aux vieillards et aux personnes faibles autant et même plus d'*incitabilité* que n'en ont les athlètes les plus vigoureux. 3.° Une autre conséquence encore, sur laquelle il faudrait nécessairement être d'accord, c'est que l'*incitabilité* cesserait d'être une propriété purement passive laquelle eût besoin d'être continuellement excitée par les puissances incitantes, et par là qu'*omnis vita in stimulo posita* (22.): il ne serait pas vrai non plus que nous fussions entièrement régis et gouvernés par des puissances étrangères (XXVII.) : l'*incitabilite* au contraire serait une force très-active qui nous gouvernerait très-impérieusement et même tyranniquement.

CLXIV. 4.° Un quatrième corollaire bien important s'ensuivrait nécessairement ; savoir que l'*incitabilité* ne serait désormais plus cette propriété bienfaisante et amie de notre existence, cause unique des actions vitales, *qua vitae actiones efficiuntur* (701.) et qui par conséquence différencie l'être vivant de l'être mort

et embrasse tout ce qui est vital dans la nature, même dans les plantes (10.), mais qu'elle serait l'ennemie implacable de notre existence et qu'elle s'efforcerait continuellement à éteindre en nous ce faible souffle de vie, qui nous anime : en un mot elle deviendrait une source inépuisable de mort, qui ne tarirait que pour peu de temps par la force des puissances extérieures ; elle serait un vrai poison des plus malfaisants qui ne ralentirait son action absolument meurtrière, que tant soit peu par la force de quelque cause étrangère. 5.° Il s'ensuivrait aussi, que les enfans et autres personnes qui se trouvent dans une faiblesse directe (XLII.), qui par conséquent abondent d'*incitabilité*, auraient besoin de stimulans plus forts pour en balancer le pouvoir exterminateur, ce qui serait de nouveau en opposition aux dogmes du Professeur d'Edimbourg (26.) et à l'observation journalière. 6.° Il serait finalement indispensable de rechercher une autre cause ou principe plus actif, qui donnât la vie aux êtres et fût en même temps la cause de toutes les actions qui leur appartiennent pour le substituer à l'*incitabilité* qui, comme on vient de le voir, est devenue la marâtre implacable et cruelle des êtres vivans. D'après

toutes ces observations il paraît incontestable que l'entassement de l'*incitabilité* par le défaut de stimulans ne peut avoir lieu et qu'ainsi cette prétendue propriété de l'agent Brownien est tout-à-fait dénuée de fondement.

CLXV. Si l'entassement de l'*incitabilité* entraîne après lui tant de difficultés (*a*), ses autres attributs ne nous donnent pas moins d'embarras; en effet on est justement surpris d'entendre que son abondance puisse causer (VIII.) la mort, surtout après les témoignages les plus authentiques de l'Auteur qui nous assure, que l'*incitabilité seule dans tous les états de la vie différencie l'homme et tous les animaux de l'état de mort et de la matière inanimée* (10.): si elle est donc une propriété si éminemment et exclusivement vitale, comment son abondance peut-elle ôter la vie au lieu de la rendre plus énergique et plus vigoureuse? Cette doctrine sans contredit est toute neuve,

---

(*a*) Quelqu'un nous dira peut-être ici et ailleurs, que ces mots dont l'Auteur Ecossais s'est servi ne sont que des manières de s'exprimer, que par conséquent on ne doit point les prendre à la lettre, mais seulement en saisir l'esprit. On prévient le Lecteur qu'on examinera ci-après (§. CLXXX. *suiv.*) la juste valeur de cette apologie.

comme dit très-bien son Auteur; on desirerait seulement qu'elle fût un peu plus d'accord avec un de ses principes favoris qui est, *que la même cause n'engendre jamais des effets contraires* (53.312.76.167.*etc.*): or y a-t-il deux effets ou résultats plus contraires que la vie et la mort? Comment peuvent-ils donc émaner de la même cause? Si on disoit qu'une ligne est plus courbe à mesure qu'elle est plus droite, qu'une figure est plus quarrée à proportion qu'elle approche plus du cercle, ou qu'un fleuve est d'autant plus sec qu'il abonde plus d'eaux; si on avançait de semblables paradoxes, on ne pourrait guères se flatter d'être cru sur sa parole. Cependant le cas de l'*incitabilité* qui tue par son abondance est précisément le même. Cette propriété donc est inconcevable également que l'autre (CLXIV.), et il nous est permis sans doute de la rayer, comme la précédente, du nombre de celles qui caractérisent le principe vivifiant des êtres.

CLXVI. Suivons maintenant l'analyse de ses autres propriétés. L'*incitabilité*, dit le D. Brown, est saturée (26.) plus facilement à proportion qu'elle abonde de plus ou, pour le dire autrement, elle se ressent plus aisément de la force des stimulans à mesure qu'elle est plus

abondante (VIII.). Une propriété si singulière ne saurait nullement être analogue à aucune des lois connues de la nature. L'expérience nous enseigne que plus l'animal est glouton, plus il lui faut d'aliments pour le rassasier, qu'il est plus difficile d'abattre un géant qu'un enfant, et qu'il est bien plus aisé d'égorger une chèvre paisible qu'un taureau farouche. Pourquoi donc l'*incitabilité* seule s'écarte-t-elle d'une règle si constante et si générale? Mais avant tout, comment a-t-on prouvé qu'elle s'en départ réellement? Voici la réponse du D. Brown; l'abondance de l'*incitabilité*, dit-il, est le résultat de la faiblesse ou du défaut des stimulans qui ne l'ont que peu ou point consumée (24.); cela est démontré, ajoute-t-il, parceque dans ce cas elle est saturée plus aisément, c'est-à-dire elle supporte moins les stimulans, ou, ce qui à certains égards paraît la même chose, elle est mise en jeu plus promptement par leur action, au point que le plus faible d'entr'eux peut devenir cause de mort; *quo* (enim) *abundantior incitabilitas est, eo facilius saturatur, minus stimuli recipit. Quae stimuli impotentia eo procedit, ut minimus demum suffocet* (26.). On voit par là que le D. Brown veut nous prouver

l'abondance de l'*incitabilité* par le défaut précédent de stimulans et par le moins d'aptitude que le corps présente ensuite à supporter ces stimulans mêmes. Mais on voit aussi que cette prétendue démonstration ne renferme qu'un jeu de mots qui ne concluent absolument rien, ou une pétition de principes, comme s'expliquent les logiciens.

CLXVII. Néanmoins pour mieux éclaircir l'état de la question et pour ôter toute sorte de doutes, nous allons nous appuyer de faits connus de tout le monde; nous demanderons par exemple quelles sont les personnes qui résistent d'avantage aux stimulans forts, tels que la gourmandise, le soleil, le froid, la milice, les voyages et les travaux de tout genre; on nous répondra certainement, que ce sont les hommes athlétiques, qui abondent le plus de vitalité; on cherchera encore parmi les animaux ceux qui soutiennent mieux la violence des stimulans, et on trouvera que ce sont les lions, les ours, les loups, enfin ceux dont le principe de vie présente plus de force et de vigueur. Cela étant, l'*incitabilité* produit ou non la vie; si elle ne la constitue point, le D. Brown n'aurait pas dû la regarder comme la cause essentielle de la vie et comme celle

qui en enfante et en rétablit les fonctions, et c'est bien à tort qu'il nous dit qu'elle seule différencie les êtres vivans des êtres morts et embrasse tout ce qui est vital dans la nature (II.). Mais si jamais l'agent Brownien constitue et soutient la vie, il doit nécessairement la rendre plus vigoureuse à mesure qu'il abonde d'avantage, et doit également rendre les hommes et les animaux plus forts, et par-là plus capables de soutenir ou tolérer l'action des stimulans à proportion qu'il est plus abondant. C'est là une des vérités plus lumineuses et plus avouées et la nature entière vient à son appui. Plus un ressort a de l'élasticité plus il repousse le poid qui le comprime; plus la température de l'air est haute, plus la sensation de la chaleur est vive etc. etc. etc. En un mot, l'effet est toujours proportionné à sa cause. Cette propriété donc que l'Auteur a donné à son agent d'être saturé plus aisément, suivant qu'il abonde d'avantage, est parfaitement gratuite, et contredit ouvertement toutes les lois de la nature; par conséquent elle n'est pas plus admissible que celles qu'on a déjà examinées.

CLXVIII. Parmi les attributs de l'*incitabilité* qui se présentent à notre analyse et dont

nous avons fait mention (IV.) il y a celui d'aller toujours en diminuant depuis le commencement de la vie jusqu'à sa fin. Chaque être, dit le D. Brown, dès qu'il commence à vivre reçoit en partage une petite portion d'*incitabilité* ou, si l'on veut, une portion de sa force même (18.). Cette quantité, ajoute-t-il, est, dès lors, fixée pour chacun d'eux (70.) en sorte que depuis cette première époque, elle tend continuellement à son déclin. Au début de la vie elle est plus forte; elle est médiocre à son milieu, et manque dans l'âge caduc (25.). Il est clair par ce que nous venons de rapporter, que dans tout le cours de la vie il n'y aura jamais plus autant d'*incitabilité*, qu'il y en a à son origine (IV.). Cette maxime une fois bien établie, il en dérive par une conséquence nécessaire que l'homme et les animaux doivent perdre la vie au moment même qu'ils l'acquièrent; la raison en est évidente : si dans le cours de la vie, l'abondance de l'*incitabilité* peut donner la mort (26.), si cependant cette abondance ne peut jamais plus égaler celle qui, dans l'hypothèse Brownienne, a lieu à son commencement; il est incontestable que l'*incitabilité* étant alors au plus haut point d'abondance possible, doit infailliblement ôter la vie

à l'être vivant au moment même qu'il commence à en jouir.

CLXIX. On dira peut-être que dans ces premiers temps l'*incitabilité* ne donne pas la mort parceque les stimulans sont alors très-faibles : mais comment prouvera-t-on cette prétendue modicité de stimulans, tandis que tous les phénomènes à cette époque de la vie nous démontrent le contraire? L'embryon en général est exposé à un degré de chaleur beaucoup plus fort que l'homme adulte ; mais la chaleur est une puissance incitante des plus actives, *calor potentissima noxa phlogistica est* (168.); l'embryon en outre est tout noyé dans un fluide, qui sûrement est très-stimulant pour lui, sans dire que ses petits vaisseaux sont plus que jamais remplis d'humeurs et de sang lequel se meut avec une rapidité étonnante, et tient en même temps la première place parmi les stimulans (N II.), *sanguinis abundantia*, dit l'Auteur, *et velocitas, praecipua diatheseos phlogisticae causa* (134.). L'homme donc avant de naître est exposé de la part des puissances incitantes à une action beaucoup plus forte, qu'il ne l'est après sa naissance. Cela est confirmé non seulement par la vivacité du *punctum saliens*, mais par le développement très-rapide

des différentes parties et organes, développement qui ne pourrait certainement se faire sans une action, quelle qu'elle soit, bien forte et bien stimulante. Ce n'est donc pas la modicité des stimulans qui paralyse la force meurtrière de l'*incitabilité*, mais bien quelque autre cause jusqu'ici inconnue. Cette cause inconnue sera-t-elle par hasard non la modicité, mais au contraire la véhémence des *stimulus* ou puissances incitantes laquelle consume l'*incitabilité* alors si abondante, et l'empêche de donner la mort à ces petits individus qui commencent à vivre ? Cette explication serait peut-être recevable, si elle n'entraînait pas à des conséquences encore plus embarrassantes : car elle s'oppose premièrement à un des dogmes fondamentaux de la doctrine de l'Auteur, d'après lequel le plus léger des stimulans peut donner la mort, lorsque l'*incitabilité* est très-abondante, *quo abundantior incitabilitas est*, *eo facilius saturatur*, *minus stimuli recipit : quae stimuli impotentia eo procedit*, *ut minimus demum suffocet* (26). Or y a-t-il une époque de la vie où l'*incitabilité* abonde d'avantage que dans son commencement ? En second lieu il faudrait retrancher du nombre des causes de maladie l'abondance de l'*incitabilité*, puisque celle-ci

se trouverait dans l'embryon à son plus haut degré, sans pourtant faire du mal. Finalement on devrait bannir cette espèce de faiblesse, qui fut appelée directe par l'Auteur (45.), dont on a tant parlé et qui fut regardée par plusieurs comme la pièce plus importante du systême; car si l'abondance de l'*incitabilité* était vraiment capable de la produire, elle ne manquerait jamais de se trouver au plus haut point dans les premiers périodes de la vie, elle en affaiblirait alors toutes les actions, et annéantirait bien-tôt cette activité étonnante que nous venons de remarquer dans ces premiers instans de l'existence: cependant on voit précisément tout le contraire; qu'en conclurons-nous donc, si ce n'est, que ni la faiblesse, ni la force des stimulans ne sont aucunement des causes capables à arrêter ou empêcher l'action malfaisante de l'*incitabilité* qui surabonde dans l'être qui commence à vivre; que par conséquent ou elle n'abonde pas réellement comme le professeur Brown soutient, ou bien qu'elle n'a pas le prétendu pouvoir de donner la mort, d'engendrer des maladies, ou de produire la faiblesse indirecte par son abondance, comme l'Auteur a bien voulu nous faire accroire; et conséquemment, que dans tout cela il n'y a rien

de prouvé et que le tout se réduit jusqu'à présent à de simples jeux d'imagination.

CLXX. Le réveil de l'*incitabilité* au moyen d'un nouveau stimulant constitue sa quatrième propriété (VIII.) : elle consiste en ce que l'*incitabilité* consumée par un stimulant quelconque peut être reproduite par l'action d'un autre pourvu qu'il soit nouveau, *confectam quolibet uno stimulo incitabilitatem novus quilibet elicit* (31.). Cet attribut n'est guères plus concevable que les autres. Effectivement il n'y a pas de bon sens à soutenir qu'une chose qui a été consumée, et qui par là n'existe plus, puisse être consumée une seconde, une troisième, une quatrième fois : ce sont-là les premières idées de la vie et de l'entendement humain ; cet attribut conséquemment n'est point admissible. Quelqu'un néanmoins pourrait vouloir concilier les opinions en accordant à chaque puissance stimulante un mode d'action propre ou spécifique, en vertu duquel elle puisse rendre sensible une *incitabilité* qui ne l'était déjà plus à l'action de celles dont on avait fait usage. Cette explication sans doute pourrait passer pour bonne, si malheureusement elle ne heurtait pas contre les grands principes Browniens ; car, outre qu'elle supposerait que

l'*incitabilité* ne serait pas réellement consumée, comme on prétend de nous persuader, on serait encore forcé de reconnaître dans chacun des stimulans un mode spécifique d'agir; or ce serait-là une erreur des plus grossières, l'Auteur s'étant expliqué fort clairement sur ce point en nous apprenant formellement, que les puissances stimulantes n'ont et ne peuvent avoir d'action, que par impulsion manifeste et leur accordant seulement une différence respective selon leur degré d'action plus ou moins fort (XII.): ainsi la conciliation proposée ne peut non plus être admise d'après le système de l'Auteur même.

CLXXI. On pourrait maintenant soupçonner que ce fut, si non la nature spécifique, du moins le degré supérieur d'activité dans le nouveau stimulant qui réveillât l'*incitabilité*. Mais cette explication ne vaut pas mieux que la précédente; le D. Brown la rejette en termes exprès, lorsqu'il nous assure que tout stimulant est bon pour réexciter l'*incitabilité* pourvu qu'il soit nouveau; *confectam*, dit-il, *quolibet uno stimulo incitabilitatem novus quilibet elicit* (31.). Il est évident ici, qu'il n'a pas d'égard à la force, mais seulement à la nouveauté du stimulant, et les exemples qu'il

apporte le confirment pleinement; un homme, observe-t-il, fatigué par un voyage est bien-tôt délassé par le chant et la danse; celui qui est accablé par la lecture d'un Auteur ennuyeux et obscur s'égaye en lisant un livre agréable; il est clair dans tous ces cas que ce n'est point une puissance forte qui succède à une faible; que c'est au contraire une faible qui prend la place d'une forte. Je doute pourtant que quelqu'un ose se flatter d'expliquer ce phénomène en recourant à la diversité des parties du corps humain: dans ce cas on ne ferait que le renvoyer aux exemples allégués par l'Auteur lesquels excluent positivement cette diversité; car l'action de marcher et de danser se fait avec les mêmes instrumens, et la lecture d'un livre soit annuyeux soit égayant affecte toujours les mêmes sens et organes: d'ailleurs l'*incitabilité* étant identique dans toutes les parties du corps (47[bis]), on ne voit guères comment la différence de celles-ci puisse influer ou avoir part au phénomène. (*v.e les* §§. CLXXIX, CXCI, CLXXVI, CCV. *etc. ci-après.*).

CLXXII. Mais enfin, nous dira-t-on, c'est un fait très-connu et très-constaté, qu'un homme épuisé par un stimulant peut être soulagé par un autre. Ce fait ne peut être ni plus vrai

ni plus certain; la faute consiste entièrement dans la manière neuve dont le D. Brown s'est servi pour l'exprimer; s'il nous eût parlé le langage ordinaire reçu de tout le monde et nous eût dit: » quand la force de vie ou vitalité ne » répond plus assez à l'action d'un stimulant, » si alors on y en substitue un autre qui soit » nouveau, elle y répond derechef »; si, dis-je, le Professeur Ecossais nous eût tenu ce langage, on aurait certainement une découverte de moins dans la Médecine, mais le fait serait passé sans la moindre difficulté, et chacun aurait pu ensuite l'expliquer à sa fantaisie: mais quand pour narrer un fait très-vulgaire, on cherche des expressions vagues et inusitées, et quand on veut donner l'air de nouveauté à ce qui est le plus trivial, on jette alors la confusion parmi les lecteurs et on est sûr d'être mal entendu. La réexcitabilité donc de l'agent Brownien, telle qu'elle est proposée par l'Auteur, est absurde; cependant is on veut l'entendre à la manière reçue parmi les Médecins, et si à la place de l'*incitabilité* on y veut substituer la vitalité, alors la thèse est fort soutenable et le fait passe sans contestation; la consumation et la réexcitabilité alors reviennent dans le fond à la force de l'habitude laquelle

émousse vraiment la sensibilité vitale ou la vitalité des parties, mais de façon que celle-ci peut se reproduire ou, si l'on veut, se ranimer jusqu'à un certain point, quand on change de *stimulus*.

CLXXIII. Il nous reste à examiner la plus essentielle des propriétés de l'agent Brownien, celle qui fait le fondement du système, savoir l'unité, l'indivisibilité et l'identité de l'*incitabilité* (v.). Le D. Ecossais regarde ces attributs comme autant d'axiomes et se soucie peu de les démontrer; du moins les preuves qu'il en donne sont si faibles, qu'elles ne concluent rien. Dans le fond elles portent 1.° que l'*incitabilité* n'est point composée de parties; 2.° qu'elle ne diffère pas dans les différentes parties du corps (47 bis); 3.° et pour prouver ces propositions il nous allègue les sensations, le mouvement, les opérations de l'esprit et affections de l'ame qui, dit-il, sont engendrées par les puissances *incitantes* sur-le-champ et sans aucune suite d'opérations successives (47 bis).

CLXXIV. C'est un vrai malheur qu'il ne soit pas aisé de saisir la pensée de l'Auteur, ni la liaison de ses idées ou des preuves qu'il nous donne ici, pour être à même de les analyser d'une manière plus complète; nous tâcherons néanmoins de les éclaircir autant que

possible. L'*incitabilité*, dit-il, n'est point composée de parties; en vérité, si elle n'est pas composée de parties, elle ne sera point divisible à la manière des corps, et devra conséquemment être rangée parmi les êtres immatériels; mais dans cette supposition, voilà l'Auteur dans la plus grande contradiction avec lui-même; puisqu'il aurait défini une de ces questions *empoisonnées*, qu'il a tant conjuré de ne discuter jamais, car il aurait clairement prononcé que l'*incitabilité* n'est point matière, après avoir si hautement déclaré de ne pas vouloir décider si elle l'est ou non réellement (18.). D'ailleurs quelles preuves nous donne-t-il pour nous convaincre que son agent est un être immatériel? Une proposition si hardie et si neuve mérite cependant quelque démonstration de la part du philosophe qui l'avance.

CLXXV. Le Professeur d'Édimbourg soutient en second lieu, que l'*incitabilité* ne diffère pas dans les différentes parties du corps: sans doute, si elle est immatérielle, l'assertion est juste; mais si par quelque événement elle se trouvait être matière, ou une faculté adhérente à la matière, comme lui-même paraît soupçonner, car il doute fort, *an materia sit, an adhaerens materiae facultas* (18.),

le cas alors serait bien différent; puisqu'en la supposant matière, il faudrait préalablement prouver que les parties qui la composent sont toutes homogènes, ou tout au moins d'une composition invariable et indissoluble dans ses élémens; et en la supposant une faculté adhérente à la matière, il faudrait également démontrer que cette faculté est la même partout. Or ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses n'est démontrée et ne peut l'être: ainsi ce sera toujours un problême, si l'agent Brownien est composé de parties ou non: cela étant, sa prétendue immatérialité ne pourra jamais servir de démonstration à son identité. Sera-ce donc par ses effets, savoir par les phénomènes du corps vivant, qu'on parviendra à établir cette dernière? C'est l'unique route qui nous reste, le D. Brown l'a suivie, nous la suivrons aussi.

CLXXVI. Les sensations, les mouvemens et autres opérations de l'homme vivant, dit notre Auteur, se font dans un instant en conséquence de l'action des puissances incitantes et sans aucune suite d'opérations successives (47 bis); l'*incitabilité* donc, conclut-il, est une, indivisible, identique partout. On désirerait cependant que cette démonstration fût un peu plus étayée: car si on considère la nature de ces

phénomènes, puisqu'ils diffèrent essentiellement les uns des autres, bien loin de prouver l'identité de la cause, ils en démontrent au contraire une entière diversité; cette conclusion est parfaitement de l'aveu de l'Auteur, ou pour le moins dérive nécessairement de ses principes, puisque dans plusieurs endroits de ses élémens il nous inculque et répète que des effets divers supposent absolument une cause différente (53. 367.657.*etc.etc.*); l'*incitabilité* ainsi qui fait le mouvement doit infailliblement différer de celle qui produit les sensations. On nous répondra que l'*incitabilité* est la même partout et que la différence consiste uniquement dans les modifications qu'elle présente dans chaque partie; c'est là vraiment tout ce qu'on peut imaginer de plus favorable au système de l'Auteur, mais même en l'accordant, on ne serait guères plus avancé; car dans ce cas on ne pourrait plus se refuser à admettre dans l'*incitabilité* des modifications si grandes et si fortement prononcées qu'elles détruiraient également l'identité de l'agent Brownien. En effet la modification qui produirait le mouvement serait infiniment éloignée de celle qui causerait les sensations, et la modification qui se rencontre dans l'organe de l'ouie n'aurait pas plus d'affinité

avec celle du foie et des poumons que le cercle en a avec le parallélogramme : Ce serait donc inutilement qu'on s'éfforcerait de conserver l'identité de l'*incitabilité* par le moyen de ses modifications prétendues ou réelles, à moins qu'on ne veuille prendre cette identité dans une acception purement générique, à peu près comme on dit que le loup et l'agneau sont la même chose, parcequ'ils sont tous les deux des quadrupèdes ; ce qui dans le fond ne serait qu'un petit jeu de mots, lequel ne prouverait rien moins que l'identité en question. Mais il paraît que le D. Brown a voulu tirer sa principale preuve de l'identité, de ce que les phénomènes de la vie se font dans un moment et avec une égale célérité ; examinons donc la valeur de cette preuve. La lumière, le fluide électrique, aussi bien que le magnétique, le galvanique et tant d'autres peut-être, dont nous n'avons pas même l'idée, parcourent avec une vîtesse égale, du moins quant à nos faibles sens, des espaces beaucoup plus éloignés, que la petite distance qu'il y a d'un bout à l'autre de notre corps ; cependant on ne s'avisera pas de dire qu'ils soient une chose identique ; donc quand même on accorderait que les phénomènes allégués se font avec une célérité mathématique-

ment égale, tout cela ne concluerait rien encore, parcequ'il resterait toujours à démontrer, que les phénomènes de l'économie animale qui se font avec la même vîtesse, dépendent de la même cause, ce qui n'est point encore prouvé jusqu'à présent, et ne le sera jamais.

CLXXVII. Mais cette identité du nouvel agent nous présente d'autres difficultés qui ne sont pas moins graves : la première est, que si l'*incitabilité* est une, indivisible, identique, elle doit nécessairement se répandre dans tout le corps d'une manière uniforme. Or, si cela est, pourquoi donc de certaines parties en sont-elles très-peu pourvues (690.), tandis que d'autres le sont très-abondamment (691.) ? D'où vient encore que dans les maladies il y a presque toujours quelque partie spécialement lésée (XXXV.) ? Si l'*incitabilité* est une et indivisible, si de plus touchée dans un point, elle s'ébranle à l'instant dans tout le corps, comme nous apprend le D. Brown (48.), pourquoi ne sera-t-elle point affectée d'une manière égale et uniforme dans chaque partie ? Supposons une suite de boules élastiques qui se touchent ; aussitôt qu'on frappe la première, le mouvement se communique aux suivantes jusqu'à la dernière et cela d'une façon régulière :

l'*incitabilité* donc, étant une, indivisible, identique, doit être lésée d'un mode uniforme dans tout le corps et ne doit jamais permettre aucune lésion spéciale; la chose doit être ainsi immanquablement, si l'on fait attention que l'agent Brownien est immatériel. Malgré tout cela le D. Écossais nous enseigne ouvertement, qu'il y a toujours des parties spécialement lésées (XXXV.); qu'en conclurons-nous donc, si ce n'est, qu'il n'y a point de milieu et que pour soutenir les lésions spéciales il faut renoncer absolument à l'unité, identité et indivisibilité de ce fameux agent?

CLXXVIII. Il s'élève une troisième difficulté de ces prétendues propriétés Browniennes; c'est qu'il serait égal d'appliquer les puissances stimulantes (91.) et les débilitantes (90.), ou ce qui est le même, les remèdes à quelque part du corps que ce soit, que l'opium par exemple, l'éther, le vin feraient le même effet soit qu'on les avale, soit qu'on les applique extérieurement. La raison en est manifeste: l'*incitabilité* étant une, indivisible, identique et tellement constituée, que si on la touche dans un point elle se ressent sur-le-champ dans tous les autres (48.), les remèdes doivent par conséquent produire le même effet, soit qu'on les

prenne intérieurement, soit qu'on les applique à une jambe, à un bras, ou autre endroit du corps.

CLXXIX. Je pense que pour éluder ces difficultés on pourrait avoir recours à la différente organisation des parties, en soutenant qu'elle doit donner des résultats différens, malgré que l'*incitabilité* soit invariablement la même ; mais en donnant à la structure tout ce que le bon sens peut lui accorder, elle ne suffira néanmoins jamais à expliquer cette grande variété de phénomènes que nous offrent les actions de la vie. Les fibres et les nerfs de l'oeil, de l'ouie, du coeur, des intestins, de la matrice ne présentent certes, ni à nos sens, ni aux opérations chimiques, ni aux observations microscopiques, des différences raisonnablement capables de produire des résultats si éloignés les uns des autres, tels que ceux qui sont produits par ces organes; leur structure donc, autant qu'elle est à la portée de nos sens, ne suffit aucunement pour donner la raison de ces phénomènes. Aura-t-on donc recours à quelque structure invisible et cachée à nos sens grossiers, en lui attribuant des différences très-marquées et propres en conséquence à tout expliquer? Ce ne serait-là qu'ajouter obscurité

à obscurité et entasser à pure perte des conjectures inutiles, sans jamais parvenir par ce moyen à la solution du problême. D'ailleurs on est beaucoup plus fondé à soutenir que c'est la différence de l'*incitabilité*, plutôt que la structure de la partie, qui produit la variété des actions dans les différens organes, puisqu'il est incontestable, que bien de fois ces actions changent et varient infiniment et reviennent ensuite en très-peu de temps à leur état naturel; tel est le cas des affections hystériques, hypocondriaques et autres, qu'on appelle nerveuses; dans ces circonstances on n'est pas autorisé à croire, qu'il y ait un changement dans l'organisation des parties, au contraire le bon sens nous avertit de recourir plutôt à quelque modification ou changement du principe vital, quelque qu'en soit le mode ou la nature. Ce sont là des mystères de l'économie animale, et ce sont ces mystères qui ont fait dire au grand Hippocrate, qu'il y a dans les maladies quelque chose de divin; rien ne serait plus ridicule ou plus déplacé que de vouloir y porter des regards profanes.

CLXXX. C'est probablement la considération de ces difficultés et de tant d'autres qui se présentent spontanément, qui a engagé le

D. Brown à invoquer la nouveauté de sa doctrine, et à s'excuser sur la pauvreté du langage commun et l'obscurité de la chose, *partim ob incertam rei naturam, partim ob sermonis communis egestatem, item hujus doctrinae novitatem* (18.), et ensuite à défendre très-sévérement de ne se mêler jamais d'aucune recherche relative à la nature de l'*incitabilité* (18.). » Mon intention, dit-il, n'est point » d'entrer dans des discussions sur la nature » de l'*incitabilité* ou de rechercher, si elle » est matière et par conséquent si elle peut » augmenter ou diminuer, ou bien si elle est » une faculté adhérente à la matière, qui soit » tantôt plus énergique, tantôt plus faible. Ces » sortes de questions sont ordinairement ruineuses pour la science (18.); les choses vraies sont les seules qu'on doit chercher, sans se mêler de la poursuite des causes: cette poursuite non seulement est périlleuse, mais elle est de plus le véritable poison de la philosophie (18.).

CLXXXI. Telle est la réponse (CLXXX.) que le D. Brown semble avoir préparée d'avance pour satisfaire à toutes les objections; nous devons donc examiner, comme nous l'avons promis (*v.e la n. du* §. CLXV.), jusqu'à quel point elle

est recevable. Ou le D. Brown entend parler de la nature de l'*incitabilité*, ou il ne veut parler que de ses lois et propriétés sensibles; si c'est de la première, il a raison de dire qu'elle est obscure et inconnue, et il aurait mieux dit encore qu'elle est absolument inconcevable, car notre entendement est si borné, qu'il ne parviendra jamais à connaître la nature ou essence d'une chose quelconque; c'est l'aveu de tous les sages et de tous les temps; la nature du mouvement, de la gravité, des affinités chimiques, de la lumière, de l'oxigène, de l'or, en un mot de toutes les choses sera éternellement cachée à nos faibles regards, comme disait très-bien l'immortel Galilée : ainsi on ne peut disconvenir d'avec le D. Brown, qu'il est inutile et même pernicieux de s'y arrêter, et pour peu qu'on y refléchisse, on se convaincra certainement, que les chimères et extravagances philosophiques ont été enfantées par la manie de connaître la nature des choses; par conséquent si le Docteur Ecossais ne prétend rien de plus, que de nous prémunir contre une stérile et pernicieuse curiosité par rapport à la nature de l'*incitabilité*, il nous donne là un avertissement qui à la vérité est un peu ancien, mais qui ne laisse pas d'être en même

temps très-juste et très-salutaire. Mais s'il prétendait par hasard d'étendre sa prohibition jusqu'à nous interdire la recherche et l'analyse des lois et propriétés sensibles de l'*incitabilité*, il serait alors trop injuste et il ne nous conduirait à rien moins, qu'à bannir la philosophie de la terre, à plonger les hommes dans une véritable barbarie. J'ignore la nature de la gravité et du mouvement, mais j'en connais et j'en calcule les lois: la nature du calorique, de la lumière, des affinités chimiques m'est inconnue, mais leurs lois et propriétés sont à ma portée et j'en puis découvrir des nouvelles: ainsi la connaissance des effets, lois et propriétés des choses n'excède point la capacité des hommes; c'est elle au contraire, qui nous a conduits à toutes les découvertes vraiment utiles dans les sciences et les arts, et c'est elle qui fournit aux besoins de la vie.

CLXXXII. D'après de principes si incontestables, il est aisé de voir où le D. Brown commence à avoir tort. Il nous dit que la nature de l'*incitabilité* est inconcevable (18.); on en convient pleinement: il s'en arroge la découverte en invoquant *hujus doctrinae novitatem* (18.); on pourrait la lui contester, mais peu importe; il en expose ensuite les pro-

priétés et nous assure qu'elle produit les actions de la vie (II.) ; que chaque être à son origine en reçoit une portion déterminée pour son partage (IV.) laquelle tantôt s'épuise et se consume sous la violence des stimulans, tantôt s'accumule et abonde sous leur modicité ou leur défaut (VI.) ; qu'enfin elle est une, indivisible, non composée de parties et identique dans tout le corps (V.). On est prêt à lui accorder toutes ces propriétés, à la condition qu'il en donne des preuves, et pour toute réponse il nous dit, que la nature de l'*incitabilité* est inconcevable. Cela à la vérité n'est pas bien philosophique : ce que le Professeur Ecossais dit de son agent n'en regarde pas la nature, mais les propriétés et lois auxquelles il l'a soumis. Des hommes savans s'élèvent, proposent des doutes, font des objections, demandent des éclaircissemens et exposent leurs craintes sur la réalité de ces lois et attributs; le D. Brown est-il ou non tenu d'y satisfaire? Voilà en peu de mots l'état de la question. Certes qu'un philosophe ne peut pas raisonnablement se dispenser d'un devoir aussi sacré, et s'il se contentait de redire, que la nature de l'*incitabilité* est inconcevable, que la poursuite en est périlleuse, qu'il ne veut point se

mêler de sa recherche etc. etc., la réponse ne serait pas catégorique, et on pourrait lui reprocher justement de l'inconséquence logique; car, encore une fois, les difficultés ne roulent point sur la nature, mais uniquement sur les attributs et lois du nouvel agent, et par là l'Auteur est tenu d'y répondre. Si quelqu'un avançait que le calorique ne tend point à se mettre en équilibre, que la lumière passant par des milieux différens ne change point de direction, que la gravité n'attire pas les pierres au centre de la terre; si le physicien alors, au lieu de résoudre ces difficultés, nous répondait froidement que la nature du calorique, de la lumière, de la gravité est inconnue, sans doute qu'une réponse de cette nature nous paraîtrait ridicule. Tel est précisément le cas du Professeur Ecossais.

CLXXXIII. Le D. Brown dit à ses amis et disciples » Jusqu'à présent on vous a égaré » par des sentiers incertains, longs et pénibles, revenez sur vos pas, suivez-moi; je » vous conduirai par un chemin sûr, court et » agréable ». Encouragés par de si belles promesses ils l'ont suivi; mais chemin fesant ils se sont trouvés engagés dans des defilés obscurs et périlleux où personne ne se reconnaissait

plus, et où il fallut toute l'adresse et la sagacité de quelqu'un de ses collègues pour ne pas s'égarer entièrement. A' peine fut-il un peu débarrassé, qu'il protesta de nouveau que sa route est excellente, qu'il ne faut que la suivre hardiment sans s'arrêter aux obstacles et sans s'épouvanter des difficultés, que les routes battues jusqu'ici ne valent rien et ne sont bonnes qu'à égarer. Voilà le véritable langage du Professeur d'Edimbourg (CXLVII.) : chacun peut juger aisément du degré de confiance qu'on doit lui accorder.

CLXXXIV. Une autre ressource que le Professeur Brown s'est ménagée, est la pauvreté de la langue commune et son insuffisance pour bien exprimer sa nouvelle doctrine (18.). Voyons donc si ce petit moyen vaut mieux que l'autre que nous venons d'examiner. Ou il s'agit d'exprimer l'essence ou nature de l'*incitabilité*, et alors la langue non seulement est pauvre, mais elle manque entièrement, puisqu'il est impossible d'énoncer ce qu'on ignore parfaitement; mais si toute la difficulté consiste à trouver des mots pour s'expliquer sur les attributs, les lois et propriétés de l'*incitabilité*, l'Auteur a grand tort, parceque la langue est aussi riche et abondante pour les

expliquer d'une manière claire et précise, qu'elle l'est pour s'énoncer sur les lois du mouvement et de la gravité, sur les propriétés de la lumière, sur les affinités chimiques, sur tous les objets enfin des sciences physiques. Ce second moyen lui est donc également inutile et même nuisible.

Les observations que nous avons faites jusqu'ici sur l'*incitabilité* sont celles qui nous ont paru mériter plus d'attention, et quoiqu'il fût aisé d'en grossir le nombre, on a jugé néanmoins que celles-ci pouvaient suffire pour faire connaître le degré de solidité des dogmes fondamentaux du systême Brownien ; nous allons en attendant mettre ceux-ci à une nouvelle épreuve par l'application que nous en ferons aux différens phénomènes de la vie.

L'incitabilité *ne peut rendre la raison des phénomènes de la vie.*

CLXXXV. Nous avons démontré que la doctrine de l'*incitabilité* ne soutient pas la lumière pure de la physiologie et de la pathologie ; il n'en faudrait donc pas davantage pour se convaincre de son peu de solidité. Toutefois pour donner un plus grand éclaircissement à

cette matière, et pour ne rien omettre dans une recherche, à laquelle on a travaillé avec tant d'ardeur et de soin, nous ferons l'application des dogmes Browniens aux principaux phénomènes de la vie, et s'il en résulte que ces principes ne suffisent pas pour en donner une explication plausible, on se persuadera alors, qu'il s'en faut de beaucoup, que cette doctrine porte les caractères de la conviction philosophique. Pour procéder avec la méthode nécessaire au sujet que nous traitons, nous examinerons les propriétés de la vie suivant l'ordre de leur exposition précédente (CL. *ad* CLVII.).

CLXXXVI. Parmi les propriétés vitales la première qui se présente est celle de changer ou modifier les affinités chimiques et de s'opposer ainsi à la putréfaction (CLIII.). Nous verrons donc, si ce phénomène admirable peut s'opérer par les principes de l'Auteur. Suivant eux, notre vie dépend uniquement de l'*incitabilité* et des puissances incitantes (XXVI.); celle-là la produit (701.) celles-ci la règlent et la gouvernent entièrement (603.). Parmi ces puissances, l'air, la chaleur, les alimens, le sang, les humeurs, les poisons, les matières contagieuses (11.), la contraction musculaire,

les sensations, l'énergie du cerveau dans la pensée et affections de l'ame (12.) en sont les principales: mais ces puissances, comme tout le monde sait, ou favorisent directement la putréfaction, ou tout au moins elles sont incapables de l'arrêter; par conséquent la résistance du corps vivant à la putréfaction ne sera jamais leur effet. Cette résistance ne pourra non plus être rapportée à l'*incitabilité*; car quoiqu'elle constitue la vie, elle le fait cependant d'une manière purement passive et forcée, en sorte qu'elle ne contribue en rien à empêcher que les animaux à chaque instant ne tendent à la mort (72.327.), c'est-à-dire à se putréfier, ce qui arriverait sur-le-champ, si cette tendance n'était tant soit peu balancée et pour quelque temps ralentie par l'action des puissances étrangères (72.). Si l'*incitabilité*, et les puissances incitantes ne peuvent donc fournir au corps vivant le pouvoir de résister à la putréfaction, ce sera sans contredit hors de la sphère des agens et principes Browniens, qu'il faudra rechercher une cause ou principe capable de communiquer aux êtres cette propriété privative: ce principe n'est autre chose que la vitalité, laquelle par conséquent est essentiellement distincte et beaucoup plus puissante que l'*incitabilité*.

CLXXXVII. La seconde attribution de la vie (CLII.) est celle qui contrarie ou modifie les lois hydrauliques, de la gravité, de l'attraction et autres lois physiques. Cette belle prérogative ainsi que la précédente ne peut trouver une explication convenable dans la doctrine Brownienne; car l'Auteur en nous apprenant que toute la vie consiste dans le *stimulus*, *omnis vita in stimulo posita est* (44.22.*etc.*), et qu'elle est le résultat de l'action des puissances incitantes sur l'*incitabilité* (XXVI.); il s'ensuit de nécessité, que de cette dernière et de celles-là uniquement on peut tirer l'étiologie du fait en question. Or les puissances incitantes telles que la chaleur, l'air et autres, que nous venons d'énumérer (CLXXXVI.), agissent toutes d'une manière identique, savoir par impulsion manifeste (XII.) ou, ce qui est le même, d'après les lois générales de la physique; mais si telle est réellement leur façon d'agir, il serait fort absurde de leur prêter le pouvoir d'altérer ou de modifier des lois à qui elles sont forcées d'obéir; ce ne sera donc des puissances incitantes, que nous pourrons déduire la résistance à se putréfier, qu'on découvre dans les corps vivans.

CLXXXVIII. Sera-ce donc de l'*incitabilité*, qu'émanera la résistance à la putréfaction? Non plus: car cette force Brownienne étant dépendante et gouvernée entièrement par les puissances incitantes, et se trouvant par là dans un état absolument passif, puisque *solae potestates communes omnia vitae creant* (22.); *earum ...... sublato opere mors certa: nihil fere aliud vitae necessarium* (13.), (et qu'il est) *doctrinae fundamentum nihil ipsos esse nos, et ab alienis potestatibus prorsus regi* (603.); il n'y a plus de doute, que l'agent du professeur Écossais ne peut changer, ni modifier aucune des lois physiques; qu'au contraire il doit suivre leur direction et celle des puissances, qui la gouvernent et leur obéir aveuglement, sans la moindre faculté d'en pouvoir changer ou modifier l'empire. Cela est démontré encore plus amplement lorsqu'on fait attention à l'instinct de la force Brownienne: l'Auteur nous assure que dans le fond elle n'a d'autre pouvoir, que celui qui opère la mort, ou la putréfaction; puisque *vitam statum coactum esse, animantes omni temporis puncto in interitum niti constat* (72.). *Igitur ..... potestates ...... omnes ad vitam quidem sed coactu, ad mortem dein, sed sua sponte*

feruntur (327.): il y a plus, le Professeur d'Édimbourg nous avertit que l'*incitabilité* exerce sa force meurtrière avec autant plus de succès qu'elle abonde d'avantage ; car, dit-il, *eo abundantiae incitabilitas pervenire potest ut irreparabilis demum evadat incitatio* (42.), c'est-à-dire que la mort s'ensuive nécessairement, parceque *abundans incitabilitas praeceps ad mortem ruit* (43.). Or la putréfaction n'étant autre chose, que le plein rétablissement des lois physiques et chimiques, qui avaient été provisoirement suspendues par l'action de la vie (*a*), il est très-manifeste en conséquence, que l'*incitabilité*, soit qu'on la considère comme entièrement passive et régie par les puissances incitantes, soit qu'on la regarde comme douée de quelque pouvoir, ne fera rien autre dans tous les deux cas, que de suivre et seconder les lois physiques, mécaniques et chimiques, savoir de produire la putréfaction. Il est donc

---

(a) *Le mouvement vital*, dit l'illustre Fourcroy, *fait varier* (les effets et caractères des substances animales) *ou les complique, et il faut commencer par déterminer ce qui leur arrive sans le principe vital qui les anime, avant de pouvoir atteindre les phénomènes qui accompagnent leur état de vie.* Système de connaissances chimiques, tom 9.

très-évident que ni elle, ni les puissances incitantes (CLXXXVII.) n'ont aucune faculté de changer ou modifier ces lois, et que les êtres vivans ne leur sont nullement redevables de la prérogative de résister à la putréfaction; qu' ainsi il faut nécessairement accorder à ceux-ci quelqu'autre principe capable de leur communiquer cette belle prérogative, ou faculté. Ce principe n'est et ne peut être que la *vitalité*, laquelle par conséquent sera désormais très-différente, ou pour mieux dire très-opposée et incompatible avec l'*incitabilité* Brownienne.

CLXXXIX. Le troisième caractère de la vie est de secréter les différentes humeurs (CLII.) qui arrosent nos viscères et les surfaces externes et internes de notre corps. Examinons donc, si cet attribut peut émaner des principes Browniens: l'*incitabilité* est une propriété uniforme et identique dans toutes les parties de l'être vivant (V.), les puissances incitantes de leur côté ne jouissent d'aucune manière spécifique d'agir et toutes n'ont qu'un degré de force plus ou moins grand, *potestates quae egerunt, eaedem fuerunt, suntque, idest aut nimis, aut parum stimulatrices* (167.62.). Au reste leur action est partout la même, elle se fait par impulsion manifeste (XII.); aussi

l'*incitabilité* et l'action des puissances incitantes, qui dans le système du D. Brown sont les deux causes seules capables d'opérer les phénomènes vitaux et conséquemment les secrétions, étant les mêmes dans l'universalité du corps, il est nécessaire que l'effet qui en résulte soit également le même dans tous ses organes et parties ; *tota causae ratio eadem* (quum sit) *ut effectus idem quoque sit .....* *necesse est* (167. V. aussi les §§. 312, 76, 53, 21, 657 etc. etc.). Il s'ensuit de là que les humeurs secrétées doivent être identiques dans chaque organe ; cependant il n'y en a pas une seule qui soit la même : d'où vient donc cette variété si surprenante et si avérée ? Le professeur Écossais cherche à l'expliquer moyennant la structure de la partie, et il nous dit que la diversité du calibre des vaisseaux en est la cause. Les vaisseaux de la transpiration, dit-il, ne laissent passer que les vapeurs, ceux du canal alimentaire secrétent un fluide subtil, ceux des reins donnent passage à une humeur plus épaisse : d'autres enfin laissent traverser le sang (527.). On peut certainement s'épargner la peine de réfuter une théorie aussi abandonnée et si surannée, tous les physiologistes ayant reconnu depuis long-temps que le calibre

des vaisseaux, même en y ajoutant leurs courbures et inflexions, avec la différente vélocité du sang et causes semblables, est bien loin d'expliquer l'ouvrage admirable des secrétions. Il n'y a donc d'autre parti à prendre ici comme ailleurs, que d'avouer naïvement l'insuffisance de l'agent Brownien et de recourir à une cause plus puissante, telle que la *vitalité*, laquelle diversifiée ou modifiée particulièrement dans chaque organe, comme il a été si victorieusement démontré par l'immortel Dégorter, peut seule nous présenter une explication juste et lumineuse de ce grand phénomène. Mais nous dira quelqu'un, est-ce qu'on ne pourrait pas l'expliquer par le moyen de la structure ou arrangement mécanique varié et diversifié dans chaque partie sans recourir à d'autres causes? On lui observe 1.° que cela dépasserait l'intention de l'Auteur, qui n'a d'égard qu'au seul calibre des vaisseaux. 2.° Que toute la variété organique qu'on peut découvrir se réduit principalement au calibre et à la direction des vaisseaux. 3.° Que quelque grande qu'on suppose la diversité dans l'arrangement mécanique des parties, elle ne répondra jamais aux très-grandes différences, qu'on remarque dans les humeurs secrétées. La structure des boyaux n'est pas

bien éloignée de celle de l'estomac ; cependant quelle différence entre les humeurs des intestins et le suc gastric ? On peut sur ce point consulter ce qui a été dit ci-dessus (CLXXIX).

CXC. Cherchons maintenant si avec les pouvoirs Browniens l'être nouvellement vivifié sentira ou non le besoin de manger et, ce qui plus est, s'il aura la force de dépouiller les substances alimentaires de leur nature primitive et de les changer par là en sa substance vivante solide et fluide, ce qui fait le quatrième attribut vital (CLIII.). Mais nous voilà engagés de nouveau dans un mauvais pas, dont l'*incitabilité* n'aura pas le pouvoir de nous tirer, car si elle n'est point diversifiée dans les différentes parties du corps, si au contraire elle est la même dans toutes (V.), si toutes les puissances incitantes de leur côté agissent toujours de la même façon et ne diffèrent que par le plus ou moins d'activité (XII.), l'homme devrait sentir dans chaque endroit de son corps le desir des alimens, la faim et la soif, tout au plus à des degrès différens ; en effet pourquoi l'estomac seul sentirait-il le besoin de manger, et le coeur, les oreilles, la vessie, les intestins ne le sentiraient-ils pas, si vraiment les élémens qui composent ces parties et la force

qui les anime sont les mêmes? C'est donc quelque cause supérieure au nouvel agent laquelle donne la vie aux êtres, c'est la *vitalité* qui les vivifie, et c'est elle qui met en jeu l'estomac d'une manière tout-à-fait particulière et très-différente des autres organes.

CXCI. Je sens qu'on peut recourir derechef à la structure différente des parties et tâcher d'expliquer avec celle-ci la sensation de la faim et de la soif, malgré que l'*incitabilité* soit la même dans l'estomac, comme dans la sclérotique et partout ailleurs. Mais il s'ensuit le dilemme : ou l'on considère la structure visible, ou celle qui ne l'est pas : si l'on s'attache à la première, elle ne présentera jamais, que des différences bien limitées, lesquelles regardant uniquement le nombre et l'arrangement mécanique des élémens et parties composantes, ne nous seraient d'aucun secours ; c'est ce que nous venons de démontrer à l'égard des sécrétions (CLXXXIX.), et on l'a déjà prouvé ailleurs (CLXXIX.) ; de plus, dans cette hypothèse nous ne pourrions refuser, sans un tort manifeste, quelque sensation de faim et de soif aux boyaux, à la vessie urinaire, à celle du foie et à d'autres parties encore, qui offrent une structure analogue à celle de l'estomac : et dans le

cas qu'on veuille recourir à la structure invisible, on est obligé d'abord à prouver qu'elle a lieu réellement, ensuite on doit démontrer que cette structure, moyennant la disposition ou arrangement des élémens mécaniquement varié et avec le secours seul de l'*incitabilité*, indépendamment de la force vitale ou principe de la vie, est capable d'engendrer les sensations de la faim et de la soif: or tout cela n'étant aucunement démontrable, on est forcé de recourir à la vitalité et encore à la *vitalité* spécifique ou particulière de l'estomac, laquelle produit les sensations de la faim et de la soif. On est d'autant plus obligé d'avoir recours à cette vitalité particulière, si nous voulons outre cela raisonner sur ces sensations obscures, qu'on appelle instincts et qui sont répandues dans toute la nature vivante, même dans les plantes; on voit les animaux chercher ou fuir déterminément certaines espèces d'alimens et autres choses, qui sont convenables ou s'opposent à leur conservation et à leur bien être; les malades desirent avidement des choses absurdes, mais qui pour le moment sont utiles à leurs infirmités; les plantes cherchent et suivent manifestement la lumière, et dirigent leur racine d'un côté plutôt que d'un autre selon

la qualité du terrain. Dirons-nous maintenant que tout cela est dû à la structure invisible, et qu'elle change d'un moment à l'autre selon la maladie, et les circonstances extérieures? Je sais que d'après un Auteur célèbre il n'y a plus d'instinct; quoiqu'il en soit de cette question, ce n'est pas le lieu ici de la discuter; peu nous importe, qu'on appelle instinct ou non cette aversion ou tendance naturelle des êtres vivans vers certains objets, ou qu'on la nomme autrement; ce n'est que du fait simplement que nous entendons parler. L'*idiosyncrasie* est plus surprenante encore: on rencontre des hommes parfaitement sains, pour qui le vin est insupportable, il y en a d'autres pour qui le lait est presqu'une poison; ceux-ci desirent la viande de préférence, et ceux-là n'en mangeraient jamais. Sera-ce donc à quelque structure invisible qu'on rapportera toutes ces variétés et non plutôt à quelque modification du principe vital?

CXCII. Mais sans s'arrêter d'avantage à des choses, sur lesquelles on pourrait faire des disputes éternelles, c'est la métamorphose des alimens qui est absolument inconcevable dans l'identité de la force Brownienne, c'est leur conversion en membranes, os, nerfs, muscles,

sang, humeurs et autres parties vivantes, qu'on n'expliquera jamais à l'aide de l'*incitabilité*. Si cet agent est uniforme, indivisible et si, comme dit l'Auteur, il est le même partout; d'où vient tant de variété dans les produits des alimens, et pourquoi notre corps n'est-il pas tout formé d'une seule et même substance similaire? Nous voilà de nouveau ici comme ailleurs contraints de quitter l'*incitabilité*, et de rechercher quelque autre force, telle que la vitalité, à laquelle seule il est donné d'enfanter ces prodiges, et nous voilà encore une autre fois obligés de reconnaître, qu'elle n'a rien de commun avec son impuissante rivale. Les réflexions que nous avons faites à l'égard des sensations de la faim et de la soif, de l'instinct et de l'idiosyncrasie pourraient s'appliquer aisément à celles de l'ouie, de la vue, du tact et autres, comme il est très-facile de voir; mais on reviendra sur ce point lorsqu'on aura ajouté à l'être vivant l'ame raisonnable.

CXCIII. La *caloricité* fait le cinquième attribut de la vie (CLVII.) et n'est pas moins difficile à expliquer, que la métamorphose des alimens qu'on vient de considérer. La chaleur, dit le professeur Brown, est la plus forte de toutes les puissances *incitantes* (168.) et la seule

peut-être qui soit capable de donner l'inflammation *sthénique* commune (168.) : comment donc nos corps plongés dans l'air brûlant du Sénégal, au lieu de s'échauffer et de s'enflammer, peuvent-ils refroidir l'air qui les environne? Comment dans les belles expériences de Bagden et de ses illustres Collègues philosophes, leurs corps enfermés dans une chambre chauffée à 20. degrés et même davantage audelà de l'eau bouillante, ne changeaient-ils point de température, ou tout au plus ne changeaient que de deux centièmes, au contraire ils diminuaient celle de l'étuve, dans laquelle ils entraient? Comment dans une chaleur si forte les hommes peuvent-ils conserver leur vie, leur santé, leur température? L'*incitabilité* sans doute, qui n'est qu'un être passif, n'a pas la force requise pour opérer de si grands prodiges, et la doctrine Brownienne n'a pas de principes suffisans pour les éclaircir; certes qu'un philosophe ne croira jamais qu'un agent réglé et maitrisé par des puissances étrangères (603.) et surtout par l'action du calorique, ou comme s'exprime le D. Brown de la chaleur (168.), puisse cependant devenir insensible à l'action du calorique et surtout lorsqu'il parvient à un degré de force extrême et, ce qui

surprenne le plus, qu'il ait le pouvoir de le recéler et le cacher dans la substance du corps vivant et en paralyser ainsi les effets; plus la cause est forte plus les résultats doivent être marqués; c'est là un des axiomes de physique que le D. Brown ne désavoue point.

CXCIV. On sait que la transpiration augmentée donne quelque secours dans ces circonstances, pour empêcher la chaleur de nos corps d'augmenter en proportion de la température extérieure, mais ce secours est trop faible pour de si grands besoins, et c'est inutilement, que le D. Écossais semble avoir accordé à la transpiration le pouvoir de maintenir nos corps dans un degré de chaleur presqu'uniforme : *Calor*, dit-il, *in morbis phlogisticis a phlogistica in cutis extremis vasculis diathesi pendet, ita ea obturante, ut nondum perspiratio reddatur . . . . et corporis genitum calorem ob retentam adhuc perspirationem, subter cuticulam cumulet* (159.). *Calor non minus asthenicos quam phlogisticos morbos insignit . . . asthenica diathesi perspirationem per extremorum vasculorum atoniam et relaxationem, cohibente, nascitur . . . Hinc subter cuticulam perspirabili humore retento, una cum ea calor, qui in*

libera perspiratione, in aera dissipari, et in eodem fere gradu permanere solet, cumulatus crescit (184.). Tout ce pouvoir accordé à la transpiration ne suffit pas à ce grand objet et on s'en persuade aisément, sans entrer dans des détails et des recherches difficiles, lorsqu'on fait attention au peu de correspondance qu'il y a entre la température de nos corps et la transpiration; il y a des hommes très-sains et très-vigoureux qui suent et transpirent beaucoup, et il y en a des faibles qui pourtant transpirent fort peu; cependant les premiers sont chaleureux et les autres sont froids. Dans les affections phlogistiques les malades quelquefois éprouvent des sueurs abondantes, tandis que dans des affections cachectiques, telles que les hydropisies, il n'y a ni sueur, ni presque aucune transpiration; néanmoins ceux-là brûlent et ceux-ci gèlent et frissonnent; enfin il n'est pas rare de rencontrer des mourans qui en même temps suent et gèlent, pendant que des phthysiques suent et brûlent à la fois: la transpiration n'a donc pas cette correspondance avec la chaleur qui devrait se retrouver entre cause et effet; elle est par là incapable de nous satisfaire sur le grand phénomène de la *caloricité*, et ne nous présente tout au plus, qu'un

moyen de second ordre pour aider au maintien de l'uniformité de la température animale. L'insuffisance de la transpiration serait plus visiblement prouvée, si on se transportait au Sénégal, où l'air atmosphérique est plus chaud que nos corps; la transpiration ne peut alors les refroidir au dessous de la température aërienne, tout comme l'ébulition qui se fait dans un vase clos, ne peut jamais donner à l'eau un degré de chaleur moins grand, que celui du pot qui la renferme.

CXCV. Rapportera-t-on peut-être l'expérience de Cullen qui a glacé de l'eau à l'ardeur du soleil par le moyen de l'évaporation. Cependant cette belle expérience n'a rien de commun avec notre sujet. Pour amener l'eau ou autre corps mort au dessous de la température atmosphérique, il suffit de lui ôter le calorique avec tant de célérité, que celui des corps qui l'entourent n'ait pas le temps de le remplacer; mais pour opérer le même phénomène dans un corps vivant il faut quelque chose de plus; il faut non seulement enlever le calorique qui peut être fourni du déhors, il est nécessaire encore d'emporter celui qui se développe continuellement en nous par la force de la vie; or la transpiration poussée

par les seules forces ou actions vitales n'est, et ne sera jamais capable d'enlever le calorique à nos corps avec la rapidité qui est nécessaire pour les refroidir au dessous de la température extérieure ; car ce même calorique qui se dégage en nous est une condition indispensable pour pousser la transpiration ; en sorte qu'à parler juste le calorique est une des causes qui font sortir la transpiration, et celle-ci n'en emporte que la portion qui s'est unie à elle : or l'effet ne peut surpasser la cause, aussi l'expérience du savant Cullen n'est point applicable au cas dont il s'agit.

CXCVI. Il y a d'autres expériences encore qu'on pourrait citer ici, mais elles ne concluent pas davantage. Si en été on se lave les mains avec de l'esprit de vin, on éprouve une sensation de froid assez vive ; de même si on expose un homme au soleil ardent et qu'on le frotte ensuite avec de l'éther, il est saisi d'un froid insupportable ; l'évaporation donc et la transpiration, concluera-t-on, peuvent enlever le calorique au corps vivant, jusqu'à en diminuer la température naturelle, et peut-être jusqu'à le faire mourir de froid. Pour résoudre toutes ces difficultés on observera seulement, que l'éther et l'alkool produisent une évapora-

tion très-forte et par conséquent une dispersion de calorique si abondante, que la force du corps ne peut plus suffire pour réparer la perte de celui-ci, ce qui revient alors à l'effet d'un air hivernal très-froid, qui enleve le calorique à notre corps et le fait geler; mais le cas n'est plus identique quand notre corps est environné d'une atmosphère brûlante et plus chaude que lui-même, laquelle bien loin de soustraire le calorique qui se dégage intérieurement, lui en fournit au contraire continuellement une nouvelle quantité ; notre corps alors devrait s'échauffer tout au moins au niveau de la température extérieure, précisément comme font les pierres, les métaux, un cadavre. Quelle est donc la cause puissante qui empêche cet effet? Elle n'est autre, que cette force inhérente et privative à lui-même, en vertu de laquelle il conserve sa température à un degré uniforme, malgré les vicissitudes de l'air qui l'environne; or cette force ne sera jamais un être purement passif, tel que l'*incitabilité*, elle pourra bien moins encore émaner d'elle; par conséquent les principes Browniens sont visiblement insuffisans pour l'explication de ce grand phénomène.

CXCVII. Mais toutes ces difficultés sur l'insuffisance de la transpiration sont peu de chose en comparaison de celles qu'a mises en avant l'Auteur même. Rien, dit-il, n'augmente davantage l'*incitation* que la chaleur; c'est là une des puissances plus fortes pour engendrer la diathèse phlogistique, *calor*, dit-il, *qui potentissima noxa phlogistica est . . . ad stimulandum*, *eoque diathesim communem ad justae inflammationis modum attollendam*, *evalet* (168.); c'est-à-dire la chaleur est la cause plus puissante pour donner au corps cet état ou diathèse, dans laquelle la chaleur abonde le plus possible. Or cette diathèse, suivant l'Auteur, arrête la transpiration (157.), et celle-ci arrêtée augmente la chaleur (159.); plus il y aura donc de chaleur, plus la transpiration diminuera et plus la chaleur augmentera. Ainsi chaque fois que nous serons entourés d'une atmosphère brûlante, l'*incitation* deviendra plus forte et la transpiration moins abondante: la chaleur (l'Auteur se sert de ce mot comme synonyme de calorique) étant alors retenue sous l'épiderme (159.184.), fera monter de plus en plus la température de notre corps et celui-ci s'échauffera en proportion. Il est clair d'après ces dogmes fondamentaux Brow-

niens, que la transpiration n'aura plus de part à la diminution de la chaleur. Revenons cependant sur nos pas, et résumons en peu de mots ce qu'on vient de dire: 1.° C'est un fait très-constant, que notre corps conserve sa température au milieu d'un air plus chaud que lui, et même dans la plus forte diathèse phlogistique. 2.° Il est prouvé, que l'*incitabilité* ne suffit point pour donner la raison de ce phénomène; 3.° Qu'il est par là indispensable de se rapporter à quelque autre cause plus véritable et plus active; cette cause ne peut être que la vitalité: elle sera donc dorénavant un principe très-distinct et très-supérieur à l'agent Brownien.

CXCVIII. Si l'*incitabilité* n'éclaircit point le récélement du calorique, il faut voir maintenant si elle s'explique mieux sur son développement. C'est un fait très-connu de tout le monde, que notre corps plongé dans un air plus froid que lui, conserve néanmoins sa température; on sait aussi qu'en Europe la température atmosphérique est presque constamment au dessous de celle de nos corps, même en été, sans parler des pays septentrionaux, où elle est infiniment plus froide; néanmoins nous conservons toujours notre degré naturel de

chaleur; il faut donc avouer que nous fournissons habituellement du calorique à l'air qui nous entoure. Nous allons examiner comment cela peut se faire d'après les dogmes de l'Auteur. Le froid, suivant lui, affaiblit l'*incitation* (112.257.), et l'*incitation* affaiblie produit la diathèse *asthénique* ou la diminution de toutes les actions de la vie (71.69.176.); par là elle diminue aussi cette force qui dégage le calorique en nous et conserve la chaleur (*a*). Ces principes établis, il est sûr, que notre corps exposé à une température plus froide que la sienne, surtout si la différence est forte, doit se refroidir de deux manières. 1.° Parceque son calorique lui est ravi par l'air extérieur. 2.° Parceque sa force affaiblie en dégage moins qu'à l'ordinaire. Dans ces circonstances en supposant notre corps soutenu

---

(*a*) Quand on lit dans les ouvrages du D. Brown, que, *Minime caloris augmen ab incitationis*, *seu ut vulgo dici solet*, *vitæ principio pendet* (184.); il est bon de savoir, qu'il parle de la chaleur maladive et non point de la chaleur naturelle; car quant à celle-ci il la rapporte à l'action du corps vivant. On le voit clairement là où il parle de la transpiration arrêtée, laquelle, dit-il, accumule la chaleur engendrée dans le corps, *corporis genitum calorem ...... cumulat* (159. V. §. CXXXIII.).

par l'*incitabilité* seule, il est clair, qu'il doit en peu de temps se réduire au niveau de la température externe, et que dans les glaces de la Sibérie il doit en peu d'heures se changer en un véritable glaçon; comment donc supporte-t-il sans peine, et pendant des mois entiers les froids presqu'incroyables du Groënland, de Tobol, de Jénisseisk? Ce n'est donc point à l'agent Brownien que notre corps est redevable de cette prérogative si nécessaire à sa conservation, mais bien à la vitalité qui seule est capable de produire et d'expliquer ce grand et admirable phémomène.

CXCIX. On invoquera encore ici le secours de la transpiration et on dira, qu'en diminuant elle peut empêcher la perte du calorique et conserver le degré naturel de chaleur. Mais son pouvoir est presque nul dans une circonstance aussi pressante; tout au plus elle ne fera; que retarder de quelque demi-heure les effets du froid extérieur, à peu près comme un mets en hiver se conserve chaud quelque temps de plus, s'il est bien fermé; concluons donc: d'après tout ce qu'on a dit sur le récelement du calorique (CXCIII. *suiv.*) et sur son développement (CXCVIII.), c'est-à-dire sur la *caloricité*, il est bien prouvé, si je ne me trompe,

que cette propriété privative de la vie, laquelle s'étend également aux plantes, ne dépend aucunement, et n'est point concevable ou explicable par l'*incitabilité* ou autres principes du D. Ecossais; qu'il faut conséquemment la rapporter, aussi bien que toutes les autres déjà analysées, au principe vital, lequel aussi actif que varié dans ses opérations n'aura plus dorénavant rien de commun avec l'agent du D. Brown.

CC. Les parties divisées se réunissent, celles qui ont été mutilées se régénèrent, et d'autres lésions encore se réparent dans le corps vivant. On appelle force médicatrice cette merveilleuse propriété de la vie et elle en fait le sixième attribut (CLIV.). Il faut ainsi examiner et constater quelle part peuvent y avoir les principes Browniens. D'abord les mêmes obstacles qui se sont présentés lors du changement des alimens en substance vivante, se présentent ici avec plus de force. Nous ne sommes rien par nous-mêmes, dit le Professeur d'Édimbourg, les choses étrangères, ou les stimulans nous gouvernent entièrement (603.), et leur action est presque la seule chose nécessaire à la vie (13.); car l'*incitabilité*, ajoute-t-il, sans leur secours nous conduit naturellement à la mort (72.13.).

Telles sont les expressions de l'Auteur desquelles il résulte, que dans son systême les seules causes capables de réunir, ou de régénérer les parties et de réparer d'autres lésions, ce sont l'*incitabilité* et les stimulans; reste donc à voir si elles peuvent réellement produire de tels effets.

CCI. Quant aux stimulans, puisqu'ils agissent tous par impulsion manifeste (XII.), il est évident, que loin de rétablir les parties, ils ne feront que les diviser ou les mutiler d'avantage, et que leur force pour réunir ou pour régénérer les parties ne surpassera pas celle d'une lime pour souder deux plaques de fer, ou celle de la hache et de la flamme pour alonger une buche: cette tâche pénible sera donc réservée entièrement à l'*incitabilité*. Dans cette supposition, ou elle agit toute seule, et alors loin de réparer les lésions ne fera qu'opérer la mort, tel étant son instinct naturel (72.13.); ou bien elle agit en conséquence de l'action des puissances incitantes, et alors elle ne peut donner d'autre résultat qu'une *incitation* plus ou moins forte, selon qu'elle sera plus ou moins vivement frappée par leur impulsion (14.62.). La question ainsi se réduit à savoir, si une *incitation* augmentée ou dimi-

nuée peut vraiment réunir ou régénérer les parties du corps vivant. Pour porter le dernier degré d'évidence dans cette analyse, on supposera pour le moment ce pouvoir au corps vivant, en observant en attendant les effets qui doivent en résulter, et suivant qu'ils pourront ou non s'accorder avec l'observation et la saine physiologie, on jugera ensuite de la vérité de la cause. Parmi ces effets un des principaux c'est, que dans les maladies communes (5.) qui ne sont que le produit d'une *incitation* augmentée ou diminuée (62.), on devrait à chaque instant voir s'opérer des réunions et des productions nouvelles, les viscères devraient se coller ensemble, les paupières et les doigts s'attacher les uns aux autres; il devrait continuellement s'engendrer des os, des nerfs, des muscles; en un mot, chaque fois qu'il y aurait une maladie, des tels phénomènes auraient lieu. Cependant rien de tout cela n'arrive; au contraire la nutrition, qui est une véritable réunion et reproduction habituelle, languit manifestement dans les malades et se fait très-imparfaitement. Un autre effet qui ne devrait pas manquer de paraître dans cette hypothèse, c'est que la réunion et la reproduction devraient s'opérer plus facilement et plus rapi-

dement dans les parties qui, selon l'Auteur, sont douées d'une *incitabilité* plus abondante, c'est-à-dire, qui sont plus sensibles (691.), par là les viscères membraneux, la vessie, l'estomac, les intestins, aussi bien que les muscles et les nerfs devraient se réunir et se régénérer avec plus de facilité, que les ongles et les cheveux; de même la peau devrait se reproduire plus aisément que l'épiderme: néanmoins tout le contraire a lieu dans l'économie animale; que faut-il donc en conclure, si ce n'est, que dans le systême de l'Auteur il n'y a point d'agent, ou puissance capable de réunir ou de régénérer ce qui a été blessé ou mutilé?

CCII. Le professeur Brown paraît bien avoir senti la force de ces difficultés, et c'est peut-être dans le dessein de les éluder, qu'il admet une certaine force de la nature, laquelle produit la guérison dans toutes les maladies, *vis quaedam naturae*, dit-il, *in universis morbis salutem molitur* (701.), cette force, est celle que les Médecins ont nommé médicatrice, *haec apud Medicos pervulgata vis medicatrix est* (701.). Mais peu-à-près revenant sur ses idées, il soutient, que c'est l'*incitabilité* aidée de l'action des choses extérieures qui guérit les maladies soit locales soit communes, *incitabili-*

tas ...... ubicumque vita, sive in parte sive toto corpore laeditur, cum res externae in incitabilitatem agentes, admoventur, salutem procreat (701.), et pour ce qui est de la solution de continuité, il nous prévient, que les parties vivantes n'ont pas plus d'aptitude pour adhérer ensemble et pour se réunir, que n'en ont les corps morts, *quod ad continuitatis solutionem attinet*, nous assûre-t-il; *omnibus firmis sive vivis, sive mortuis communis inter se cohaerendi et coalescendi proprietas est* (701.). D'après ces maximes on serait presque tenté de lui demander pourquoi les barres de fer, les pierres et les maisons ne s'unissent point ensemble, comme font les os, muscles et nerfs rompus ou blessés, puisqu'elles sont exposées également et indistinctement, comme ces derniers, à l'action des choses extérieures, sauf qu'elles ne sont point douées de la prétendue *incitabilité*, laquelle n'est cependant point nécessaire à la réunion d'après l'expression littérale de l'Auteur, puisqu'il nous dit formellement, que la force de *cohésion* et d'*adhésion*, c'est-à-dire *inter se cohaerendi, et coalescendi proprietas, omnibus firmis sive vivis, sive mortuis communis est* (701): d'ailleurs l'*incitabilité* n'étant qu'un agent destructeur et

meurtrier, comme nous l'avons déjà observé plusieurs fois, ne pourrait-elle aucunement contribuer à la réunion des parties : on pourrait encore demander au professeur Écossais, pourquoi dans les hommes vigoureux, chez qui l'*incitabilité* et les puissances incitantes sont à leur périhélie, c'est-à-dire, dans le plus grand point d'activité (25.), toutes les parties cependant ne se réunissent point en une seule masse, au contraire ce n'est que dans les maladies mêmes *asthéniques*, qu'on observe se former des adhérences. Répondra-t-on, que l'*incitabilité* n'opère des miracles, que quand les parties sont divisées ou mutilées ? Si cela est, il faut accorder préalablement, que les parties du corps vivant ont plus d'aptitude que les corps morts pour adhérer ensemble, ce qui paraît être contre la lettre du texte ; car *omnibus firmis sive vivis, sive mortuis communis inter se cohaerendi et coalescendi proprietas* (701.); en second lieu il faut supposer dans l'agent Brownien la même intelligence, sagesse et prévoyance, que les Médecins ont toujours reconnu dans le principe vital, c'est-à-dire il faut, qu'il cesse d'être *incitabilité*, et qu'il se métamorphose en vitalité.

CCIII. D'après cette courte discussion, l'article à décider se réduit à deux points principaux: l'un par lequel on n'accorde à la force médicatrice, que les seuls pouvoirs que l'*incitabilité* peut lui donner, et en ce cas il s'élève trop de difficultés pour qu'on puisse en espérer de si grandes merveilles; l'autre par lequel on accorde à la force médicatrice toutes les prérogatives, que l'observation des siècles lui a constamment reconnu, et dans cette seconde hypothèse on est forcé de convenir, qu'elle ne peut émaner que du principe vital et point du tout de l'agent Brownien, qui passif, uniforme et identique dans toutes ses opérations, n'est pas plus en état de réunir ou régénérer les parties, que de causer les autres actions vitales, dont on a déjà parlé

CCIV. Nous allons considérer maintenant le septième attribut de la vie (CLV.), celui qui comprend la variété incroyable des effets qui s'ensuivent de l'application des stimulans ou puissances incitantes. Nous examinerons à cet égard, si par les principes de la doctrine Brownienne on peut donner une explication plausible de ces effets. Cette explication ne peut être fondée que sur deux points, savoir, sur l'*incitabilité* et sur les puissances incitantes

auxquels on pourrait en ajouter un troisième, la structure de la partie quoique l'Auteur n'en parle point. Or l'*incitabilité* étant la même dans toutes les parties du corps (47[bis].*etc.etc.*), et les puissances incitantes étant aussi identiques dans leur mode d'action, parcequ'elles agissent constamment par impulsion manifeste, et ne diffèrent que par le degré de force respectif (XII.) ; il s'ensuit nécessairement, que l'*incitabilité* frappée par elles ne doit produire d'autre effet qu'une *incitation* (16.) plus ou moins forte (62). Cela étant, puisque le degré différent d'*incitation* ne peut donner qu'un degré d'action plus ou moins vive, et non pas cette grande et étonnante variété d'opérations qu'on remarque dans le corps vivant (CLV.) ; il est par conséquent indispensable d'accorder à celui-ci, outre l'*incitabilité* et les puissances *incitantes*, quelqu'autre principe qui soit capable de les produire et d'en rendre raison, savoir on est forcé d'en rechercher l'étiologie hors des dogmes Browniens.

CCV. Serait-ce donc à la diversité de la structure ou organisation qu'on serait redevable de cette multitude variée de phénomènes qui constituent la vie? La structure des parties ne peut pas avoir plus de part dans leur

production qu'elle en a dans les secrétions (CLXXXIX.) et les sensations (CXCI.) : or ayant été trouvée insuffisante pour ces objets, elle ne le sera pas moins pour tous les autres phénomènes vitaux, qui dépendent de l'application des stimulans. Néanmoins afin d'éviter toute sorte de contestation, nous accorderons à l'organisation tout ce qu'on peut demander, et cependant il sera toujours vrai qu'il n'y a pas moins des obstacles à franchir : on demandera par exemple, pourquoi une cuillerée de cordial et une cuillerée de poison appliquées toutes les deux au même organe font des effets si différens; pourquoi un petit caillou, un morceau d'arsénic et une pillule d'opium du même poids et d'un volume presqu'égal, donnent des résultats si différens, lorsqu'ils ont été avalés; pourquoi les alimens excitent des saveurs si diversifiées, quoiqu'ils touchent tous au même endroit du palais; pourquoi encore le lait, qui est un mets délicieux pour certains individus, est presqu'un poison pour d'autres, sans parler de tant d'autres bizarreries qui dépendent de l'idiosyncrasie : dans tous ces cas l'organe est le même, la manière d'agir des stimulans suivant les principes de l'Auteur est également identique (XII.); pourquoi donc les

résultats ne sont-ils aussi les mêmes au lieu d'être si différens ? La raison en est manifeste ; c'est parceque l'identité de l'agent Brownien et des puissances incitantes ne peuvent aucunement produire, ni expliquer une si prodigieuse variété d'actions, et qu'il faut par là recourir indispensablement à la vitalité, laquelle toujours sage et féconde dans ses opérations produit et explique tout ce qui appartient à la vie.

CCVI. Les propriétés vitales que nous avons parcourues sont presque toutes indépendantes de l'ame ; mais lorsqu'on considère le corps uni à la partie spirituelle (CLVI.) et qu'on observe les actions combinées de ces deux principes si éloignés l'un de l'autre, c'est alors qu'on reconnait à fond l'insuffisance de l'*incitabilité* pour l'explication des phénomènes vitaux. La lumière frappe également toute la surface du corps, et l'oeil seul a l'aptitude de la percevoir distinctement et d'en faire le rapport à l'ame, laquelle ensuite en a la perception : l'homme est noyé dans une atmosphère de vapeurs odorantes, néanmoins le seul organe du nez les sent ; on doit en dire autant des autres sens. Or puisque dans ces cas l'*incitabilité* et les stimulans sont les mêmes, il faut de nécessité que les effets soient égale-

ment les mêmes, cependant il nous présentent des résultats infiniment diversifiés; d'où vient donc cette variété prodigieuse de phénomènes, si ce n'est de la vitalité particulière des organes?

CCVII. Je m'imagine qu'on invoquera de nouveau la structure des parties, et qu'on rapportera à elle la cause de cette grande diversité de résultats; mais quoiqu'on lui accorde bien quelque pouvoir, il est cependant bien au dessous de ce qu'il serait nécessaire: quand on pousse l'air dans une clarinette, dans un haut-bois, dans un cor de chasse, dans une orgue, on produit à la vérité des sons très-variés et très-différens, mais c'est toujours des sons et des voix, et non pas des saveurs et des parfums qu'on en obtient; d'après cette observation la lumière doit sans doute exciter la vision dans l'oeil, mais elle produira aussi une sensation analogue sur le visage, sur les mains, dans la bouche et autres endroits: il en sera de même par rapport aux particules qui affectent le gout et l'odorat. Mais ne voit-on pas qu'on a trop accordé à l'organisation matérielle et que les nerfs, qui sont les entremetteurs de l'ame et des objets extérieurs, montrent réellement très-peu de différence dans les différentes parties, et que d'ailleurs les

membranes qui les recouvrent, offrent toutes une pénétrabilité à la lumière, aux particules odorantes et savoureuses, et sont toutes susceptibles de recevoir une impression par l'action des stimulans privatifs de chaque organe? Cela étant, pourquoi la vision se fait-elle uniquement dans l'oeil, et pourquoi l'odorat et l'ouie s'exercent-ils privativement dans leurs organes respectifs? Certes ces sensations devraient s'opérer plus ou moins dans toute l'étendue du corps; cela n'ayant pas lieu il est clair, que la structure des parties est bien loin de suffire pour expliquer le phénomène en question.

CCVIII. On objectera que la véritable différence de l'organisation des nerfs est invisible. Cela peut être; mais avant tout il faut prouver que cette organisation inconnue a réellement lieu, parcequ'il serait absurde d'appuyer la solution d'un problême si important à une simple possibilité; en second lieu il faut prouver que cette différence est si marquée, qu'elle seule suffit pour opérer des phénomènes si variés; sans cela la difficulté reste toujours à résoudre. L'Auteur maintenant nous répétera ce qu'il a dit tant de fois, que l'*incitabilité* étant la même par-tout, la différence ne peut provenir que de l'organisation ou arrangement

matériel des parties ; mais on lui répondra toujours que ce raisonnement n'est qu'une pétition de principe : on lui répondra encore, que malgré qu'on accorde sa demande, on ne laisse pas de rencontrer de difficultés pour le moins aussi fortes. Lorsque la vision s'éclipse pour toujours dans l'amaurosis, ou qu'elle manque par de courts intervalles seulement dans l'épilepsie, est-ce la prétendue structure matérielle des nerfs qui change dans ces deux cas, ou bien ce n'est que l'*incitabilité* seule qui souffre ? La première de ces hypothèses serait manifestement ridicule, et la seconde s'opposerait diamétralement aux prérogatives de l'être Brownien, lequel étant unique, indivisible, immatériel (47bis) ne peut cesser ses fonctions ou s'éteindre dans un endroit du corps, sans qu'il en arrive de même dans tous les autres (48.).

CCIX. C'est donc en vain qu'on se tourne de tous côtés, et qu'on invoque le nouvel être; sourd et insensible à nos voeux, il ne nous présente aucun secours dans de si grands embarras; c'est donc la vitalité seule, cette puissante et secourable amie de notre existence, qui peut nous aider; elle seule par ses admirables et nombreuses modifications dans cha-

que partie peut produire et en même temps éclaircir la foule immense de phénomènes qui caractérisent la vie. Pour se convaincre de plus en plus d'une si importante vérité, on n'aurait qu'à continuer nos recherches et à demander par exemple pourquoi l'ame qui a un empire si marqué et si absolu sur les muscles volontaires, n'en a point sur les autres, quoiqu'ils ayent une structure si analogue; pourquoi elle commande aux fibres musculaires de la vessie et non pas à celles de l'estomac qui ont tant de ressemblence avec elles; on pourrait demander aussi à notre Auteur, comment l'*incitabilité*, qui est une force identique, une et indivisible (47 bis) et qui ne cherche qu'à conduire les êtres vivans à la mort (72.327.); puisse néanmoins prêter aux organes des sens intérieurs cette multitude de modifications, qui sont indispensables à l'exercice de la pensée, de la réminiscence, de l'imagination, du jugement etc. etc.; pourquoi enfin toutes ces modifications sont anéanties, dérangées ou suspendues par les infirmités, par le sommeil, par la volonté même. On ne finirait plus si on voulait entrer dans de pareils détails: ce qu'on a dit parait cependant suffire pour nous convaincre, que l'*incitablité* n'est rien dans l'éco-

nomie animale, qu'elle n'a du moins aucun pouvoir sur la vie, et qu'il faut désormais s'en tenir exclusivement à la vitalité, laquelle aussi sublime et grande dans sa manière d'être, que sage et variée dans ses effets, peut uniquement satisfaire le philosophe à l'égard des phénomènes qui constituent, ou accompagnent la vie.

CCX. Il nous reste à présent à examiner la dernière des propriétés vitales, la concurrence d'actions opposées (CLVII.). Cet attribut non seulement se refuse, comme tous les autres, à l'empire et aux lois de l'*incitabilité*, mais s'y oppose diamétralement et peut être la renverse tout-à-fait. On remarque souvent de l'énergie dans un organe et de la faiblesse dans un autre; on voit une partie gagner de la force, tandis qu'une autre en perd; le pouls est fort et vigoureux et le développement du calorique très-animé dans une pleurésie en même temps que les jambes et les bras ne peuvent plus se soutenir et que les organes de la digestion sont très-languissans: dans les mourans toutes les forces manquent, cependant les membres sont quelquefois rudement secoués par des violentes convulsions. Nous avons rapporté ci-dessus (CLVII.) plusieurs de ces faits et l'histoire pathologique nous en fournit en

abondance; tout cela nous prouve évidemment, que la force qui soutient la vie peut augmenter dans une partie du corps et simultanément diminuer dans un autre, ou comm'on a dit, qu'il peut y avoir concurrence d'actions opposées, et conséquemment que chaque partie jouit d'une vie propre ou vitalité particulière (CLVII.) : or ces propriétés de l'être vivant sont visiblement contraires à l'unité et indivisibilité, et notamment à l'identité de l'agent Brownien; elles en sont par là tout-à-fait indépendantes.

CCXI. Le Professeur d'Edimbourg n'a certainement pas ignoré la force de ces difficultés et a cherché d'avance à les éluder: ces contrariétés, dit-il, ne sont qu'apparentes; tantôt les actions semblent diminuées, mais ce n'est pas de la faiblesse; tantôt elles semblent augmentées, et cependant ce n'est pas de l'énergie non plus; ce n'est que de l'illusion dans l'un et dans l'autre cas (LXXII.); la roideur des bras et des machoires dans une femme hystérique est une vraie faiblesse, et l'impossibilité de se mouvoir dans une péripneumonie c'est de la force; car l'*incitabilité* étant identique et indivisible ne peut produire de la vigueur dans une partie et de la faiblesse dans une autre

(232). Telle est la réponse que nous donne le D. Brown; mais ne voit-on pas qu'elle ne renferme qu'une véritable pétition de principe, qu'aussi elle ne conclut absolument rien ! On ajoutera ici que notre Auteur n'a sûrement pas ignoré que chaque organe a une manière d'être particulière, ou une espèce de vie qui lui est propre, qu'ainsi son *incitabilité* une et indivisible ne signifie autre chose si ce n'est que tout le corps jouit de la vie et que toutes ses parties ont entr'elles un rapport général, à peu près comme dans une société bien ordonnée, chaque membre concourt au bien général tandis que chacun en son particulier fait ce que bon lui semble. Si tel est réellement l'avis de l'Auteur nous ne pouvons qu'y applaudir, son agent alors dépose l'identité, se métamorphose en vitalité et toute question est terminée; nous voudrions seulement qu'il n'eût pas inventé des phrases et des mots nouveaux et embarrassans pour exprimer une idée si ancienne et si reconnue, ou du moins qu'en prononçant qu'*incitabilitas non in alia sedis parte alia est, sed una toto corpore, et indivisa proprietas* (47bis) il eût ajouté, *attamen in unaquaque parte dissimilis*. Mais alors comment soutenir qu'elle est identique ? Voilà le problême à résoudre.

La vie n'est pas un état passif, mais très-actif.

CCXII. Toutes les réflexions que nous venons de faire sur l'*incitabilité*, nous conduisent naturellement à examiner une question très-célèbre qui en est pour ainsi dire la suite, qui du moins trouve ici une place convenable. La vie, dit le Professeur Ecossais, est un état forcé; les animaux à chaque instant s'efforcent de mourir et cet effort est balancé, pour quelque temps seulement et avec bien de la peine, par l'action des puissances étrangères (72.), lesquelles après nous avoir retenu en vie par force, nous conduisent naturellement au tombeau (XXVII.). Il serait facile de prouver que ce point de doctrine n'influe peut-être pas grand-chose sur la pathologie, moins encore sur la térhapeutique de l'Auteur, mais il a été discuté de part et d'autre avec tant de chaleur, on lui a donné tant d'importance, qu'on ne peut pas se passer d'en dire un mot.

CCXIII. Toutes les observations que nous avons faites sur les opérations de la vie, ont beaucoup applani la solution de cette question; car si le pouvoir vital altère et modifie les affinités chimiques et les lois physiques, s'il

secrète et forme les humeurs, s'il résiste à la putréfaction, réunit et régénère les parties, change les alimens en substance vivante et fait tant d'autres opérations admirables, il faut bien avouer, que non seulement la vie n'est pas un état forcé et maîtrisé par des puissances étrangères, qui à tout moment entraîne les êtres à la mort; mais bien qu'elle est un état plein d'énergie et d'activité, qu'elle combat opiniâtrement et sans cesse contre les causes de mort et de destruction pour les éloigner, autant que possible de nos faibles corps, et que si elle succombe à la fin et s'anéantit, c'est parceque ses forces épuisées dans cette lutte continuelle finissent par s'exténuer entièrement, comme le sabre d'un héros se brise à force de tuer des ennemis. La vitalité donc, quand elle n'a plus de ressource contre les causes de destruction, cède et fait place à la mort (*a*);

(*a*) Nous avons démontré ailleurs dans nos ouvrages *de æconomia vitalitatis*, et *saggio sul dolore*, que chaque *stimulus*, quelqu'en soit la nature, même ceux qu'on appelle naturels, épuise les forces de la vie. Ce principe, si je ne me trompe, fait le fondement de toute la physique animale; nous aurons lieu de le développer bien plus amplement dans les élémens de Médecine, que nous espérons de donner au Public sous peu de temps.

ce n'est donc pas le principe vital qui tue, mais c'est lui-même qui pour ainsi dire est tué, c'est lui qui accablé de toute part finit par être entièrement vaincu et défait: les affinités chimiques et les lois physiques prévalent alors contre les vitales, la putréfaction se développe et la mort complete survient: par conséquent les choses extérieures loin de nous empêcher de mourir, comme dit le D. Brown, nous font au contraire une guerre continuelle, jusqu'à ce qu'elles deviennent enfin victorieuses, et nous ôtent la vie.

CCXIV. Néanmoins s'il peut encore rester quelque doute sur ce point, qu'il nous soit seulement permis de demander, si l'*incitabilité* attaquée par les puissances étrangères réagit, ou non; si elle ne réagit point c'en est fait de notre existence; il n'y aura plus ni *incitation* (16.), ni vie (62.); mais si par hasard elle réagit, et cause l'*incitation*, comment oserions-nous lui refuser une véritable et essentielle activité? Un ressort qui repousse le poids qui le presse n'est pas dénué d'activité; un athléte qui renverse son aggresseur n'est pas un homme sans force: ainsi la vie qui repousse, qui résiste, qui altère, qui métamorphose les puissances qui agissent contr'elle

ne peut aucunement être regardée comme dépourvue d'énergie et d'activité, et constituée dans un état passif et forcé : les stimulans non plus ne doivent être considérés comme ceux qui établissent ou donnent la vie, et bien loin de dire avec l'Auteur, qu'*omnis vita in stimulo posita* (44.), et qu'*in stimulo omnia vitae, omnis sive secunda, sive adversa valetudo, nec in ulla alia re, consistunt* (22.); on doit au contraire en déduire une conclusion toute opposée, savoir que la vie conduit et maîtrise les *stimulus* ou puissances incitantes, et qu'elle en règle et dompte la force pour les rendre utiles, ou moins nuisibles; en sorte que ceux-ci ne sont à la vie, tout au plus, qu'une simple circonstance d'opérer, à peu près comme la rencontre de l'ennemi est à un brave général une occasion pour le combattre; le coeur se meut au moment que le sang se présente, et peut-être déjà à son approche; l'estomac à l'instant même qu'il reçoit les alimens agit tout de suite pour les changer, et même se révolte d'avance aussi-tôt que l'oeil apperçoit un mets dégoutant; l'ouie, les narines, l'oeil se mettent en jeu à l'approche des sons, des particules odorantes, de la lumière; les organes secrétoires montrent leur activité

à l'attouchement des humeurs etc. etc. etc. C'est donc la vie qui agit, c'est elle qui opère par elle-même toutes les actions qui la caractérisent ; ainsi, pour le dire encore une fois, la vie n'est point un état forcé ou passif, mais un état tout plein d'énergie et très-actif, et si elle cède à la fin, c'est uniquement parceque sa puissance étant limitée, s'épuise nécessairement à force d'agir, et devient impuissante à la réaction ; les choses extérieures prévalent alors, la vie succombe et fait place à la mort.

CCXV. On nous répetera cependant que la vie ne serait rien sans les *stimulus*, qu'elle n'existerait pas même sans eux, qu'il est par là prouvé, qu'elle est un vrai état forcé. Dans ce cas on pourrait aisément démontrer, si je ne me trompe, que la question ne roule plus que sur des mots ; mais pour le moment nous nous bornerons à quelques demandes et observations très-simples ; qu'on nous explique par exemple quels sont les stimulans ou choses extérieures qui forcent la vie à changer les affinités chimiques et les lois physiques, à empêcher la putréfaction, à métamorphoser les alimens, à réunir les parties divisées, à expulser la fièvre et choses semblables. Si l'on ne met point de

l'huile dans la lampe, la flamme s'éteint, dira-t-on pour cela que la flamme est passive? L'art des Phidias et des Praxitéles n'était rien sans l'ivoire et le marbre: en conclura-t-on que ces deux célèbres artistes étaient des êtres passifs, gouvernés et forcés par le marbre et l'ivoire? L'homme sage ne s'émeut jamais, si ce n'est quand il rencontre des méchants, le sot criaille toujours, l'un donc sera-t-il passif et l'autre un être actif? On pourrait rapporter beaucoup de pareilles absurdités, mais ce petit nombre de faits suffit pour démontrer, que les *stimulus* ou puissances stimulantes ne gouvernent point la vie, que c'est elle au contraire qui les gouverne et les dirige à ses fins toujours sages et prévus, et que la mort n'est que la victoire des puissances stimulantes sur la vitalité.

CCXVI. Par ces observations il est assez manifeste, que les puissances stimulantes ne sont point les maîtresses de la vie, mais uniquement des moyens dont la vitalité se sert pour agir. Ces moyens à la vérité lui sont si nécessaires, que sans eux elle cesserait d'agir et deviendrait nulle; mais c'est là précisément ce qui nous donne le plus haut degré de conviction que la vie est un état essentiel-

lement actif. Rien ne prouve mieux qu'un homme a l'estomac sain et vigoureux, que le besoin de manger et la facilité de digérer les alimens; Dante avait besoin de la plume pour écrire ses vers divins; dira-t-on par là que sa plume échauffait son génie inventeur et qu'elle enfantait ses poésies immortelles? Les stimulans sont à la vitalité à peu près ce que la plume à ce Poëte sublime. En un mot la vie est la maîtresse, les puissances sont ses moyens.

Nous pourrions suivre maintenant nos réflexions sur les autres points de la doctrine Brownienne, mais on a jugé que les notes suivantes, relatives aux différens articles contenus dans le précis, auraient mieux rempli cette tâche importante et pénible.

lement, soit. Rien ne prouve [illegible] homme [illegible] sans en [illegible] le génie [illegible] et la facilité [illegible] humaine. Dante avoit besoin d'être plus [illegible] encore sur [illegible] que la [illegible] plupart [illegible] son génie [illegible] enchantés [illegible] poésies immortelles. [illegible] sont à [illegible] à peu près ce qu'un [illegible] à ce Poète sublime. [illegible] vie est la [illegible]; les [illegible] citoyens.

Nous pourrions suivre maintenant ses réflexions sur d'autres points de la doctrine Brownienne; mais on a jugé que les pages suivantes, relatives aux différens articles contenus dans le précis, auroient mieux rempli cette tâche importante et pénible.

ANALYSE
ET
RÉFUTATION
DES ÉLÉMENS DE MÉDECINE DU D. J. BROWN

TROISIEME PARTIE

NOTES

POUR SERVIR DE SUITE A' LA RÉFUTATION.

1. LES physiologistes ont recherché si l'on doit regarder les muscles comm'une continuation ou non des nerfs; le D. Brown est pour l'affirmative, parceque l'*incitabilité*, dit-il, réside dans ces deux sortes de solides (III.). Il est sûr que c'est dans la fibre nerveuse et dans la musculaire, qu'on remarque les effets plus saillans de la vie, mais cela ne suffit pas encore pour les réunir en un seul

systême, puisque d'ailleurs ils nous présentent des grandes différences anatomiques, physiologiques, pathologiques et même chimiques; sans entrer cependant dans ce détail, on se bornera à observer, que dans l'hypothèse que l'*incitabilité* suffise pour réunir en un seul genre ou systême la fibre nerveuse et musculaire (47 *bis*), la fibre osseuse, la cellulaire, la tendineuse et autres du corps humain étant toutes douées de vie, c'est-à-dire d'*incitabilité* (10), doivent également être appellées genre nerveux, d'où il s'ensuit nécessairement que la masse entière de notre corps ne sera désormais que genre nerveux.

2. Si en parlant de la densité (XXIII.) de la fibre musculaire l'Auteur entend cette propriété que les physiologistes appellent aujourd'hui *turgor vitalis*, c'est avec raison qu'il la regarde comme une propriété distincte de celle qui fait la contractilité; mais dans ce cas il faut remarquer que cette densité ne réside point exclusivement dans la fibre musculaire, qu'elle se rencontre également dans la cellulaire et autres; et de plus qu'elle a lieu non seulement dans la diathèse *sthénique*, comme le D. Brown croit (60.), mais dans l'*asthénique* aussi; l'enflure du foye et de la rate dans les fièvres intermittentes longues, et l'accroissement de la matrice à l'occasion de la grossesse dans des femmes faibles, et cachectiques nous en fournissent des preuves incontestables; (voyez notre ouvrage *de oeconomia vitalitatis*). La densité de la fibre s'associe donc indistinctement à l'état *sthénique* et *asthénique*, à moins qu'on ne veuille supposer que l'*incitation* peut augmenter dans une partie, pendant qu'elle diminue dans le reste du corps, ce qui saperait

les fondemens du systême, l'unité et l'identité de l'*incitabilité*, et serait littéralement contraire aux préceptes du Professeur Écossais; car, dit il, *an alteram corporis partem vigere .... alteram languere .... credendum, et incitabilitatem toto corpore non eamdem indivisam proprietatem ... esse ducendum* (232)? *Non igitur umquam in parte incitatio sub imminuta communi augetur, aut hac aucta imminuitur, nulla hic nisi magnitudinis differentia est* (53.).

3. S'il est vrai que tous les êtres animés dès le commencement de la vie reçoivent tout-à-la-fois leur quantité d'*incitabilité* (IV.), si lorsqu'elle est une fois consumée, il faut mourir (10. 28.), si de l'aveu de l'Auteur la diathèse phlogistique en accélère la consumation, *maturius justo consumit* (70.); nous sommes autorisés sans doute à lui demander, pourquoi tant de personnes qui ont souffert même souvent, des maladies phlogistiques très-graves, des pleurésies par exemples des péripneumonies, ou des catarrhes, et qui par là ont touché plus une fois aux portes de la mort, et ont consumé presque totalement leur quantité d'*incitabilité*, se rétablissent néanmoins en entier, reprennent leurs forces primitives et parviennent à la plus grande décrépitude, aussi bien que ceux qui se sont toujours bien portés et qui n'ont jamais souffert des épuisemens extraordinaires d'*incitabilité*. On pourrait encore lui demander comment l'éphèmere, qu'on appelle légitime, laquelle sans contredit appartient aux maladies sthéniques, puisse d'après l'observation des Médecins disposer nos corps à une longue vie. Notre Auteur répondra-t-il que l'*incitabilité* se reproduit. Dans ce cas

il serait très-évident, qu'elle est une force très-active et non point passive, et qu'il n'est pas vrai *doctrinae fundamentum nihil ipsos esse nos, et ab alienis potestatibus prorsus regi* (603.): il serait encore inutile d'en avoir fixé la quantité à chaque être en naissant (IV.), parcequ'une portion quelconque serait plus que suffisante aux besoins de la vie, pouvant se reproduire selon les circonstances, à peu près comme font les plantes, quand on les a coupées. Après tout il resterait encore une grande difficulté, qui est de savoir, comment un être immatériel non composé de parties, tel que l'*incitabilité* (47bis), peut néanmoins se reproduire et par conséquent acquérir des nouvelles parties.

4. Si l'*incitabilité* n'a pas le pouvoir de se reproduire (N 3.), elle pourra moins encore s'augmenter, lorsque les stimulans ne la consument point et, ce qui est plus admirable, s'augmenter tellement, qu'elle devienne par là une cause de mort (VI.) : cette propriété est tout-à-fait inconcevable; si un homme qui a cent écus à dépenser, après en avoir employé quatre-vingt, cesse sa dépense, est-il possible qu'il devienne plus riche qu'il ne l'était auparavant et que sa bourse se remplisse d'elle même au point de créver? C'est cependant le cas de l'*incitabilité* qui s'augmente peu à-peu par sa force propre et qui finit ainsi par ôter la vie aux êtres: mais nous avons ci-dessus examiné plus en détail ce point du systeme (CLXI. *suiv.*), et il n'est pas nécessaire de s'y arrêter davantage. L'Auteur peut-être nous répondra à sa manière; que ce sont là des modes de dire que la nouveauté de la doctrine et la pauvreté du langage (18) l'obligent d'employer; mais on y a déjà suffisamment repondu (CLXXX. *ad* CLXXXIV.)

5. Pour se convaincre pleinement que l'*incitabilité* ne participe point aux propriétés de la matière on n'a qu'à faire attention à ses façons d'agir très-bizarres et très-extraordinaires. Tantôt elle est si délicate, qu'elle s'ébranle toute et soudainement, au moment même qu'une partie du corps est touchée (48.): tantôt elle est si inerte, que quoique des parties soient lésées dans leur continuité par des piqures, des blessures et des coups profonds d'armes à feu, car *continuitatem solventes offensae sunt, quidquid caedit, quidquid pungit, quidquid tormenti bellici vi in corpus altius immittitur* (696.), elle cependant ne se dérange nullement, ne donne lieu à aucune affection universelle, toute la maladie s'arrête à la partie lésée, et *nullus toto corpore affectus, nisi in loco prius offenso sequitur* (690.): d'autres fois si quelque partie est frappée, elle s'ébranle et cause un dérangement général, sans toutefois permettre que cette partie soit endommagée plus que les autres, et si par hasard quelque surcroit de lésion lui survient, cela n'arrive qu'après que l'affection est devenue générale (55.): en attendant cette même *incitabilité* permet quelque fois, que la partie frappée soit d'abord lésée plus vivement que toutes les autres (XXXVII.), mais cela arrive rarement, *affectus morbosi communes aeque mature toto corpore, ac ulla in parte, et plerumque prius prodeunt* (55.): enfin il y a des cas dans lesquels l'*incitabilité* est vraiment affectée toute entière, mais de façon à ne donner aucune marque de son ébranlement général, et seulement des signes de lésion dans quelqu'organe en particulier; tel est le cas de la veille et de la manie, dans les quel-

les la maladie paraît être contenue entièrement dans le cerveau, quoique dans le fond elle est commune (497.), c'est-à-dire répandue dans tout le corps. Un être si singulier est vraiment unique, et son inventeur a raison de dire, que sa doctrine est neuve (18.)

6. Rien n'a été jusqu'ici plus inconcevable pour les physiologistes, que le mode d'action des *stimulus*, c'est-à dire la manière avec laquelle les différens stimulans, ou puissances appliquées à notre corps l'affectent et agissent sur lui. On a toujours demandé la raison de tant de phénomènes, qu'on observe à la suite de leur application, et par quel motif les uns nous donnent la vie et la santé, tandis que d'autres nous causent des maladies et même la mort. Le D. Brown a coupé les noeud; quelques uns parmi les stimulans, dit-il, agissent par impulsion manifeste, donc tous les autres en agissent de même (XII.). Voilà sa réponse, mais qui ne nous satisfait pas assez; car avant tout il faudrait prouver, qu'il y a vraiment des puissances ou stimulans qui opèrent uniquement par impulsion manifeste; or celles mêmes qui paraissent agir le plus sensiblement de cette façon, tel qu'un coup de pierre ou de baton, donnent des résultats qui ne peuvent aucunement se rapporter à la seule impulsion manifeste, comme la variété des effets qui s'ensuivent, le démontre pleinement: mais quand même on serait d'accord qu'il y a des puissances qui agissent uniquement par impulsion manifeste, on ne serait pas encore autorisé à assujettir toutes les autres au même mode d'action; parcequ'un homme est méchant, on ne conclut pas que tous les autres le sont; le fluide

atmosphérique agit par pression manifeste sur le baromètre, dira-t-on par là que tous les autres fluides, le magnetique, l'electrique, le galvanique etc. opèrent de la même manière? Les phénoménes plus ordinaires de la vie démentent pleinement l'assertion du Docteur Écossaïs; quelque grain de tabac nous fait éternuer, et nous secoue rudement, pourquoi donc quelques grains de sable ne font-ils pas le même effet? Une cuillerée d'eau de melisse nous ranime, pourquoi donc une pareille quantité d'eau de laurier-cérise nous donne-t-elle la mort? Quel est le motif, pour le quel l'opium, l'éther, le sucre et l'arsenic administrés à égale dose et de la même manière produisent des effets tant variés, si réellement ils opérent tous par impulsion manifeste? D'ailleurs comment prouvera-t-on que la force du cerveau dans la pensée et dans les affections de l'ame, laquelle force a été placée par l'Auteur au nombre des puissances incitantes (12.), agit par impulsion manifeste? Le D. Brown répond que sa thése est prouvée par l'effet commun de ces mêmes puissances, savoir par les sensations, le mouvement, les opérations de l'esprit et affections de l'ame, lequel effet est un et identique (15.), parcequ'il se fait dans le même instant (47*bis*). En vérité il n'est pas facile de saisir le vrai sens de ces mots, ou pour mieux dire leur liaison démonstrative; cependant quelle qu'on la suppose, on conviendra toujours que l'opération de l'esprit qui combine les idées, n'est pas la même chose que le mouvement de la main qui les trace sur le papier, qu'ainsi on ne peut inférer de là rien qui soit favorable au D. Brown. Nous avons traité ce point avec plus de détail dans la seconde partie (CLXXII. *suiv.*).

7. Le Professeur Écossais après avoir établi, que toutes les puissances agissent par impulsion manifeste (XII.), semble ne pas être assez tranquille à l'égard des poisons (11.); mais revenant peu à près sur le même sujet, il se prononce pour l'affirmative (20.): il paraît cependant que ses doutes n'étaient pas mal fondés et il est sûr, que rangeant les poisons parmi les puissances incitantes il s'ensuit nécessairement une grande absurdité, savoir que les poisons ne peuvent plus donner la mort en peu d'instans, comm'ils font quelque fois; car ou le poison incite à la manière des puissances phlogistiques (68.), et dans ce cas, d'après les principes de l'Auteur, il ne peut donner la mort qu'après avoir causé la faiblesse indirecte et épuisé l'*incitabilité* par l'excès de son action, ce qui semble ne pouvoir se faire dans un moment et sans causer au préalable des signes *sthéniques* bien sensibles et proportionnés à la force du venin; ou bien on le fait agir comme une puissance *asthénique* (68.), et alors il ne pourra jamais tuer que dans un intervalle encore plus long et peut-être jamais, parceque le poison n'ôtant au corps aucun de ses stimulans ordinaires et naturels, au contraire lui ajoutant le sien propre, il est évident, que son action sera innocente et qu'elle ne causera jamais du mal; car l'addition d'un stimulant faible ou *asthénique* à un corps parfaitement sain, ne fera pas plus d'impression sur lui, que deux ou trois cuillerées d'eau de fontaine; comment donc quelques gouttes d'un poison lui donnent-elles la mort presque au moment qu'elles sont avalées? Il y a par conséquent des venins qui n'agissent point à la manière des puissances *sthéniques*, ni des

asthéniques; les doutes de l'Auteur sur leur mode d'agir étaient conséquemment raisonnables. On répondra peut-être, que les poisons alors engendrent une maladie locale qui se propage ensuite à tout le corps et amène la mort; mais cette réponse n'est point admissible dans les cas d'une mort subite. L'eau de laurier-cerise tue sur le champ et sans qu'on trouve dans le cadavre aucune lésion particulière à l'estomac et autres parties à qui elle a immédiatement touché, tandis qu'on rencontre le sang dissous et les petits vaisseaux pleins d'une lymphe rougeâtre, comme le savant Mead entr'autres a très-bien remarqué; ce qui ne peut se faire sans une action générale et simultanée. Dira-t-on à présent que ce poison et semblables sont de ceux précisement, qui produisent les maladies locales de la cinquième classe (694.), et à qui l'Auteur a accordé le pouvoir de se répandre dans tous les vaisseaux sans augmenter, ni diminuer l'*incitation*, de se porter ensuite selon leur nature sur différentes parties, d'en déranger l'organisation de plusieurs manières, et de causer enfin des troubles et des lésions générales (694.)? Mais combien de difficultés ne renferme-t-elle cette supposition? 1. Il faut convenir qu'il y a des puissances *incitantes* qui n'incitent point; 2. que ces puissances ont un mode d'action spécifique, laquelle ne se fait plus, comme le D. Brown nous a appris, par impulsion manifeste (17.); 3. qu'elles peuvent déranger l'organisation de plusieurs manières, sans toute fois que cette lésion soit sensible dans le cadavre; 4. finalment que tout cela peut s'opérer dans un moment. Ces conséquences ont paru si extraordinaires au professeur Écossais, qu'il convient tout

de bon de l'obscurité de la chose sans même oser nous proposer un seul exemple de maladie appartenante à cette cinquième classe (694.), ensorte qu'il finit par avouer franchement, qu'il désespere presque de pouvoir traiter dignement une matière si épineuse et si obscure (752.).

8. Les reflexions que nous avons faites à l'égard des poisons (N7.) nous prouvent, que les contagions ne peuvent causer d'affections *asthéniques*, malgré l'avis contraire du D. Brown (XVI.) ; car pour développer cette forme de maladie, il faut appliquer au corps un stimulant qui par sa véhémence en épuise l'*incitabilité* (27.35.), ou bien il faut ôter ou diminuer en lui l'activité de quelqu'un de ses stimulans naturels (38.45.) : or de ces deux hypothèses la première n'est aucunement recevable; et cela par une raison très-manifeste, puisque les contagions peuvent rester éparses dans le corps, soit avant que la maladie éclate, soit même quand elle a déja achevé son cours, sans produire cependant aucun effet assez sensible, comm'il arrive par exemple dans la contagion variolique, ce qui nous prouve assez évidemment, qu'il y a des contagions lesquelles n'ont point une véhémence d'action capable de produire la faiblesse indirecte (35.) et par là une maladie *asthénique*. Ce qu'on dit de la contagion variolique on peut et on doit le dire de la rougeole, de la vaccine, et autres; le virus vénérien aussi peut rester caché pendant un temps notable dans le corps, sans donner de signes de sa présence. Sera-ce donc par le moyen de la faiblesse directe (45.) qu'une contagion engendrera une maladie *asthénique* ? Cela est également inadmissible; car pour causer ces maladies, il faut, comm'on a

dit, ôter du corps quelqu'un de ses stimulans naturels, le sang, la chaleur, la pensée, les alimens, ou pour le moins il faut en diminuer l'activité; mais les contagions n'ôtent, et ne diminuent rien à l'égard de ces *stimulus*, au contraire elles y ajoutent le leur propre, lequel quelque faible qu'on le suppose, doit toujours contribuer à augmenter l'*incitation* et engendrer par là une maladie phlogistique et jamais une *asthénique*. Dira-t-on que la contagion change la qualité du sang et le rende moins capable à stimuler? Cette explication pourrait passer pour bonne, si elle n'etait point formellement désavouée par l'Auteur qui nous assure en termes exprès, que la qualité du sang ne concourt en rien à la production des maladies: *Genus sanguinis*, dit-il, *nihil, saltem ut causa, sola abundantia valet* (131.); *hinc . . . non genus sanguinis sed sola penuria in causa est diatheseos asthenicae* (134.). Cela est d'autant plus démontré, que les contagions d'après le témoignage de l'Auteur, n'ont presque aucune part à la formation des maladies (97.) et agissent avec moins de force que les puissances nuisibles ordinaires, *minus solitis noxis contagiones valent* (21.). Que concluerons-nous donc de tout cela, si ce n'est que nulle contagion ne fera jamais de maladie *asthénique*, quoiqu'en dise le Professeur Écossais?

9. Quand l'Auteur nous enseigne, qu'il y a des poisons qui suivant leur nature se portent préférablement sur une partie plutôt que sur une autre (CXXVIII.), il avoue une grande vérité, savoir que chacun d'eux a son mode ou manière d'agir qui lui est propre, qu'il possède par conséquent des qualités spécifiques, à l'aide desquelles il exerce une

action privative, c'est ainsi que le venin hydrophobique attaque la bouche, l'opium affecte l'organe cérébral, le mercure agit sur les glandes salivaires, les cantharides sur les voyes urinaires, la fumée offense les yeux, le gas acide carbonique attaque les poumons, etc. Il résulte de tous ces faits, qu'il n'est pas encore démontré, que tous les stimulans agissent par impulsion manifeste et que leur différence consiste uniquement dans leur degré respectif de force (XII.), c'est-à-dire qu' *omnes potestates, ullum vitae statum sustinentes, eaedem genere, magnitudine tantum variantes* (317.). Le D. Brown paraît avoir senti et en même temps cherché à concilier ces difficultés, en accordant à certains agens vénéneux le pouvoir de faire des maladies locales, sans causer au préalable le moindre dérangement dans l'universel (694.); mais si tel est son avis, l'observation journalière le contredit. Le mercure élève le pouls et augmente la transpiration, avant que de pousser la salive; le virus vénérien peut affecter l'universel sans léser spécialement aucune partie, le venin hydrophobique produit déjà la tristesse, l'insomnie, le dégout pour les alimens et autres signes généraux, pendant que les parties de la bouche ne se ressentent pas encore de la moindre impression maladive: en un mot tous ou presque tous les agens vénéneux, sauf qu'ils ne soient donnés à des doses très-fortes, ne produisent point de lésion particulière ou spéciale (XXXV.) sans avoir causé préalablement des desordres universels. Tout cela nous prouve suffisamment, que la lésion générale a devancé toute lésion locale, ou pour le moins nous autorise à suspendre notre jugement sur un point si délicat, jusqu'à ce que

l'histoire médicale ne nous présente un nombre suffisant de faits bien constatés, qui nous éclairent sur une matière si obscure, à laquelle l'Auteur qui a médité tant d'années sur l'art de guérir, qui a secoué tant de préjugés (CXLVII.), et qui s'annonce pour le réformateur de la Médecine (689.) n'a pas osé toucher (752.) lui-même.

10. Le D. Brown après avoir enseigné, que les puissances *incitantes* ne diffèrent que par le degré respectif de force (XII.), nous apprend ensuite à mesurer ce même degré (CXXIII.), en nous disant qu'il est en raison de surface, c'est-à-dire que l'action d'un stimulant est plus forte à proportion qu'elle touche à une plus grande étendue de parties; c'est ainsi que le sang (290.) et les humeurs sont au premier rang (134.131.136), que la chaleur occupe le second (291.), et tous les autres sont plus bas. Cette règle néanmoins, malgré son apparente simplicité, nous jette dans de grands embarras, ne pouvant s'accorder avec des phénomènes très-communs: les stimulans diffusibles par exemple, qui font des miracles jusque sur les moribonds (297.), devraient à l'instant devenir inertes dès qu'ils ne touchent que la petite surface de l'estomac; par le même motif certains poisons, qui donnent la mort presqu'aussitôt qu'ils parviennent à toucher intérieurement quelque petit point du corps, devraient perdre leur qualité meurtrière et devenir presqu'innuisibles; d'où vient donc qu'une tasse de bouillon bien fait, ou de vin généreux, un petit verre d'alkool, ou un peu d'éther raniment promptement un homme épuisé, avant même qu'ils aient eu le temps de passer à la circulation, et le raniment plus efficacement qu'une augmentation de

chaleur? D'où vient encore qu'une cuillerée de certains poisons tue aussitôt qu'elle est avalée (N7.), et qu'un air méphitique ôte la vie au moment même qu'il touche aux poumons? On pourrait grossir aisément le nombre de pareilles observations, mais celles-ci suffisent pour nous convaincre que la règle Brownienne est sujette à de grandes exceptions.

11. L'Auteur met le sang à la tête des stimulans (134.290.269.) et place le chyle à son côté (269.), en lui ajoutant les humeurs qui remplissent les conduits excrétoires (271.), et tous ensemble les regarde comme les plus énergiques stimulans pour augmenter l'*incitation* et produire la diathèse phlogistique, mais il nous avertit sérieusement, que le sang stimule en raison de sa quantité et non point de sa qualité *abundantia valet, genus nihil* (131.): pourquoi donc les humeurs ne participent-elles point à cette même prérogative, et pourquoi quand leur qualité se gâte, malgré que la quantité n'en soit pas diminuée, donnent-elles cependant de la faiblesse, c'est-à-dire, ne stimulent plus assez vivement pour produire une *incitation* proportionnée à leur quantité? *Debilitatem*, dit-il, *secretorum humorum ..... in ductibus excernentibus copia, natura degener creat* (274.): c'est là une difficulté dont on aimerait trouver la solution dans l'Auteur.

12. On est peut-être surpris d'entendre que la tristesse et le désespoir ne sont que de la petite joie et de la petite espérance, et que leurs effets sont tous identiques au degré près; *tristitia*, dit l'Auteur, *animi dolor*, *metus*, *terror*, *desperatio tantum laetitiae*, *fiduciae*, *spei minores quasi gradus sunt*, *et adfectuum excitantium tantum imminu-*

tionem, non contrarios his, et absolutos animi motus significant (142.). Mais l'admiration cesse bientôt dès qu'on fait attention aux principes qu'il a établi. Les mêmes puissances, dit-il, causent la force et la faiblesse, la santé et la maladie, la vie et la mort (327.); il n'est donc pas surprenant que la tristesse et la joie, le désespoir et l'espérance soient aussi la même chose. L'observation, ajoute t il, vient à l'appui de cette assertion; car la joie, la confiance, l'espoir, si elles sont trop fortes produisent la faiblesse indirecte avec les maladies qui en sont la suite, telles que l'épilepsie et l'apoplexie, et peuvent même causer la mort (141.); or ces mêmes passions, lorsqu'elles sont trop faibles engendrent la faiblesse directe (142.), et prennent le nom de tristesse, d'abattement, de peur, de désespoir, elles ne sont donc pas contraires aux premières, elles n'en sont que de moindres degrés, et n'en diffèrent que par le nom; au reste elles sont identiques suivant le raisonnement de notre Professeur: soit donc qu'on embrasse nos frères victorieux et couronnés de laurier, soit qu'on verse des pleurs sur leurs corps pâles et froids, ces deux mouvemens de notre ame, quelque que ce soit la différence qu'y mettent les hommes vulgaires, sont toujours les mêmes à quelque degré près.

13. Aucune puissance incitante, quelle qu'elle soit, pas même la chaleur, ne pouvant être appliquée à tout le corps d'une manière uniforme (48.), et la partie qu'elle touche immédiatement en étant plus affectée que toutes les autres (49.); il est nécessaire d'admettre une inégalité de force parmi les différentes actions de l'être vivant. Notre

Auteur est ainsi parfaitement d'accord sur cet article avec les Médecins vitalistes; il en disconvient seulement en ce qu'il soutient, que les actions de la vie, quoiqu'inégales entr'elles, sont néanmoins toutes en dessus, ou toutes au dessous du degré d'*incitation* qui constitue la santé, ce que les *vitalistes* nient formellement soutenant, que dans le temps de la maladie il peut y avoir en nous des actions plus faibles que dans l'état de santé, et en même temps y en avoir d'autres plus fortes, que par exemple les jambes et les bras d'un pleurétique sont réellement plus faibles pendant la maladie que dans le temps de la santé; qu'ils acquièrent au contraire de la force par les convulsions et les spasmes au milieu d'une fièvre nerveuse et même dans un homme mourant. La raison d'une différence si marquée entre les opinions du professeur Brown et des Médecins vitalistes, est très-manifeste; ceux-ci s'en tiennent scrupuleusement à l'observation laquelle leur apprend, qu'une partie peut gagner de la force, tandis qu'une autre en perd, le D. Brown s'appuye au contraire sur les propriétés de son agent unique, indivisible, identique lequel par là n'admet point de partage, et veut impérieusement, que le tout soit de la faiblesse, ou bien que tout soit énergie. Il est cependant aisé de voir de quel côté se trouve la raison; ces propriétés de l'*incitabilité* ne sont pas encore démontrées (CLXXXIII. *suiv.*), et encore quand on les supposerait telles, l'Auteur n'aurait pas pour cela gain de cause, puisqu'il est facile de lui prouver par ses dogmes mêmes, que dans le corps vivant il peut y avoir concurrence d'actions opposées. Soit l'*incitation* dans un homme parfaitement sain = 10; celle-ci

par l'application de la chaleur (407.) devienne dans tout le corps = 12, et dans la partie spécialement lésée (XXXV.), dans les poumons par exemple, = 15; la différence d'*incitation* de ceux-ci à l'*incitation* de santé sera = 5: que la péripneumonie tourne maintenant vers la faiblesse indirecte et que l'*incitation* s'abaisse par tout de 3 degrés; on aura alors l'*incitation* générale = 9 et celle des poumons = 12, savoir l'*incitation* pulmonaire surpassera celle de santé de 2 degrés, pendant que l'*incitation* générale y sera inférieure d'1 degré, c'est-à-dire l'une sera *sthénique*, et l'autre *asthénique* simultanément. Je sais que le D. Brown peut répondre que l'énergie et la faiblesse dans ces cas ne sont qu'apparentes et illusoires (226.), parceque, dit-il, si elles étaient réelles, non seulement les deux formes de maladie (66.447.), mais encore la méthode de les traiter (LXXXVIII.), aussi bien que la faiblesse directe et l'indirecte, en un mot l'unité, l'identité et l'indivisibilité du nouvel agent, et avec elles tous les fondemens du système seraient entièrement ruinés (226.*ad*233.). Sans m'opposer à des conséquences qui me paraissent assez légitimes, et quelle que puisse être la valeur de cette réponse, je serais cependant toujours persuadé que les jambes et les bras d'un athlète pleurétique étendu dans son lit, malgré que ses poumons se trouvent dans un état d'*incitation* supérieur à celui de santé, sont pourtant moins forts alors, que quand il combattait vaillamment sur l'arène brulante du cirque.

14. Que la lésion locale dans les maladies communes ne dévance jamais l'universelle, qu'elle soit souvent postérieure, ou tout au plus simultanée (XXXVII.), ce sont là des propositions qui peuvent

donner lieu à beaucoup de réflexions; laissant néanmoins à part toute discussion, nous ne ferons ici qu'une seule remarque, savoir que la partie laquelle est la première à recevoir l'impression d'un agent quelconque, doit aussi en être affectée la première et même avant que la lésion se communique aux autres, précisément comme dans une suite de boules qui se touchent, celle qui reçoit immédiatement le coup et qui communique le mouvement aux autres est toujours la première à être ébranlée. D'après cette observation si simple et si facile, on est fondé à croire que la peau et les poumons sont affectés par l'impression du froid ou du chaud avant les organes clos, qui de l'aveu de l'Auteur jouissent d'une température presqu'invariable (168.). Cela étant, pourquoi l'*incitabilité* tient-elle une marche si différente, et pourquoi au lieu de produire une lésion dans la partie frappée, cause-t-elle préalablement une maladie commune? Quand on frappe une cloche, ou une cuve pleine d'eau le mouvement se communique vraiment à toutes les parties de la cloche et de la cuve, mais en attendant l'endroit frappé est toujours le premier à frémir, ou à ondoyer. D'où vient donc que l'agent Brownien suit des lois si contraires à la physique? On ne saurait en rendre raison autrement, si ce n'est que l'Auteur l'ayant placé parmi les êtres immatériels (47*bis*.), il l'a en même temps affranchi des lois qui appartiennent à la matière.

15. Quoique le D. Brown nous assure ouvertement, que l'affection générale surpasse infiniment l'affection locale (XXXVI.), il s'élève cependant de forts doutes à cet égard. Si dans la pleurésie, la péripneumonie, ou la frénésie on pouvait séparer

le vice locale de la lésion universelle laquelle, suivant le langage ordinaire, consiste dans une fièvre aigue phlogistique et suivant le langage de l'Auteur dans une *pyrexie* (332.), le mal deviendrait sur le moment beaucoup moindre et n'excéderait guères une éphémère ou une synoque : si par le moyen du china on réduit les fièvres intermittentes pernicieuses apoplétiques à une tierce simple, ce qui arrive quelque fois, alors elles ne constituent plus qu'une maladie très-légère et qui n'a aucune suite facheuse; ainsi l'assertion Brownienne est sujette, comme on voit, à des fortes exceptions, et ne paraît admissible, que dans le cas de petites maladies, dans lesquelles l'affection générale est peu de chose, et le tout se réduit presqu'à la seule lésion locale. Tel serait le cas d'un rhume, d'un catarrhe, ou d'un angine très-légers, où l'affection universelle n'est presque rien, et la locale est presque tout.

16. Les différentes causes de mort, que le D. Brown assigne aux êtres vivans ne répondent guères aux principes que lui-même a adoptés. La mort, dit-il, tantôt est l'effet de l'*incitabilité* consumée, et tantôt de son abondance ou accumulation (XXI.) : or si le même effet ne peut émaner d'une cause différente, car *non idem effectus e diversa causa* (367.*etc.*), comment la mort peut-elle dériver de l'excès également que du manque de l'*incitabilité*? La difficulté devient plus embarrassante lorsqu'on réfléchit que l'*incitabilité* est la cause essentielle de la vie (10.14.); si cela est, plus la cause sera forte plus l'effet doit être marqué; comment donc l'*incitabilité* donnera-t-elle la mort par son abondance? Il y a plus; si cet agent Brownien est

vraiment non composé de parties, c'est-à-dire indivisible (47*bis.*), comment peut-il se consumer ou s'épuiser? Certes qu'il faudrait alors en diviser les parties, qui dans l'hypothèse n'existent point; également s'il est un être non composé de parties, comment peut-il s'accumuler, l'accumulation n'étant autre chose qu'addition de parties à parties? Nous avons discuté ces points de doctrine lors de l'examen des propriétés de l'*incitabilité* (CLXI.*suiv.*). L'Auteur s'excusera peut-être sur la pauvreté du langage, et sur la nouveauté de sa doctrine, mais on y a déjà répondu (CLXXX.*suiv.*).

17. La définition Brownienne de la maladie (XXVIII.) n'est pas bien exacte; elle ne comprend que le dérangement ou l'exercice désagréable et difficile des fonctions et non pas leur cessation, quoique celle-ci, la cécité par exemple, la surdité, l'aphonie, la paralysie et autres anéantissemens de fonctions, aient été regardés toujours comme des véritables maladies. On dira peut-être que sous le nom de fonction dérangée on doit comprendre aussi les fonctions anéanties. Cette explication serait bien recevable dans un autre système, mais non pas dans celui de l'Auteur; premièrement parceque toutes les maladies selon lui ne sont qu'augmentation ou diminution d'*incitation* (62.), et jamais cessation; 2.° parceque l'*incitabilité* étant unique, indivisible, identique et non composée de parties (47*bis.*), elle ne peut conséquemment être anéantie dans un endroit du corps et subsister dans les autres; il est donc impossible de placer dans la nosologie Brownienne les maladies causées par la cessation d'une fonction. On nous répliquera que ces maladies sont locales: mais en premièr lieu dans

la surdité, la cécité, la paralysie etc. etc. l'affection est quelque fois générale, sans qu'on puisse accuser aucun vice local; tel est le cas des vieillards, en qui les organes des sens s'affaiblissent et cessent même, sans qu'il y ait aucun vice organique: en second lieu l'épilepsie et l'apoplexie sont des maladies avouées communes par l'Auteur même (505.), et cependant dans ces maladies il y a cessation de plusieurs fonctions: finalement dans le systême Brownien on ne peut admettre aucunement les maladies locales, comme on fera voir ci-après (*N* 19.). Il résulte de tout cela que la définition de la maladie, que nous propose le D. Écossais est très-défectueuse (*V. N* 19. *et* §. CLXXVII.).

18. Afin de connaître si la maladie causée par un poison est commune ou locale, l'Auteur nous dit d'observer si elle a été précédée par quelque opportunité, et si elle peut ou non être guérie ou soulagée par le traitement des maladies communes (XV.). Cette règle cependant est beaucoup fautive; car chaque poison, du moins les végétables et les animaux, causant une maladie qui est constamment la même, démontrent clairement que la présence ou le défaut d'opportunité n'a rien à faire pour porter l'action du venin dans l'universel, ou pour la borner préférablement à une partie seule; tout au plus, si par hasard quelque opportunité se rencontre, elle ne fera que favoriser ou diminuer un peu l'activité du venin; un individu faible par exemple sera tué plus facilement par une dose d'arsénic, qu'un homme vigoureux. L'opportunité d'ailleurs dans ces maladies doit être considerée comme une chose purement accidentelle, parcequ'il arrivera bien rarement, que personne se la procure et qu'il

avale ensuite un poison : sa présence ou son défaut ne peut donc fournir aucune donnée pour connaître si la maladie est locale ou commune. Le traitement, qui est le second point que le D. Brown propose pour former le diagnostic, ne nous éclaire pas d'avantage, parceque la maladie causée par un poison, étant ordinairement spécifique, exige aussi des remèdes spécifiques, soit-elle commune, ou locale, à peu près comme les fièvres tierces et les virus siphilitique demandent du china et du mercure : or comme nous ne connaissons que peu de remèdes spécifiques, il s'ensuit que la maladie tant locale, que commune ne peut être guérie ni presque soulagée par le traitement ordinaire des maladies communes, tout de même qu'une fièvre tierce pernicieuse serait mortelle et nullement guérissable sans le secours spécifique du china, malgré tout le traitement des maladies communes, auxquelles sans doute elle appartient. Lors donc que ce traitement réussit dans le cas de poison, ce n'est qu'indirectement et casuellement qu'il fait du bien, savoir ou parcequ'il fait sortir le venin du corps, ou parcequ'il aide les forces de la nature, afin qu'elle puisse en domter la force meurtrière par ses ressources admirables. Au reste, comme les lésions des puissances incitantes, quelle qu'en soit la nature, portent toujours sur l'*incitabilité* qui est une et indivisible (47bis.), on peut raisonnablement douter, comme on dira bientôt, si jamais maladie locale peut naître d'un poison, d'autant plus que celui-ci étant pour l'ordinaire appliqué à la surface du corps, ou avalé, il porte nécessairement sa première action sur des parties très-sensibles, ou très *incitables* comme dit l'Auteur, lesquelles par

conséquent doivent propager avec beaucoup plus de facilité l'impression qu'elles viennent de recevoir (691.). Nous avons déjà examiné ci-dessus ce point de doctrine (*N7. et* §. CLXXVII.), on va y toucher encore dans la note suivante.

19. Quoique les maladies locales (XXXIII.) jouent un rôle bien distingué dans le systême de l'Auteur, il est cependant facile de lui prouver, qu'elles ne sont point recevables dans sa nosologie. La raison en est très-simple et très-manifeste : ou leur cause touche à l'*incitabilité* et altère l'*incitation*, ou non. Dans le premier cas la maladie est nécessairement commune (48.), et dans le second il n'y en aura aucune ; c'est l'Auteur qui le dit, *incitatio idonea prosperam, nimia aut deficiens adversam valetudinem facit. Nulla alia corporis humani vivi rite secusque valentis, morborum nulla alia origo* (62.). On dira peut-être que la cause des maladies locales n'étend pas son action au de-là de la partie lésée et qu'elle n'ébranle point l'*incitabilité* entière ; mais rien ne serait plus absurde que cela dans l'hypothèse d'un être, tel que l'*incitabilité*, unique, indivisible, non composé de parties (47*bis*.), lequel touché dans un point quelconque s'ébranle tout de suite dans son universalité (48.) ; car il faudrait alors lui supposer absolument des pièces ou parties séparées, et même indépendantes les unes des autres, ce qui en détruirait l'essence et par conséquent l'existence, et avec elle le soutien principal de la nouvelle doctrine. C'est donc avec bien de fondement qu'on soutient, que les maladies locales ont une existence précaire et mal assurée dans la nosologie Brownienne.

20. Les signes de l'*incitation* augmentée proposés par l'Auteur (XIX.) ne s'accordent point avec l'observation. Celle-ci nous apprend qu'un homme sain, lorsqu'il commence à suer au front, ne laisse pas de transpirer, au contraire que la transpiration augmente alors et devient plus abondante, en sorte que ces deux phénomènes sont pour ainsi dire liés ensemble. Pour ce qui est des signes de l'*incitation* diminuée (XIX.), savoir une transpiration excessive, des sueurs spontanées, froides et épaisses et autres évacuations abondantes (52.), ils ne sont guères plus conformes à la vérité. On voit des personnes faibles qui transpirent peu et ne suent jamais, sauf qu'elles se fatiguent; les hydropiques, les hommes hypochondriaques, les filles chlorotiques et autres ont la peau sèche et peu suintante: ce qu'on dit de la transpiration, on doit le dire des autres évacuations, puisqu'il y a des individus sans force et sans énergie qui pourtant n'ont point des évacuations abondantes: il est faux aussi que ces personnes aient des sueurs spontanées, c'est-à-dire non provoquées par quelque cause manifeste, ce n'est que dans les phthisiques, et dans quelques fièvres qu'on les observe; et à l'égard des sueurs froides et épaisses, elles ne se rencontrent guères que dans les mourans et les asphixiés. Par quel motif donc notre Auteur aura-t-il avancé des faits si évidemment faux? Le voici, la diathèse phlogistique, selon lui, retrécit les vaisseaux et empêche la transpiration (61.); or l'*incitation* augmentée n'étant que le commencement de cette diathèse, doit-elle par conséquent arrêter la transpiration; la diathèse *asthénique* au contraire naissant d'une *incitation* diminuée, doit dilater les vaisseaux (61.)

et par là donner une issue plus facile à la transpiration. On ne s'arrêtera point à combattre des propositions si étranges, on demandera seulement au professeur Écossais, comment d'après ses dogmes la transpiration peut-elle s'arrêter au début de la diathèse *sthénique*, tandis que le front sue; est-ce qu'alors l'*incitation* au front a déjà diminué et fait place à l'*asthénie* qui pousse la sueur, pendant que par tout ailleurs la *sthénie* domine encore et arrête par conséquent la transpiration? Cette explication est incompatible avec la nature de l'*incitabilité* et surtout avec son unité (XXXVII.). On lui demandera encore, pourquoi dans la phthisie et dans beaucoup de fièvres qui toutes sont une maladie d'extrême faiblesse (343.346.), les malades ont cependant des sueurs très-abondantes. Est-ce que la diathèse *asthénique* qui a la force d'arrêter la transpiration (222.61.) n'est point capable d'empêcher la sueur? Est-ce que l'*asthénie* quitte alors ces faibles corps pour faire place à quelqu'autre état inconnu, capable de pousser les sueurs? On ne finirait plus: mais ce petit nombre d'observations suffit pour prouver combien les principes mécaniques et *anti-vitalistes* de l'Auteur ont pu l'égarer, jusqu'à lui fermer les yeux sur les phénomènes les plus communs et les plus sensibles.

21. Le professeur Écossais nous enseigne que la diathèse phlogistique augmente toutes les actions, qu'elle aiguise l'esprit et tous les sens, qu'elle enfin augmente la force des mouvemens volontaires et involontaires (XLIII.). Cette proposition demande bien des éclaircissements: si l'Auteur veut dire uniquement que les organes des sens sont devenus plus sensibles à l'action de leurs stimulans natu-

rels, de la lumière, des sons et autres, nous sommes parfaitement d'accord avec lui; nous lui observerons seulement, que ce n'est pas de la force, mais de la faiblesse qu'ils ont alors contracté. Ce qu'on dit des organes des sens on doit le dire de la sensibilité en général laquelle est toujours en raison inverse, au moins jusqu'à un certain point, de la force ou énergie vitale; en effet nous voyons que les femmes, les enfans, les convalescens et autres personnes faibles sont beaucoup plus sensibles que les hommes vigoureux; quelle différence de sensibilité entre Hercule et Tisbée! Nous avons prouvé tout cela dans notre ouvrage *saggio sopra il dolore:* pour démontrer ainsi que l'oeil, l'ouie et autres organes ont vraiment acquis de la force, il ne suffit pas de prouver qu'il sont devenus plus sensibles à l'action des stimulans, il est nécessaire encore que l'exercice de leurs fonctions se fasse avec plus d'aisance, et qu'ils soient en état de supporter des stimulans plus forts. Ce n'est que par le concours de ces conditions qu'on peut démontrer, que la force de l'organe est réellement augmentée. On dit que la vue de l'aigle est plus perçante et énergique que la nôtre, parcequ'elle découvre les objets à des plus grandes distances et parcequ'elle peut soutenir sans peine et même avec plaisir l'éclat d'une lumière qui nous éblouit; mais quand un homme est atteint aux yeux d'une inflammation *sthénique* ou phlogistique et qu'il ne peut plus supporter la lueur d'une chandelle, ni même lire quelques lignes de suite, dira-t-on qu'il a acquis de l'énergie visuelle? Ce n'est que le mode de sensibilité qui a changé en lui, et ce changement est accompagné de faiblesse, se soutient par

elle et ne cesse qu'avec elle. Nous avons démontré suffisamment toutes ces vérités dans ledit ouvrage. Voyons maintenant si la diathèse phlogistique aiguise réellement l'esprit. On se tromperait fort si on prenait pour de l'énergie intellective cette facilité qu'ont les malades à se troubler et cette inconstance qu'ils montrent à suivre une méditation un peu sérieuse ; tout cela n'est que de la faiblesse. Pour dire avec fondement que l'esprit d'un homme s'est aiguisé, il faut qu'il ait acquis plus d'aptitude pour faire une découverte, résoudre un problême, ou donner une démonstration difficile, en un mot, qu'il ait plus de perspicacité ; sans cela bien loin de s'être aiguisé il n'en sera devenu que plus tardif et émoussé. Si donc le professeur d'Édimbourg prétend uniquement que dans la diathèse phlogistique nos organes deviennent plus sensibles à l'impression des stimulans, c'est-à-dire plus propres à être lésés par leur action, et que l'esprit devient plus inconstant et plus léger, nous n'avons rien à lui opposer ; qu'il sache seulement que dans tous ces changemens il n'y a que de la faiblesse, et point du tout de la force ou de la vigueur ; qu'il sache encore que dans la diathèse phlogistique bien de fois le corps se ressent d'une faiblesse générale très-sensible, que l'appetit diminue, les forces s'exténuent, l'homme se lasse plus facilement, la tête devient pésante, l'esprit morne et toutes les fonctions en général incommodes et gênées. Tel est souvent l'état qui précède une pleurésie ou une péripneumonie, état qui marque ouvertement une diminution, et point du tout une augmentation d'énergie dans les fonctions physiques et morales. Ces effets deviennent d'autant plus sensibles que

la maladie se développe d'avantage, la force des muscles volontaires diminue extrêmement, au point que le malade ne peut plus se tourner dans son lit, les organes de la digestion ne peuvent presque plus supporter un peu de bouillon, et en général tous les stimulans les plus ordinaires, et naturels, la lumière, les sons, les odeurs lui deviennent à charge. Je sais que le D. Brown répond que tout cela est de la force et non pas de la faiblesse (226. 227.), mais personne que lui ne le croira; il nous dira encore que c'est là de la faiblesse indirecte (35.); mais avant tout il faut prouver que cette faiblesse est réellement ce qu'il nous dit (N23.), en second lieu qu'elle diffère essentiellement de la directe, ou pour le moins qu'il est possible dans la pratique de l'en distinguer (N75.); finalement il serait nécessaire de démontrer que cette faiblesse indirecte n'a pas lieu dans le cours des affections phlogistiques, et ne se rencontre pas même dans leur commencement et pendant les opportunités qui les précèdent. Il est sûr pourtant d'après le témoignage de l'Auteur, que dans toutes ces différentes périodes de la maladie, il y a constamment quelque partie spécialement lésée (XXXV.), puisque *in morbis pariter, et ad eos opportunitate, partem aliquam magis adfici perpetuum* (437.); mais cette lésion spéciale se fait remarquer par une plus grande *incitabilité*, ou comme on dit communément, par une plus grande sensibilité de la partie (690.691.), laquelle n'est que l'effet de la faiblesse, comme nous venons de le dire et comme nous l'avons prouvé dans d'autres occasions; il est donc constaté, que la diathèse *sthénique* malgré l'assertion de l'Auteur, n'augmente pas toutes les actions, qu'au contraire elle en diminue quelques unes.

22. Les Médecins ont toujours reconnu plusieurs espèces de faiblesse; entr'autres ils ont reconnu celle qui naît du manque des moyens nécessaires à l'entretien de la vie, le sang, les humeurs, les alimens, un air salubre, etc: ils ont encore remarqué, que cette faiblesse était d'autant plus difficile à guérir, que le manque de ces moyens avait duré plus long temps: ils ont observé aussi qu'elle se montrait à la suite de longs flux, des diarrhées invétérées, de la lencorrhée, des hémorragies, de forts chagrins, d'une mauvaise nourriture et causes semblables long temps continuées. D'après toutes ces observations les Médecins ont nommé cet état, nature épuisée (*naturam exsolutam*) ou faiblesse produite par l'épuisement des forces de la nature; et se sont par conséquent gardés soigneusement d'affaiblir ces malades par des saignées, des purgatifs et autres débilitans; au contraire ils ont tâche de les fortifier par des corroborans et par une bonne et convenable nourriture. C'est d'après ces principes que le célèbre Ramazini avertissait les Médecins de son temps de ne pas être faciles à l'égard de la saignée dans le traitement des pauvres laboreurs, parceque, disait-il, ces gens-là sont mal nourris et en même temps épuisés de fatigue; par un motif semblable depuis Hippocrate jusqu'à nos jours les bons praticiens ont constamment suivi la grande maxime, que les maladies *ab evacuatione curantur repletione* c'est-à-dire par une nourriture sagement administrée et aidée par des remèdes propres aux circonstances; et non contens de cette règle fondamentale et générale les Médecins en ont adopté une autre moins universelle, enseignée par le même Hippocrate, sa-

voir qu'il faut rétablir peu-à-peu les malades, qui ont été affaiblis pendant long-temps, mais plus vîte ceux qui ont été brusquement debilités, *quae lente attenuantur corpora*, dit le Vieillard de Coos, *lente reficere oportet, quae vero brevi*, (aph. 7. lib. 2.) Aussi, si je ne me trompe, le professeur Écossais, par rapport aux causes et moyens curatifs de la faiblesse directe, n'a fait que copier Hippocrate et ses disciples, puisqu'également qu'eux il la dérive du défaut des moyens nécessaires à la vie, et la traite avec une bonne nourriture et des corroborans, ensorte que la différence ne consiste que dans les noms, ayant appellé puissances *incitantes* les moyens, qui soutiennent la vie, faiblesse directe la nature épuisée et *stimulans* les remèdes capables à la rétablir: mais venant ensuite à la théorie de cette faiblesse il se départ infiniment d'eux; car au lieu de la faire naître de l'épuisement du principe vital, il la dérive d'une cause tout-à-fait contraire, de l'abondance et entassement du même principe, ou autrement de l'*incitabilité*, soutenant d'un ton fort sérieux que ce principe abonde plus que jamais dans un homme qui va expirer après de longs flux et une longue inanition. La disparité des opinions d'Hippocrate et de Brown à ce dernier égard étant si forte, nous n'entreprendrons pas de les concilier; on en remettra plutôt la décision au bon sens.

23. Si la faiblesse directe n'est autre chose que ce qu'on appelle *nature épuisée* (N22.), la faiblesse indirecte (XLII.) de son côté ressemble parfaitement à cet état de vie, que les Médecins connaissent depuis long temps sous le nom de *nature opprimée*. Un homme qui se porte bien, mais qui

après avoir mangé ou bu avec excès, ou s'être emporté trop vivement, contracte une fièvre, une épilepsie, des convulsions, il se rétablit bien de fois assez promptement, si on s'oppose sans délai à la maladie, et aux effets des causes qui l'ont produite, avant qu'ils aient fait de progrès et épuisé les forces de la nature, et cela précisement parceque celles-ci avant la maladie étaient fortes et vigoureuses. C'est de cette importante observation que l'école Hippocratique a conclu, que dans ce cas les forces du malade ne manquaient point, qu'elles étaient seulement opprimées, savoir qu'elles étaient inactives et point du tout épuisées, à peu près comm'on dit d'un ressort comprimé et rendu impuissant par un trop grand poids, lequel se remet bientôt si on a soin de le décharger avant que le poids ait détruit sa force élastique: aussi les disciples de Coos dans ces circostances ont-ils administré des émetiques, des purgatifs, des saignées et autres secours analogues pour guérir cette faiblesse. Si l'on compare à présent avec cette doctrine celle du professeur Brown, on voit clairement, que sa nouvelle faiblesse indirecte répond parfaitement à l'ancienne *nature opprimée*, et que toutes les deux naissent de l'action trop forte des agens de la vie, ou *puissances incitantes*: mais autant notre Auteur demeure d'accord sur la nature de cette faiblesse, autant il disconvient sur la méthode de la traiter; puisqu'il défend tout remède débilitant et évacuant et n'admet que des stimulans. Ce serait sans doute à l'observation de terminer en dernier ressort ces différends; mais comme le D. Brown est si prévenu contre les Médecins (CXLVII.), qu'il ne leur croirait jamais,

même quand ils rapporteraient les faits avec la plus scrupuleuse vérité; le tribunal de l'observation devient par là inutile, sauf qu'on ne veuille s'en rapporter aux savetiers et aux vieilles femmes, qui d'après le témoignage de notre Professeur en savent plus que les Auteurs et Professeurs de Médecine (411.). Ces bonnes gens à la vérité croient fermément, que ce serait un crime de ne pas ouvrir la veine à un apoplectique qui a le visage fort rouge, le pouls plein et le corps chaud; ils sont également persuadés, qu'on doit purger un malade fiévreux qui depuis plusieurs jours n'a pas le ventre libre et ressent des douleurs aux intestins; ils imaginent aussi que le Médecin doit tout de bon donner des diurétiques pour faire uriner un hydropique: mais peut être leur témoignage trop ingénu ne serait plus agréé par le D. Brown, qui par conséquent ne discontinuerait point, malgré tout cela, de nous accuser comme de sots qui tuent les malades. Dans ce cas il ne nous reste plus qu'à gémir sur le sort de tant de malheureux qui auraient certainement échappés à la mort, s'ils eussent eu le bonheur de tomber entre les mains des disciples d'Hippocrate, ou pour le moins d'être livrés aux seules ressources de la nature.

24. L'étiologie des secrétions adoptée par l'Auteur et appuyée sur le diamètre des vaisseaux (CXXX.) est si peu fondée, elle est si oubliée, qu'on peut bien s'épargner la peine de la combattre sérieusement: on se bornera donc à quelque observation rapide. Si le diamètre des vaisseaux est la cause des secrétions, il est juste qu'on nous explique pourquoi la glande lacrymale, les parotides et autres couloirs, malgré qu'ils aient leurs vaisseaux

d'un calibre à peu près égal, secrétent néanmoins de si différentes humeurs; on doit nous dire encore pourquoi le sang sort quelquefois tout à-coup par les vaisseaux des poumons, de l'estomac, de la peau, et autres parties d'où il n'est pas accoutumé de sortir; est ce que le diamètre de leurs petits vaisseaux s'augmente alors subitement? Si cela est, pourquoi cette augmentation a-t-elle lieu dans un organe secrétoire et non dans tous les autres, dans un corps animé par une force unique et indivisible? Mais laissant ces considérations à part, il est sûr que dans l'hypothèse Brownienne les humeurs doivent exister toutes formées et flottantes dans la masse du sang, ne cherchant qu'à rencontrer l'issue qui leur est destinée: car si la chose était autrement, le diamètre ne suffirait plus; or dans cette supposition il n'y a pas de doute, que les organes qui ont des vaisseaux plus larges, doivent donner passage à toute sorte d'humeurs; il est certain également, que quelques sas ou tamis convenablement gradués auraient abondamment suffi à toute la besogne des secrétions: comment donc la nature a-t-elle mis tant de variété et de finesse dans les organes des secrétions, elle qui ne fait jamais rien d'inutile? La question ainsi se reduit à connaître, si c'est la nature qui a tort d'avoir infiniment varié et multiplié la structure de ces organes, ou si c'est le D. Brown, pour y avoir substitué une organisation trop simple et trop mécanique.

25. S'il est absurde expliquer l'ouvrage des secrétions par le diamètre des vaisseaux (N24) il l'est bien plus encore d'assigner d'après notre Auteur, l'amour comme le *stimulus* de la menstrua-

tion (CXXXI.). En effet n'y a-t-il pas des filles dans le plus bas âge, à sept ans par exemple, qui sont déjà sujettes aux règles? N'y en a-t-il pas des autres, qui sont privées de l'usage de la raison, ou qui se conduisent avec la plus grande sagesse et chasteté, et toutefois ont leurs règles périodiquement? Certes qu'ici l'amour n'y entre pour rien; soyons cependant généreux à l'excés, et accordons à notre Professeur, que l'amour est le *stimulus* de la menstruation, qu'il nous explique seulement, pourquoi cette évacuation se fait par périodes et non pas d'une manière continuelle comme les autres secrétions et notamment dans ces femmes en qui le *stimulus* Brownien ne manque jamais; qu'il nous apprenne encore pourquoi des femmes honnêtes ont des cours abondants, pendant que d'autres libertines n'en ont que très-peu. Mais laissant à part toutes ces considérations, est-ce qu'il veut nous faire accroire aussi que les femmes à quarantecinq ans, lorsque le flux menstruel cesse naturellement, redeviennent insensibles aux traits du fils de Cytherée (529.)? Est-ce que lui-même le croit de bonne foi? Le stimulus menstruel est donc destitué de fondement, il est même dénué de toute vraisemblance.

26. L'Auteur n'est pas peu embarassé quand il est forcé de prononcer sur les forces de la nature (XXVI.); d'un coté elles sont si évidentes, qu'il ne voudrait pas avoir l'air de nier ce que tout le monde avoue; de l'autre elles sont si fort en contradiction avec ses principes favoris et fondamentaux, tels que la vie dépend des choses extérieures (603.22.), qu'on ne doit jamais se reposer dans le traitement des maladies (95.etc.), qu'il est vivement tenté de refuser toute sorte de force à la nature. Effectivement tantôt

il admet un principe de vie (6.184.) et une force médicatrice (701.), tantôt il paraît les exclure l'un et l'autre, voulant nous faire accroire que cette force n'est rien sans les choses extérieures (95.), que notre corps n'a aucune force innée (147.), et que nous sommes entièrement gouvernés par des puissances étrangères (603.). Nous ne nous permettrons pas des nombreuses refléxions sur ce point du systême Brownien, on demandera seulement à son Auteur si les forces de la vie réagissent ou non contre les choses extérieures, et si les bêtes sauvages ne guérissent point de leurs blessures et autres maladies par le seul secours de la nature et sans aucun aide de l'art, et si la même chose n'arrive pas quelquefois aux hommes aussi. En attendant le lecteur peut consulter ce qu'on a dit cidessus à l'égard de la vie (CCXII. *ad* CCXXVI.).

27. Quand on refléchit un peu sur cette propriété du corps vivant, qu'on appelle sensibilité, on sent d'abord combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en constater la prétendue quantité propre à chaque partie et on se persuade bientôt, que ce n'est qu'improprement, qu'on dit que l'une est plus sensible que l'autre. Si l'on pouvait découvrir le stimulant spécifique de chaque partie, on trouverait qu'elles sont toutes également sensibles. L' inflammation développe la sensibilité dans le tissu cellulaire et dans les membranes qui en sont composées, la carie la fait éclorre dans les os, et bien de parties qu'on croit non sensibles le deviendraient d'une manière insupportable si l'on parvenait à trouver leur stimulant spécifique; y a-t-il une douleur plus cuisante que celle des dens? Cependant, comme dit très bien le savant Dumas,

elles sont insensibles à la lime. Et certes les physiologistes aujourd'hui sont bien revenus des préjugés d'un grand homme, qui avait un peu précipitamment déclaré que plusieurs parties du corps vivant n'étaient pas sensibles. Du peu de sensibilité donc qu'une partie montre à l'égard de certains stimulans, on ne peut point en inférer raisonnablement, qu'elle est moins sensible, ou comme l'Auteur dit, moins *incitable* que les autres ; par conséquent on ne peut pas d'après les enseignemens du D. Brown établir sur cette prétendue différence une distinction pathologique fondamentale, puisqu'elle risque à tout moment d'être renversée par la rencontre d'un stimulant spécifique, d'autant plus qu'un être unique, indivisible, immatériel, identique, tel que l'*incitabilité*, paraît devoir influer sur toutes les parties du corps vivant d'une manière uniforme.

28. Le D. Brown en parlant d'une affection de nerfs, qu'il nomme distention, *nervos distendendo* (CXXV.), veut entendre ou les nerfs proprement dits ou, à la manière des anciens, il entend les ligamens, les tendons et autres parties blanches. Dans le premier cas il ne peut pas dire que la lésion soit faite, comme il avance, à des parties peu sensibles, ou peu *incitables* (690.) et dans le second, le Réformateur de la Médecine, le premier qui a osé la retirer de son état conjectural et la porter au rang des sciences exactes (689.312.) n'aurait pas dû se permettre lui-même un langage si peu exact.

29. Notre Professeur nous donne une preuve bien éclatante du peu de cas qu'il faisait des symptômes et des observations anatomiques, lorsqu'il

défend de faire attention à la qualité et à la quantité des crachats dans la phthisie (CXLIII.), nous assurant qu'ils ne sont pas un produit de la suppuration, et que les poumons dans la plûpart des cas ont été trouvés parfaitement sains après la mort (593). Sans lui citer une foule d'Auteurs qui tous sont d'un avis contraire, et qui tous ont reconnu du pus dans les crachats des phthisiques et des grands dégâts dans les poumons à l'ouverture du cadavre, mais qui pourraient par hasard lui être suspects, on ne lui citera qu'un Auteur, le seul dont il parle avec respect (84.), en le priant de lire la 22.me lettre de ce grand homme *de sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*: elle suffira, j'espère, quoique des plus courtes, pour le désabuser de son erreur. Qu'il me soit cependant permis de rapporter ici une observation analogue, que je viens de faire récemment. Une fille âgée de 24 ans atteinte depuis quelque temps d'une phthisie pulmonaire à la suite d'une suppression opiniâtre de ses règles, a été retirée le 24 ventose an 13 courant au grand hôpital de S.t Jean dans la salle clinique au N.o 222. Elle y resta pendant 54 jours, et mourut le 17 floréal. La phthisie avait fait des progrès à la vérité, mais la maigreur n'était pas complète, la malade n'avait pas perdu toutes ses forces, et promettait de survivre encore quelques mois, si elle n'eût été tuée en peu de jours par une véritable péripneumonie inflammatoire. Le jour suivant on ouvrit le cadavre pour l'instruction des élèves: le poumon droit dans sa partie supérieure et antérieure était si fortement collé au thorax, qu'il fallut le déchirer pour l'en séparer. On remarqua alors un ulcère purulent à

l'endroit adhérent, et la substance du viscère présenta plusieurs noyaux noirâtres qu'on appelle des tubercules, et qui contenaient du pus aussi. Le poumon gauche se trouvait moins endommagé, il était rouge, avait plus de volume que l'autre, et était dans un état de véritable inflammation. C'est donc là un cas de plus sur une infinité d'autres, qui nous prouve, que dans la phthisie les poumons sont ulcérés et purulens. Sans parler actuellement des causes, des symptômes, du traitement, ou de l'étiologie de la maladie, (l'ayant fait lors de l'ouverture du cadavre pour l'instruction de l'école) je ferai seulement remarquer la cause qui a produit la péripneumonie, parceque cela pourrait d'abord paraître un peu extraordinaire dans une malade qui ne sortait presque pas du lit. Dans tout ce grand hôpital il n'y a pas un poële dans les salles des malades pour renouveller ou pour échauffer l'air; pour le renouveller donc, car il se rendrait très-infecte et même insupportable, surtout dans les journées humides, on est dans la nécessité d'ouvrir les fenêtres plusieurs fois dans la journée: l'air froid se précipite alors sur les malades qui sont dans leurs lits, ou qui commencent déjà à se promener dans les salles, et suivant la prédisposition de chacun, il leur cause des récidives, des rhumes, des diarrhées, des péripneumonies, des affections catarrhales et autres; l'impression de l'air froid est d'autant plus nuisible à ces corps, qu'ils sont faibles. Voilà en peu de mots la véritable cause qui produisit à moitié chemin de la phthisie une péripneumonie, dont la maladie succomba dans peu de jours.

30. Le D. Écossais ayant substitué ses deux formes aux genres et aux espèces nosologiques, avoue par le fait qu'on ne peut pas se passer de nosologie comme il prétend (CXXXV.): ayant ensuite rédigé une longue liste de maladies appartenantes à l'une et à l'autre forme, il déclare par le fait aussi, qu'on ne peut pas se dispenser de l'observation des symptômes, quoiqu'il l'ait si fortement condamné (637.504.629.*etc.*): ce grand débat se réduit ainsi à savoir, si les formes et le classement de l'Auteur, c'est-à-dire si sa nosologie est préférable à celle des autres Médecins. Tout en avouant qu'il ne faut pas trop multiplier les genres et espèces nosologiques, que les symptômes mal interprétés peuvent nous égarer, et que plusieurs affections ont beaucoup de ressemblance entr'elles, nous lui soutiendrons toujours, que ses maladies sont trop légérement caractérisées, qu'il y en a plusieurs qui participent des deux formes, et qui par là ne peuvent être en aucune manière placées dans sa nouvelle nosologie: effectivement lorsqu'on fait attention aux admirables et nombreuses propriétés de la vie de chaque organe, et à la nature et mode spécifique d'une infinité d'agens qui dérangent les fonctions et produisent des maladies, on en voit résulter une si grande variété d'effets, qu'elle ne peut être aucunement rangée sous les deux formes Browniennes; par conséquent quoiqu'une nosologie parfaite soit peut-être un ouvrage au dessus des forces humaines, il ne faut pourtant pas imiter les fous d'Horace, lesquels *dum vitant vitia in contraria currunt.*

31. Quand l'Auteur nous dit qu'une partie ne participe plus à l'*incitation* commune (CXXVII.),

on est forcé d'accorder à cette partie une *incitation* propre et indépendante de la commune, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle n'en a plus aucune du tout, ce qui est le même que de dire qu'elle est véritablement morte, dans lequel cas elle serait absolument incapable de santé, de maladie, de rétablissement. Accordant donc à cette partie une *incitation* propre et indépendante, on ne peut plus lui refuser une *incitabilité* également propre et indépendante, ce qui ne serait plus d'aucune façon compatible avec la nature de l'*incitabilité*, parcequ'il en détruirait l'essence qui est d'être indivisible, unique, identique; immatérielle (47*bis.etc.*). Cela étant, ou les maladies locales de la troisième classe (CXXVII.) sont des êtres imaginaires ou bien, si elles sont réelles, elles exigent nécessairement une *incitabilité* propre, différente de la commune. Malgré cela on n'a qu'à les examiner un peu plus de près pour se convaincre qu'elles participent encore à l'*incitation* générale, puisqu'elles sont encore sensibles à l'action des remèdes internes et universels; en effet les Médecins administrent ces secours avec succès dans la gangrène, les bubons, les écrouelles et autres maladies de cette troisième classe (737.*ad*751.); ce qui nous fait voir que ces affections ne sont point locales, comme le docteur Brown a imaginé, mais qu'elles appartiennent encore à la cathégorie des communes, à cela près que la lésion locale surpasse infiniment la lésion universelle; ce qui à la vérité met un peu l'Auteur en contradiction avec lui même (49.XXXVI.), mais est cependant très-conforme à l'observation.

32. Malgré que l'Auteur aie décidément proscrit l'observation des symptômes (CXLIII.), il a cepen-

dant jugé à propos de nous communiquer ceux de la diathèse *sthénique* (LI.). Mais malheureusement ils nous sont d'un très faible secours, étant presque communs à la diathèse contraire, comme on voit dans la pleurésie et la péripneumonie, qui nous offrent des signes *asthéniques* (N33.); mais ce qui ajoute encore à l'incertitude, c'est que plusieurs affections *asthéniques* nous offrent-elles des symptômes ouvertement *sthéniques*; tel est le cas de quelques fièvres intermittentes et autres maladies de forme *asthénique*, qui causent une faim insatiable, tandis que la digestion se fait assez bien et avec aisance. Or l'appetit et une bonne digestion ne sont pas des signes équivoques, au contraire ils prouvent à l'évidence, que la force ou *incitation* de l'estomac se soutient toute entière, qu'elle est même plus vigoureuse qu'avant la maladie; qu'en conclurons-nous donc, si ce n'est, que ces fièvres, lesquelles d'après l'Auteur sont *extremae debilitatis morbus* (343.), deviennent alors des vraies affections *sthéniques*, ou bien que malgré leur extrême faiblesse, elles peuvent néanmoins s'allier avec des actions dépendantes d'une *incitation* non affaiblie, et même augmentée, ce qui porterait une atteinte mortelle à l'unité et identité de l'agent Brownien, et en même temps sapperait d'un seul coup le soutien principal du systême. Cependant, comment se refuser à de faits si vrais et si constatés? Les enfans rachitiques montrent une vivacité et une pénétration d'esprit prématurée qui nous étonne et qui suppose nécessairement une *incitation* plus énergique au sensorium commun, le rachitis pourtant est une affection *asthénique* (516.). Il n'y a donc plus de doute,

que beaucoup de maladies ont une nature mixte et ne peuvent être placées ni dans l'une ni dans l'autre des formes Browniennes.

33. En parlant du froid et de l'horreur comme signes de la diathèse phlogistique (XLVII.), le professeur Écossais ajoute, que ces symptômes sont accompagnés d'une sensation de langueur et d'une espèce de lassitude (336.), et qu'ils sont des actions diminuées; mais il nous avertit en même temps, que cet affaiblissement est l'effet d'une cause stimulante et non pas d'une cause débilitante, parceque ces symptômes signifient, que l'*incitation* du cerveau et des muscles est plus forte de ce que l'*incitabilité* renfermée dans certaines bornes puisse supporter; *languor*, dit-il, *et quasi lassitudo*, *majorem cerebri et musculorum fibrarum*, *incitationem*, *quam ut ab incitabilitate*, *certis finibus contenta recte perferatur*, *indicant. Igitur sunt stimulante*, *non debilitante causa actiones imminutae* (336.). La liaison démonstrative de ces expressions est à la vérité un peu obscure; quelle qu'on la suppose cependant, il nous sera toujours permis de remarquer, qu'une action laquelle a été diminuée par la force d'une cause stimulante quelconque, ou ce qui est le même, par l'excès d'*incitation* ou consumation trop forte d'*incitabilité*, doit être rayée de la catégorie des actions *sthéniques* et doit être classée parmi celles de la faiblesse indirecte; c'est l'Auteur même qui nous rassure sur ce point; *exhausta stimulo incitabilitas*, dit-il, *debilitas est*, *hoc indirecta dicenda*, *quod non deficiente*, *sed superante stimulo nascitur* (35.). Le froid par conséquent, l'horreur, la langueur, la lassitude seront l'effet de l'*incitation* diminuée,

c'est-à-dire d'une véritable faiblesse et jamais de la *sthénie*, ou *incitation* augmentée; et puisque ces symptômes appartiennent, de l'aveu de l'Auteur, à la diathèse *sthénique*, il sera désormais évidemment prouvé, que dans cette diathèse il y a quelque fois des actions débilitées, ou dépendantes de l'*incitation* diminuée, et par conséquent qu'il peut y avoir à la fois *incitation* augmentée et *incitation* diminuée, savoir *sthénie* et faiblesse dans les maladies, et que par là l'*incitabilité* cesse d'être une propriété ou une chose unique, indivisible, identique, immatérielle.

34. L'Auteur ayant établi que l'*incitation* augmentée est la cause de toutes les maladies *sthéniques*, ce principe le porta naturellement à rechercher dans cette même augmentation la cause de l'inflammation qu'il appelle *sthénique* (LXVII.). Le battement plus fort des artères, la chaleur plus vive, la rousseur de la partie et autres symptômes si visibles dans cette maladie, ont de tout temps induit les Médecins à des pareilles conséquences. Il était cependant réservé à un grand homme de leur fermer à moitié les yeux sur des vérités si palpables et de leur donner des idées fort étranges sur la nature de cette maladie; et quoique son savant disciple l'immortel Dégorter ait connu de bonne heure les erreurs de son maître, et nous ait appris, que les forces immenses qu'on avait attribué au coeur devaient être bien réduites, que les artères se meuvent non par une force communiquée, mais principalement par une force propre et vitale laquelle peut augmenter dans une partie plus que dans une autre, qu'enfin la circulation se fait plus par l'action des vaisseaux, que par celle

du coeur, et que l'inflammation dépend non de l'obstruction des vaisseaux, mais de leur action augmentée; cependant le crédit du grand Boerhave l'emporta long temps sur la vérité, et il fallut laisser tomber un peu son systême, afin que les Médecins fussent en état de recevoir ces vérités, quoique si simples et si lumineuses. Notre Auteur ayant connu, ou peut être conçu par lui-même des idées analogues à celles de Dégorter, nous a donné des principes assez justes sur la nature de l'inflammation. Je me dispense pourtant de les suivre et de les analyser, parceque mon très-estimable collègue Scavini a traité amplement cette matière dans son *précis sur la Doctrine de l'inflammation.*

35. Le professeur Écossais après avoir rangé la veille parmi les maladies *sthéniques* (425), place l'inquiétude dans la forme opposée (LXXXIV.). Est-ce donc que ces deux maladies ont une nature si différente? L'inquiétude d'après lui est une espèce de *veille* qui agite les membres, pendant que tout le reste languit tant soit peu; *reliquae actiones*, dit-il, *aliquantum languent*, *et vigilis membra jactantur* (510.). Il n'y a donc aucune différence entre la veille et l'inquiétude, et cette langueur légère qu'on éprouve dans les actions, se rencontre également dans l'une et dans l'autre de ces deux maladies, et certes, aucun homme n'a jamais souffert la veille sans éprouver constamment une espèce de langueur: ces deux affections sont donc parfaitement les mêmes et ne doivent être séparées, ni placées dans des formes contraires.

36. Il parait qu'on ne doit pas recevoir si facilement l'obésité parmi les maladies *sthéniques* comme le prétend notre professeur (LXXXII.): ces ma-

ladies dépendent essentiellement d'une *incitation* augmentée, et se font remarquer par une plus grande énergie dans l'action du coeur, des artères et de toutes les fonctions en général (151.152.); comparons donc les phénomènes de l'obésité avec ceux de l'*incitation* augmentée, et voyons à quoi l'on doit s'en tenir. Le battement du coeur et des artères est plus lent et plus faible dans cette maladie, que dans l'état parfait de santé; l'esprit encore est moins vif, les sens moins éveillés et toutes les actions généralement sont plus engourdies; tel est l'état des hommes gras: il y en a parmi eux qui mangent peu, il y en a qui se nourrissent presque de végétaux. La vie oisive et paresseuse mère de la faiblesse directe (45.) dispose nos corps à l'obésité: les prisonniers quoique tourmentés par la crainte et autres passions débilitantes et quoique mal nourris, engraissent néanmoins à cause de leur vie sédentaire. La saignée favorise l'obésité, et les paysans saignent leurs pourceaux pour les engraisser. C'est lorsque l'âge commence à décliner, que les hommes acquièrent de l'embonpoint lequel, comme dit l'illustre Buffon, est l'avant-coureur de la vieillesse. Au contraire les hommes robustes, qui fatiguent beaucoup et dont toutes les actions sont marquées au coin de la vigueur, ne sont presque pas de tout sujets à cette maladie. Or si elle était vraiment le premier degré des maladies *sthéniques*, pourquoi ne se ferait-elle pas remarquer dans tous les hommes athlétiques, et dans toutes les opportunités *sthéniques*? Soit donc qu'on regarde les symptômes de l'obésité, soit qu'on examine les causes qui la font naître, soit qu'on considère les circonstances de la vie où elle se manifeste, il

faut convenir, qu'elle ne peut être mise au rang des maladies *sthéniques*, et si quelque fois elle se rencontre avec elles, cela n'arrive que par des circonstances particulières, et n'est jamais une conséquence nécessaire de la *sthénie*.

37. Le professeur Écossais s'efforce d'expliquer la plénitude et la dureté du pouls qui surviennent dans le cours des maladies *asthéniques* par la faiblesse indirecte, laquelle, dit-il, s'ajoute à la directe à cause du traitement trop stimulant dont on s'est servi (LV.). Cette explication pourrait donner lieu à bien d'observations très importantes; nous n'en ferons cependant qu'une seule. Si la plénitude et la dureté du pouls supposent et dérivent nécessairement de l'augmentation de force, ou *incitation* plus animée dans les organes de la circulation, comme on voit dans les affections *sthéniques*, et comme le D. Brown en convient (XLIII.XLVIII.); il doit maintenant nous expliquer comment un surcroît de faiblesse dans une maladie *asthénique* puisse rendre l'*incitation* plus énergique, et augmenter l'action du coeur et des artères au lieu de la diminuer de plus en plus. Ne serait-ce donc pas mieux de rapporter ce nouvel état du pouls à une addition de force qui s'est faite aux organes de la circulation en vertu des remèdes stimulans, dont on a fait usage, plutôt qu'à une addition de faiblesse? Je sais que le D. Écossais y oppose l'unité, l'indivisibilité et l'identité de son agent; mais pourquoi rejetter une explication simple, naturelle et même nécessaire, pour embrasser des principes chimériques, ou pour le moins non démontrés?

38. Les vaisseaux du dedans ont un calibre plus large que ceux du déhors et dans les maladies ils

se rouvrent avant les cutanés, parcequ'ils ne sont point exposés, comme ceux-ci, à l'action de la chaleur (XLVII.). Voilà trois dogmes Browniens bien saillans et en même temps inconnus jusqu'ici dans les écoles de Médecine. Certes qu'avant Brown personne n'avait encore démontré, que les vaisseaux intérieurs fussent plus grands que ceux de la peau, on croyait même le contraire, puisque les injections traversent plus facilement le tissu cutané que le parenchyme de plusieurs viscères et surtout de l'organe cérébral qui ne leur a jamais permis de passer. La seconde proposition, savoir que les vaisseaux intérieurs s'ouvrent avant les cutanés, n'est pas mieux prouvée : le contraire arrive tous les jours, et nous voyons bien souvent la transpiration et la sueur paraître en abondance dans les maladies; pendant que les urines et les selles sont encore retenues, ou du moins peu copieuses. La chaleur, dit le D. Brown, empêche les vaisseaux à la surface du corps de s'ouvrir aussi promptement que ceux de l'intérieur : c'est là la troisième proposition de notre professeur, laquelle sert d'appui à la précédente; arrêtons-nous un instant pour l'examiner. Afin que cette thèse fût croyable, il faudrait que la chaleur extérieure surpassât au moins le 32 degré R., c'est-à-dire la température des parties internes; la température atmosphérique cependant est bien loin de dépasser ce degré; elle n'y arrive pas même dans nos climats! De sorte qu'en la comparant à la chaleur de nos viscères, elle est un vrai froid qui devrait par conséquent donner un résultat parfaitement opposé, savoir faciliter l'ouverture des vaisseaux cutanés, lors surtout que l'atmosphère devient très-froide; d'ou vient donc, que nos corps

en hiver ne se fondent point en sueurs, au contraire ils ne transpirent presque point, si ce n'est que notre Professeur a supposé à la chaleur externe un pouvoir qu'elle n'a aucunement? On s'en persuadera bien davantage si l'on fait attention, que la sueur et la transpiration sont plus copieuses, et vice-versa les urines, les humeurs salivaires et autres secrétions internes moins abondantes, selon que nos étés sont plus brûlans. D'après cela, peut-on douter encore que la chaleur loin d'empêcher, facilite au contraire l'ouverture des vaisseaux extérieurs et la sortie de la transpiration? Néanmoins toutes ces observations à part, on terminera cette digression par les principes mêmes de l'Auteur, en lui demandant pourquoi de son aveu, la transpiration pulmonaire est si abondante dans la péripneumonie, au point que dans cette maladie *humores vaporis caeci forma promanantes minus irritant, et minori molimine cum spiritu dimittuntur* (356.), et pourquoi cela arrive précisément quand la diathèse *adhuc extrema vascula valide obtinet* (356), époque à laquelle par conséquent les petits vaisseaux doivent être très-retrécis dans tout le corps, et surtout dans l'organe pulmonaire si fortement enflammé: si donc les petits vaisseaux des poumons, que l'Auteur regarde comme faisant partie du systême vasculaire extérieur (168.), quoiqu'affectés de diathèse *sthénique* la plus forte possible (689.), continuent néanmoins à pousser, et même avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire, la transpiration; pourquoi les vaisseaux cutanés dans des circonstances moins désavantageuses ne pourront-ils plus la faire sortir? On serait aussi bien aise d'entendre de lui la raison par laquelle

les vaisseaux extérieurs, malgré la force de la diathèse phlogistique, deviennent cependant rouges et colorent la peau par l'abondance du sang qu'ils admettent (157.) : est-ce qu'admettant le sang ils peuvent refuser le passage à la transpirarion qui, comme lui-même l'avoue, est infiniment plus déliée (527)? Si je ne me trompe, notre Professeur s'est parfois occupé plus à médire des Médecins, qu'à être conséquent.

39. Après la théorie de la transpiration l'Auteur nous donne celle de l'urine rouge (XLVII.) Le phénomène qui s'opère dans les reins à cette occasion est fort singulier; c'est une espèce de combat. » L'urine se présente aux vaisseaux des reins et » demande à passer selon l'ordinaire afin de se » séparer du sang; les vaisseaux de leur part » renforcés par la diathése *sthénique*, se resserrent » et la repoussent; l'urine ainsi repoussée s'anime » et parvient à forcer un peu les passages. Le » sang voyant qu'elle commence à traverser veut la » suivre; mais les vaisseaux ranimés continuellement » par la présence de la diathèse se remettent bientôt, » se resserrent de nouveau et repoussent les humeurs; » alors les particules de sang qui s'étaint glissées » vont se noyer dans le torrent de l'urine et lui » prêtent sa pourpre (339.). » Tel est le singulier et infructueux combat que l'urine livre aux vaisseaux des reins, décrit par l'Auteur. On desirerait cependant de lui quelque petit éclaircissement : on voudrait par exemple savoir, pourquoi les vaisseaux des reins, quoique renforcés par la diathèse, ne se tiennent pas assez sur leurs gardes et laissent pénétrer dans leurs plus secrets replis le sang qui est étranger, tandis qu'ils se re-

fusent à laisser passer l'urine qui a un droit incontestable, qui de plus se présente en compagnie de ses fidelles et naturelles compagnes, la transpiration rejettée de la surface du corps, et autres humeurs aqueuses renvoyées aussi de leurs organes secrétoires (159. 163.). Finalement on désirerait connaître pour quel motif le combat qui se donne dans les reins, ne se donne pas également dans les glandes salivaires, le foie, les intestins et autres canaux, et les seuls organes de l'urine sont en attendant obligés de soutenir une si rude lutte. Il paraît que sous l'empire d'un agent unique, indivisible, identique des résultats si iniques ne devroient jamais avoir lieu. Un combat si peu fondé sur la justice doit nécessairement diviser les parties et rompre l'unité.

40. Le délire ayant été placé parmi les signes de l'*incitation* augmentée et parmi ceux de l'*incitation* diminuée (XIX.) nous présente une grande difficulté, depuis qu'on sait, que *data eadem causa, idem quoque effectus esse non potest* (53. 367. etc.) et que *eumdem effectum ab aliis causis fluere, negandum* (367.). Si donc le délire est le produit d'une *incitation* augmentée, il ne sera jamais l'effet d'une *incitation* diminuée; viceversa s'il est causé par celle-ci, il ne pourra plus en aucune manière émaner de celle-la, car il n'existe pas de causes plus opposées et contraires que l'*incitation* diminuée et l'*incitation* augmentée. Voilà donc une grande difficulté à résoudre. On nous dira cependant que c'est un fait très-avéré, que le délire se rencontre dans les deux diathèses. Nous sommes parfaitement d'accord, et c'est précisément par ce fait et tant d'autres semblables, que

nous croyons pouvoir démontrer à l'Auteur que ses principes sont erronés, et qu'il doit pour le moins renoncer à l'unité, identité et indivisibilité de son agent.

41. Il n'y a pas de doute que l'inanition peut causer des douleurs de tête, soit parcequ'elle peut mettre en activité des prédispositions cachées et inertes, soit parcequ'elle est capable de déranger l'équilibre de la force nerveuse, soit par d'autres raisons encore; mais il est sûr aussi, que l'inanition ne causera jamais la douleur selon le mode établi par le D. Brown, lequel veut que les vaisseaux non bien remplis de sang donnent par eux-mêmes une sensation douloureuse (LVI.) : si la chose était vraiment ainsi, il y aurait des douleurs dans tous les cas d'inanition, et les filles chlorotiques qui ont très-peu de sang, les hydropiques qui n'en ont pas davantage et les phthisiques très-extenués qui n'en ont presque pas du tout ne seraient jamais exempt de douleurs; nombre de convalescens aussi presqu'épuisés de sang, et pour le dire en un mot, tous les malades *asthéniques* un peu avancés seraient constamment atteints de douleurs; pourquoi donc cela n'arrive-t-il pas? Mais il y a plus; la douleur, dit le professeur d'Édimbourg, est l'effet non seulement de l'inanition, mais de la pléthore aussi, puisque *capitis, . . . item artuum dolorem parit, . . . quidquid vel supra, vel infra est mediocrem vasorum a sanguine distentionem* (182.) : voilà donc le même effet qui émane de deux causes diamétralement opposées, et nous voilà arrêtés de nouveau par toutes ces difficultés que nous avons rencontré dans la note précédente (N°40.). La théorie de

la douleur appuyée sur le vuide des vaisseaux est conséquemment contraire à l'observation et aux principes Browniens à la fois.

42. Les Médecins ont toujours observé que dans les malades il y a des parties qui deviennent faibles, et d'autres qui deviennent plus énergiques, que le coeur par exemple et les artères acquièrent de la force dans une pleurésie, tandsi que les organes du mouvement volontaire en perdent, et viceversa que ces mêmes organes gagnent de l'énergie dans le spasme, le trisme, et les convulsions, en attendant que les sens internes et externes et autres parties s'affaiblissent. C'est depuis long-temps qu'un grand Observateur nous a fait remarquer cet échange alternatif de force et de faiblesse dans l'hystérie. Le fait est donc constaté par l'observation; mais il s'en faut de beaucoup que la physiologie Brownienne y soit d'accord aussi (LXXII.); elle y oppose tout de suite son agent indivisible, unique et identique et rejette comm'erronée l'opinion de ceux qui s'imaginent, que les convulsions et les spasmes sont l'effet d'une plus grande action du principe de vie dans les parties affectées, en nous assurant, qu'ils se trompent grossiérement et que *motus nimios e nimio vitae, saltem in partibus laborantibus, principio concitatos, inscite satis judicant* (230.) Nous voilà donc ici comm'ailleurs serrés de nouveau entre l'observation et les principes Browniens; aussi est il libre à chacun de prendre le parti qui lui plait davantage.

43. Le D. Brown, ayant assigné à la chaleur qui se manifeste dans les malades une cause particulière et différente de celle qui engendre la chaleur dans l'état de santé (CXXXIII.), on dirait qu'il a voulu faire

revivre une opinion très-ancienne, celle de la chaleur *innée* et de la chaleur *préternaturelle* : sans cependant entrer dans cette comparaison, il est sûr aujourd'hui, que la chaleur animale, soit dans l'état de santé soit dans l'état de maladie, est toujours le produit du principe de vie ou de l'*incitation*, et que la transpiration arrêtée à laquelle l'Auteur donne la tâche de produire la chaleur dans les maladies (159.) n'y entre que pour bien peu de chose, surtout dans les affections *asthéniques*, puisqu'il est constaté que dans celles-ci la faiblesse, quelle grande qu'on la suppose, et quoiqu' en dise notre Professeur, ne sera guères capable d'empêcher l'issue de la transpiration (CXXXIII.). Effectivement si des diarrhées et des sueurs abondantes, si le ptyalisme et autres évacuations même copieuses, ont lieu dans ce genre d'affections, et si dans l'hydropisie même, comme remarque l'Auteur, il se fait une si forte exhalaison d'eaux (621.), pourquoi la transpiration ne pourra-t-elle point sortir ? Accordons cependant, si l'on veut au D. Écossais, que la faiblesse ralentissant le mouvement des humeurs (222. 61.) puisse devenir capable d'arrêter la transpiration; qu'en arrivera-t-il alors ? Dans ce cas la chaleur qui est un des stimulans ou remèdes plus efficaces contre la faiblesse (260. 291.), de l'organe cutané surtout, au point qu'elle y engendre l'inflammation (168.), la chaleur, dis-je, en s'accumulant à la surface du corps, doit en chasser bientôt la faiblesse et rétablir ainsi le cours de la transpiration laquelle emportant la chaleur, l'empêchera de s'accumuler et par là d'échauffer le malade. Mais il est aisé à voir qu'on a trop accordé; car si d'un côté la faiblesse retarde le mouvement des humeurs,

de l'autre elle dilate les vaisseaux (116. 222.) et facilite la sortie des fluides. Nous en avons une preuve convaincante fournie par l'Auteur ; les selles, dit-il, et les sueurs colliquatives, qui surviennent dans les fièvres sont le résultat de la faiblesse qui relache le tissu fibreux. Par l'excès de la chaleur, dit Brown, *omnium vasorum, ac prae caeteris perspiratoriorum. amplificantur diametri. Hinc colliquans in febribus sudor, et consimilis alvus* (115.). Si donc les selles et les sueurs ne sont point arrêtées, sont au contraire favorisées par la faiblesse, pourquoi le sera-t elle la transpiration ? On aurait de la peine à croire que le D. Brown ait pu être si ouvertement en contradiction, je ne dis point avec les faits les plus connus, mais avec lui même, s'il n'était pas facile d'en deviner le véritable motif : s'il n'eût pas soutenu que ce n'est point de l'*incitation* ou du principe de vie que dépend la chaleur (184.), comme celle-ci se rencontre non seulement dans les maladies *sthéniques*, mais encore dans les *asthéniques* (221.) qui consistent essentiellement dans l'*incitation* diminuée, il aurait été forcé de convenir, que dans ces maladies l'*incitation*, quoique généralement diminuée, est cependant augmentée dans l'organe de la caloricité ; ce qui aurait détruit l'identité et l'unité de son agent et renversé à la fois tout le systeme. Cela est si vrai, et l'Auteur est si peu confiant dans cette doctrine, que dans un autre endroit il se trouve forcé de nous avouer franchement, que *calor, sive justus, sive nimius a sanguinis et humorum motu, justo, nimio, quodamtenus deficiente pendet* (223.). Si donc la chaleur, soit naturelle, soit excessive dépend du mouvement du sang et des

humeurs, et si ce mouvement à son tour dépend du principe de vie ou de l'*incitation* (62.); il est évident que la chaleur doit en dépendre aussi. Voilà comment des maximes erronées conduisent notre Professeur à des conséquences absurdes. On peut, si l'on veut, consulter ce qu'on a dit ci-dessus sur le pouvoir de la transpiration à l'égard de la chaleur (CXCIV. *ad* CXCVII.).

44. Si la diathèse *asthénique* rend la transpiration et autres évacuations plus abondantes (52), il est certain que ces effets doivent paraître toutes les fois qu'elle a lieu; mais les spasmes et les convulsions, d'après l'Auteur, lui appartiennent incontestablement, ils en sont même une preuve des plus convaincantes (52. 228.); les évacuations par conséquent, la transpiration surtout, doivent devenir plus copieuses dans ces maladies: tel du moins est l'avis du Professeur d'Édimbourg (XXIII.). D'où vient donc qu'on observe si souvent tout le contraire dans ce genre d'affections, que la peau par exemple devient aride, la bouche se dessèche, le ventre se resserre, les règles s'arrêtent et les urines tarissent? N'est-ce pas là une preuve très-manifeste, qu'il n'existe point entre la diathèse *asthénique* et l'abondance des évacuations cette correspondance de cause et d'effet que le D. Brown a prétendu y établir? Mais à quoi bon combattre sérieusement une opinion, qu'il a lui même proscrit là, où parlant de la cause qui diminue la transpiration, nous enseigne formellement que la diathèse *asthénique* empêche la transpiration? *Vasorum cava*, dit il, *per totos illorum tractus, ubique corporis, sub infirmitate augescunt. Haec perspirationis imminutae causa* (61.). Il nous confirme la même chose en d'autres endroits (222.).

45. Si l'Auteur demande simplement qu'on lui accorde que le délire se rencontre dans le cas de pléthore et d'inanition, savoir dans les deux états contraires de l'*incitation* augmentée et de l'*incitation* diminuée (CXL.), nous sommes parfaitement de son avis; mais veut-il encore que le délire soit indistinctement le résultat de ces deux causes? Veut-il qu'il soit toujours l'effet de l'*incitation* augmentée ou toujours le partage de la faiblesse? Veut-il nous faire accroire, que les efforts incroyables de ceux qui délirent ne sont que de la debilité, et que *saepe, in summa quamvis debilitate, satis tamen ferox delirium, et ad conatus supra vires ducens* (201.)? Veut il quelque chose de plus encore? Voilà ce qu'il aurait dû nous expliquer bien clairement. En attendant quelle que soit sa réponse, on peut présumer d'avance, que son agent indivisible, unique, identique court de grands dangers. Il est bon de consulter ici ce qu'on a dit ailleurs (*N*40.)

46. Nous venons d'observer dans la note précédente (*N*45.), que le délire ne peut être regardé indistinctement comme l'effet de la pléthore et de l'inanition: nous ajouterons ici qu'il n'est nullement un resultat nécessaire du manque de sang dans les vaisseaux, comme l'Auteur soutient (LVI.). Si cela était, chaque fois qu'il y a inanition, il y aurait délire; par là il serait nécessairement le partage des personnes faibles et l'adjoint indivisible des maladies *asthéniques*, et ne quitterait jamais les convaléscens, que quand leurs vaisseaux sanguins se trouveraient dans un état de distention convenable. Cependant combien ne se presente-t-il pas tous les jours d'observations contraires? Quel juge-

ment rafiné dans la plupart des phthisiques qui vont mourir? Ce qu'Arethée rapporte de certains mourans pourrait paraître incroyable, si l'on ne le voyait pas de temps à autre; *animus stabilis*, dit il, *et constans est*, *sensus omnis purus et integer, subtile ingenium, mens vaticinando idonea.* (De causo idest de febre Ustoria). Au reste si le délire naît vraiment de la plénitude des vaisseaux (365.), certes qu'il ne peut être engendré par l'inanition qui est une cause diamétralement opposée. Le professeur Écossais nous dit en plusieurs endroits que le même effet ne peut émaner de causes contraires (367. 53. 21. 657. etc.); l'inanition donc produira du sommeil et de la stupidité tout au plus, et jamais le délire. Le D. Brown sans répondre directement à ces difficultés se contente de dire, qu' une cure stimulante dissipe à l'instant et heureusement le délire causé par l'inanition (183.); mais en premier lieu cela n'est vrai que bien rarement; en second lieu il faudrait connaître le mode d'agir de ces remèdes afin de pouvoir juger par leur effet de la nature et de la cause du mal; finalement, notre Auteur serait obligé de nous rendre raison, pourquoi dans toutes les maladies on ne voit pas constamment le délire, puisqu'étant elles infailliblement ou *sthéniques* ou *asthéniques* (XXXI.), c'est-à dire le produit de la pléthore ou de l'inanition, (car *sanguinis abundantia et velocitas praecipua phlogisticae diatheseos causa est; et ad asthenicam creandam nihil penuria sanguinis, quam summa celeritas comitatur, potentius est* (134.)) c'est une conséquence bien nécessaire, que le délire, qui est indistinctement l'effet de ces deux causes, les accompagne toujours.

47. Quoiqu'on ne puisse disconvenir, que le mal de tête quelquefois céde très-facilement à la saignée, il n'est pourtant pas permis à l'Auteur d'en inférer, qu'il n'est point l'effet de l'inflammation (XLVII.). L'erysipèle est une véritable inflammation (382.), cependant il céde par fois à des petits remèdes avec une facilité qui nous étonne; il y a au contraire des maux de tête qui accompagnent, ou qui viennent à la suite de maladies phlogistiques, et qu'on s'est assuré ne dépendre nullement d'aucune inflammation locale, lesquels pourtant résistent avec grande opiniâtreté à tous les secours de l'art et même à la saignée; ainsi la facilité de la guérison n'est point du tout un motif suffisant pour exclure l'inflammation; au contraire puisque la saignée est un remède souverain et presque spécifique contre cette maladie, la promptitude avec laquelle elle la dissipe serait une raison de plus pour la rapporter à l'inflammation. Ce qu'on dit du mal de tête peut s'appliquer aisément au délire, que l'Auteur ne veut point reconnaître comme l'effet d'une inflammation, parcequ'il cède aussi très-facilement à la saignée (L.).

48. Notre Auteur ayant en d'autres occasions fait dépendre la douleur de l'inanition et de la pléthore (182.N41.), la fait enfanter ici par le spasme accompagné d'un état de distention (LIX), mais non pas avec un meilleur succès. Effectivement rien n'est plus commun, que de voir des parties affectées de spasme, sans qu'elles éprouvent cependant aucune douleur; les intestins souvent sont dans un état de distention spasmodique, l'hysterie et l'affection hypochondriaque donnent fréquemment des spasmes et des convulsions, et néanmoins la dou-

leur n'est pas toujours à leur suite ; celle-ci donc n'est pas une conséquence ou effet nécessaire du spasme.

49. Quoique le D. Brown avance franchement que la cause des fièvres intermittentes n'est rien autre qu'une faiblesse périodique, savoir une *incitation* qui s'affaiblit par intervalles (CXXXVII.) ; il s'élève cependant des doutes bien fondés sur cette opinion : en effet si c'est la faiblesse qui produit les paroxysmes des fièvres, il reste à savoir pourquoi ils cédent par fois à une purgation et résistent opiniâtrement au china et autres toniques, et pourquoi voit-on des hommes vigoureux, qui dans le temps de l'apyrexie mangent et boivent plus qu'à l'ordinaire et digèrent parfaitement, qui cependant ont une si grande peine à se débarasser de ces fièvres, tandis que d'autres personnes dans lesquelles l'*incitation* est très-faible, des hydropiques par exemple, des filles chlorotiques et des phthisiques en guérissent quelquefois avec la plus grande facilité par le seul moyen du spécifique et sans le moindre changement dans la maladie principale : il paraît que dans ces derniers la fièvre aurait dû bientôt se changer en continue, et que dans ceux-là elle aurait dû ne pas paraître, ou du moins ne revenir jamais plus. Il est également impossible d'expliquer comment certains individus, qui pendant l'accès sont très-faibles, le deviennent encore davantage dans le temps de l'apyrexie ; est-ce que dans celle-ci l'*incitation* devient encore plus petite que dans le cours du paroxysme ? Si c'est ainsi pourquoi la fièvre a-t-elle cessée au lieu de continuer ? On ne peut non plus concilier avec la doctrine Brownienne d'autres observations fort communes. Il y

a des fièvres tierces, surtout au printemps, lesquelles attaquées brusquement avec le china et autres stimulans empirent manifestement, et quelquefois même dégénérent en continues, lesquelles cependant cedent facilement à la saignée, à une purgation, à un émetique, enfin à un traitement débilitant. Si la faiblesse en était la cause véritable, cela n'arriverait pas. Il est encore très-constaté, que les fièvres tierces pour la plûpart du temps sont rébelles à tous les stimulans Browniens les plus choisis, et n'obéissent qu'à l'écorce péruvienne; or si elles étaient réellement causées par la faiblesse, comment pourrait-on expliquer tous ces phénomènes? Je n'ignore pas que le Professeur d'Édimbourg nie les faits, en assurant que l'opium vaut mieux que toutes les écorces (655.), et que le vin et autres stimulans plus diffusibles guérissent ces fièvres avec plus de certitude que le spécifique du Perou (659.); mais comment y ajouter foi, si l'observation journalière dément des assurances si flatteuses? Il est donc permis de conclure, que la cause essentielle et constituante des fièvres intermittentes n'est pas la faiblesse ou, pour parler le langage de l'Auteur, l'*incitation* diminuée; quoiqu'on accorde de bon gré que les causes débilitantes contribuent à produire ces fièvres, et qu'en général un traitement débilitant ne leur convient pas; mais il y a loin de cette manière d'être à la faiblesse Brownienne unique, identique dans tout le corps: les Médecins vitalistes savent bien en saisir la différence.

50. La doctrine des hémorragies appuyée sur la faiblesse (LXXIII.) et sur les attributs célébres de l'*incitabilité* présente les mêmes difficultés qu'on rencon-

tre ailleurs; sans s'y arrêter donc beaucoup, nous remarquerons seulement, que toute la question se réduit à savoir, si une partie peut en son particulier être pléthorique et énergique, pendant que les autres ne le sont pas. Le D. Brown nie positivement le fait, parceque, dit il, l'*incitabilité* unique, indivisible et identique ne permet pas des états opposés (232.). Les Médecins vitalistes cependant sont d'un avis contraire et sont assez convaincus, qu'une hémorragie suppose dans la partie une plus grande quantité de sang qu'à l'ordinaire, et c'est d'après cette opinion qu'ils admettent une pléthore utérine dans la menstruation, une pléthore pulmonaire dans l'hémophthisie, une autre locale dans l'*epistaxis*, dans le flux hemorrhoidal, dans le vomissement de sang et autres cas, et ils sont si rassurés sur ce point, que même dans une extrême inanition reconnaissent par fois une plénitude locale; tel est le cas de certaines femmes qui sont encore assez bien réglées à la dernière période de la phthisie pulmonaire, au point que même en accordant au Professeur Écossais, que ceux qui souffrent des hémorragies sont réellement épuisés de sang, qu'ils ont le mouvement des humeurs très-lent, qu'ils mangent peu, qu'ils sont faibles de corps et d'esprit, et qu'ils ont besoin d'un traitement stimulant (232.), rien pourtant ne serait changé à l'état de la question d'après leur manière de voir. Il s'en faut pourtant de beaucoup que la chose soit toujours ainsi; il y a nombre d'hémorragies dans lesquelles on remarque visiblement une pléthore universelle très-manifeste; comme par exemple dans les cas des femmes robustes à l'occasion du flux menstruel, et de certains individus qui font usage de la vian-

de et de boissons fortes, et qui sont sujets à des flux hémorrhoidaux : tel encore est le cas de plusieurs jeunes gens qui à la fleur de l'âge et jouissans de la meilleure santé éprouvent des hémorragies nasales très-salutaires. Le D. Brown oppose sa clinique à ces observations soutenant, que les flux de sang exigent une cure stimulante et qu'un traitement contraire leur fait du mal; *enim vero*, dit-il, *profluviales sanguinei morbi a sanguinis penuria, et reliquis debilitantibus noxis pendere, confirmat antiphlogisticae curationis perpetua, in magnum medicinae opprobrium infelicitas, incredibilis novae stimulatricis rationis felicitas* (232.). Cette remarque du Professeur Brown n'est pas meilleure que tant d'autres; elle prouve seulement qu'il a vu peu de malades, et qu'ici comm'ailleurs il a érigé de cas individuels en règles générales : car si la méthode stimulante réussit de temps à autre, dans d'autres rencontres elle fait bien du mal; quel est effectivement le praticien assez hardi pour oser administrer des stimulans à un jeune homme plein de santé, lequel souffre des hémorragies nasales qui lui sont manifestement salutaires ? Cependant quand même on passerait au D. Brown sa thèse et qu'on lui accorderait que dans tous les cas d'hémorragies, il y a une véritable inanition universelle, on ne serait pas encore autorisé à nier toute pléthore locale, puisque le corps peut être faible et appauvri de sang et en attendant une partie peut être pléthorique; tel serait le cas dont on a parlé, de certaines femmes à la dernière période de la phthisie, lesquelles pourtant sont encore réglées. Effectivement si l'inanition et la faiblesse sont les véritables sources des hémorragies, quel est le motif qui empêche celles ci d'être continuelles, au lieu qu'elles sont

pour la plûpart périodiques ? Pourquoi au lieu de s'arrêter spontanément, ce qui est très-commun, ne vont-elles pas au contraire toujours en augmentant de plus en plus ? Est-ce que la perte du sang dans les hémorragies répare l'inanition qui en est la cause ? Le D. Écossais recourt ici à l'unité, identité et indivisibilité de son agent en invoquant son appui ; mais que peut l'*incitabilité* contre l'observation ? Nous lui répondrons, par ses propres paroles, *ex rebus certis, non adparentibus judicandum* (57.). *Tam hic quam alias, ubique rebus veris standum : lubrica causarum, utpote fere incomprehensibilium, quaestio, venenatus ille philosophiae anguis, cum cura fugienda* (18.). C'est donc en vain qu'on voudrait forcer la nature d'obéir aux lois capricieuses de ce nouvel agent, elle s'y refusera toujours. On dira cependant que les Médecins admettent des hémorragies par faiblesse ou, comm' on dit, passives ; c'est vrai, mais autre chose est dire qu'il y a des hémorragies passives, autre chose est s'opiniâtrer qu'elles le sont toutes. Une pareille découverte était réservée à celui qui plus que tout autre a fait avancer la Médecine envers la perfection (*689*); et certes si le lecteur voudra bien en lire les élémens, depuis le §. 526 *ad* 547., il y trouvera des choses qui acheveront de le persuader.

51. Quand une évacuation sanguine doit se faire et cependant ne se fait pas, soit-elle empêchée tout-à-fait, soit-elle seulement arrêtée dans son cours par quelque passion violente, par le froid, ou autre cause semblable, il paraît que le sang devrait alors abonder dans le corps, et par sa faculté très-stimulante (134. etc.) produire un état *sthénique* : telle du moins a été en général l'opi-

nion des Médecins, et c'est par ce motif, qu'ils ont regardé la rétention et la suppression des règles dans une femme, qui d'ailleurs se porte bien, comme une maladie *sthénique*; le D. Brown seul s'oppose sans réserve et nous dit en peu de mots, que dans le cas de suppression le sang loin d'abonder, manque au contraire, et que *deficientium sive ex parte sive ex toto menstruorum causa est languens toto corpore, maxime in utero incitatio, ex ..... sanguinis penuria pendens* (543.). Reste à voir uniquement si cela est bien vrai, et si par hasard notre Auteur ne se trompe point.

52. Autant les idées du professeur Écossais sur l'inflammation *sthénique* approchent de la vérité (*N*34.), autant s'en éloignent celles qu'il nous présente sur l'inflammation qu'il appelle *asthénique* (LXXI.). Dans cette maladie selon lui les vaisseaux sont si faibles et si passifs, qu'ils cèdent au moindre effort du sang qu'y aborde et s'en remplissent au point, qu'ils causent les mêmes symtômes de l'inflammation *sthénique*; *inflammationis communis asthenicae, causa*, dit-il, *est sanguinis in inflammatis vasculis copia, similes, ac in phogistica, effectus trahens* (208.); car le sang, ajoute-t il, *licet ubique praeterea vasorum* (sanguinis) *inopia subsit, in inflammata tamen vascula, propter majorem horum, quam aliorum, atoniam et laxitatem, vel minimo impetui cedentem abundantius confluens, ea distendit, et propria cujusvis inflammationis excitat* (208). Qu'il soit néanmoins permis, malgré une assurance si positive, de réfléchir un peu sur une doctrine si singulière. Il n'y a pas de doute que l'Auteur remplit ici de sang la partie inflammée, comme le tissu cellulaire s'en remplit dans l'aneurisme faux, ou comme une vessie s'emplit du

liquide qu'on y verse. Cela étant, la partie malade ne peut et ne doit offrir ni chaleur, ni pulsation par elle-même et seulement par la communication des vaisseaux qui lui font passer le sang; ces deux signes par conséquent seront moins sensibles en elle que par tout ailleurs: d'où vient donc qu'ils sont cependant si supérieurs, et qu'ils égalent ceux de l'inflammation *sthénique* (208.)? Cette observation seule pourrait suffire pour nous convaincre de la fausseté de cette doctrine. Mais il y a plus, cette congestion *asthénique* de sang est peut-être incompatible avec les principes plus avoués de l'Auteur: il nous enseigne, que dans la diathèse *asthénique* les petits vaisseaux de la surface du corps quoique plus dilatés transpirent moins, *vasorum cava*, dit-il, *ubique corporis .... sub infirmitate augescunt. Haec perspirationis imminutae causa* (61.); il nous enseigne encore que ces mêmes vaisseaux reçoivent alors une moindre quantité de sang, que dans l'état de santé; *cutis pallorem*, ajoute-t-il, *cordis et arteriarum debilitas efficit. Hinc ad summum corpus non satis sanguis propellitur* (181.); car dans ces circonstances, *cordis et arteriarum imbecillitas, qua suos humores ubique difficile, in extremis finibus difficilius, aut vix omnino, propellunt* (178.). Si donc la faiblesse empêche le concours du sang dans les petits vaisseaux à la surface du corps, comment peut-elle le faire concourir si abondamment dans ces mêmes vaisseaux, lorsqu'il s'agit de produire l'inflammation *asthénique*? Les circonstances étant parfaitement les mêmes, pourquoi les résultats ne le sont-ils aussi? Pourquoi encore dans toutes les malades *asthéniques* ne voit-on pas la surface du corps constamment inflammée? Il est donc bien manifeste que ce sont les princi-

pes surannés des mécaniciens qui ont égaré notre Professeur, et il est sûr, qu'il nous aurait épargné une théorie si oubliée, s'il eût consulté les principes des vitalistes si solidement démontrés, depuis long-temps, par l'immortel Dégorter. Les difficultés croîteraient bien d'avantage si l'on demandait à notre Auteur pourquoi le sang, qui est le souverain et plus efficace remède des affections de faiblesse, parmi lesquelles l'iuflammation *asthénique* occupe un rang si distingué, devient impuissant et ne la dissipe point soudainement par sa présence et son abondance. Mais ce serait un temps perdu, que de combattre une théorie si erronnée: nous rechercherons plutôt le motif qui a induit le D. Brown à la presenter d'un ton si assuré. Ce motif n'est pas difficile à deviner; s'il avait fait naître les phénomènes de l'inflammation *asthénique* non de l'état passif, mais de l'état actif des vaisseaux, il aurait dû en même-temps leur accorder un excès d'*incitation*, c'est-à-dire un véritable état phlogistique, puisque *nati immodica incitatione morbi communes phlogistici vocantur* (*66*.): or comme l'inflammation quelque fois se rencontre vraiment dans les maladies *asthéniques*, il aurait dû par là, malgré tous ses principes, admettre qu'il peut y avoir simultanément état *sthénique* ou *incitation* augmentée dans une partie du corps, et état *asthénique* ou *incitation* diminuée dans les autres, ce qui aurait entièrement dissous l'unité, l'identité et l'indivisibilité de son agent, et avec elles le lien principal du systême; c'est pour empêcher ou pour retarder cette dissolution fatale, qu'il lui fallut inventer une maladie qui n'existe point. On dira maintenant, comme on a dit au sujet des hémorragies (*N*50.), qu'il y a des inflammations

chroniques qui ne demandent pas le traitement des aigues. Mais encore une fois, ce n'est pas du fait dont nous disputons ici ; le fait est vrai, constaté, et très connu, et même les femmelettes savent, que les mules et les engelures ne se guérissent point par des saignées ou des purgations, mais par la chaleur, l'esprit de vin et la graine de moutarde ; la question ne roule donc pas sur le fait, mais uniquement sur la théorie, laquelle ne présente que contradiction et absurdités. Au reste il ne serait pas difficile de prouver que l'inflammation chronique ou *asthénique* est la même que la *sthénique*, dont elle ne diffère que par le degré, et que son traitement doit être en raison composée de la force de l'inflammation locale et de la faiblesse générale. C'est d'après cette maxime que les disciples d'Hippocrate ne saignent guères depuis le quatrième jour dans la pleurésie, malgré que l'inflammation subsiste encore. Mais ces sages Médecins se règlent d'après l'observation des phénomènes et les lois de la *vitalité*, et non point d'après celles d'une mécanique inanimée et d'un agent qui n'existe pas.

53. Les praticiens augurent bien favorablement lorsque dans une maladie phlogistique, surtout si elle est accompagnée d'inflammation, le pouls devient moins fort, un peu vuide et un peu faible, et notamment si cela est l'effet d'une hémorragie spontanée, des saignées et autres remèdes convenablement administrés, car ils en infèrent que la diathèse diminue, et se flattent d'une prompte guérison. Il ne faut pourtant pas croire, qu'ils n'ayent su connaître, et qu'effectivement ils n'ayent distingué avec beaucoup de soin cet affaiblissement salutaire de pouls de celui qui est le produit

d'une médecine irritante et chauffante, et qui annonce ordinairement la gangrène et la mort. C'est peut-être le D. Brown seul qui paraît ne pas avoir assez séparé ces deux états de pouls autant différens dans leurs causes et significations, que semblables dans l'apparence; c'est par conséquent à tort qu'il les regarde comme d'un mauvais augure (L.), sans faire une distinction bien précise de l'un à l'autre; et c'est là une preuve de plus que notre Professeur a vu peu de malades, car s'il en eût observé un nombre suffisant, il n'aurait pas méconnu une observation si simple et si facile, il aurait même compris aisément que le grand plan de la nature, quel qu'en soit le motif, est de débiliter tout ce qu'elle veut rétablir. Elle guérit les maladies phlogistiques, et les inflammations par des hémorragies et des sueurs abondantes, par une transpiration vapoureuse, par des crachats épais et des fortes suppurations, et quelques fois même, lorsque la gangrène s'est emparée d'une partie, elle va jusqu'à la séparer, s'il est possible, du reste du corps, pour sauver la vie au malade. La nature est si constante dans cette marche, qu'elle la suit jusque dans les maladies *asthéniques*. C'est en provoquant une sueur copieuse qu'elle remet le malade d'un paroxisme de fièvre tierce, ou quarte au point que, si cette évacuation vient à manquer, l'apirexie ordinairement est moins parfaite et la maladie plus opiniâtre; dans les fièvres nerveuses et dans les typhus, quoiqu'on en dise, il est très-rare que les malades recouvrent la santé sans des évacuations bien marquées par les selles, les urines et par la peau; les cas contraires sont en petit nombre et ne se voient guères, que dans les maladies

moins sérieuses. A t-on jamais vu des hydropiques recouvrer la santé sans de grandes évacuations aqueuses et proportionnées à la maladie ? Enfin cette aversion pour les alimens, que la nature inspire à presque tous les malades, que signifie t elle, si non qu'elle veut les débiliter afin de les pouvoir guérir ? Je n'ignore pas que le D. Brown nous recommande d'agir sans cesse et de stimuler ou débiliter toujours et de ne jamais se fier aux forces de la nature pas plus que si elle était une chimère ou une qualité occulte ; *ad occurrendum pariter, et medendum morbis*, dit il, *semper stimulandum aut debilitandum, numquam quiescendum, nec naturae, quae sine externis rebus nullae sunt, viribus fidendum* (95.). Mais quel est le Médecin qui de sang froid ait pu avancer des semblables paradoxes ? Ne dirait-on pas que notre Auteur n'a jamais vu de malades ? Ses maximes sont parfaitement meurtrières, et si des hommes abandonnés dans une forêt au bord d'une fontaine et livrés comme des bêtes fauves à la seule merci de la nature, ont quelque fois recouvré la santé ; on a vu souvent les mêmes maladies conduites d'après les principes Browniens devenir mortelles, et les pauvres malades périr misérablement, dévorés par une chaleur insupportable au milieu du délire et des convulsions ; on nous répond dans ces cas qu'on a administré un traitement trop stimulant et que la faiblesse indirecte, qui en est la suite (35.), a emporté ces malheureux, que le grand art de la science consiste à savoir bien régler les stimulans. Mais ce sont là des mots. Le grand art du Médecin est de seconder la nature, c'est-à-dire de ne pas trop en solliciter les mouvemens, de les

débiliter même selon les circonstances, de suivre ses penchans, en un mot de sauver la vie aux malades. C'est ainsi qu'Hippocrate opérait des prodiges, et c'est ainsi que ses sages disciples se sont constamment conduits; mais des principes mauvais ne peuvent qu'amener des conséquences plus mauvaises encore.

54. Quand on nous dit que pour guérir les malades il faut diminuer l'*incitation* si elle est trop forte, et la ranimer si elle est trop faible, on nous donne une maxime qui est bonne sans doute, mais qui n'est pas moins ancienne que la Médecine, et qu'on a désigné tantôt par ce précepte fameux, *contraria contrariis curantur*, tantôt par cet autre, *Medicina est additio, et subtractio*, et qui dans le fond consiste à ôter l'excès et à suppléer au défaut; mais on se tromperait fort si à la manière du Professeur Brown on croyait, que pour rétablir les malades il ne fallût jamais affaiblir l'*incitation* au dessous du point de santé lorsque la maladie est phlogistique, et qu'il fût nécessaire de la pousser incessamment jusqu'au niveau de la santé lorsqu'elle est *asthénique* (XC.). Cette méthode contrarie toutes les vues de la nature et ne manquerait pas de faire le plus grand mal; ce que nous avons dit dans la note précédente (*N*53.) suffit pour le prouver: au reste pour s'en convaincre pleinement on n'a qu'à consulter l'observation qui est la guide de tout bon Médecin; elle nous apprend qu'il est impossible de guérir les maladies phlogistiques sans que l'*incitation* ne descende au dessous de la santé et en raison directe, à peu près, de la gravité du mal. C'est là un des principaux moyens dont la nature se sert pour opérer ses guérisons. Elle

inspire au malade le desir du repos et une aversion décidée à tout genre d'exercice, lui donne un grand dégoût pour les alimens, excite des hémorragies, provoque des sueurs, des selles, des urines, des crachats, enfin elle l'affaiblit de toute manière, en sorte qu'à la cessation de la maladie et au commencement de la convaléscence, l'*incitation* non seulement n'est pas au niveau de la santé, mais se trouve infiniment au dessous, et le malade éprouve une faiblesse extrême dans toutes ses actions. Cela est si vrai, qu'il y a tout à parier que le professeur Brown n'a vu de sa vie un seul malade se rétablir d'une pleurésie, d'une frénésie, ou d'une péripneumonie, sans qu'à la fin de la maladie ses forces n'aient été considérablement plus faibles, que lors du temps de la santé et même pendant la force du mal ; aussi une débilité proportionnée à la grandeur de la maladie est une des conditions requises pour recouvrer la santé dans les affections *sthéniques* : si l'on se contentait donc d'ôter à un pleurétique l'excès de force seulement, que le D. Écossais lui suppose au dessus de la santé, on ne la lui renderait jamais. Telle est la constance de la nature dans cette marche qu'elle ne s'en écarte pas, comme on a dit ailleurs (*N*53.), dans la forme *asthénique* ; dans celle-ci elle débilite également les malades par toute sorte d'évacuations, même par des hémorragies, et la plûpart du temps leur donne une aversion invincible aux alimens, et par ces moyens, et sans presqu'aucun secours de l'art, elle parvient quelquefois à guérir des affections qu'on regardait comme désespérées. C'est d'après cette importante remarque que le Médecin sage, qui n'est qu'un imitateur fidèle de la nature, laisse

tomber les forces de son malade *asthénique* jusqu'à un certain point, ou les affaiblit exprès, afin de les pouvoir ensuite relever utilement; on dirait qu'il imite les mariniers qui jettent à la mer les choses plus précieuses pour alléger le vaisseau menacé de naufrage. Appuyé sur ces principes, le disciple d'Hippocrate administre à ses malades des purgatifs, des émétiques, et quelquefois encore leur fait ouvrir la veine; de cette façon il les délivre d'une apoplexie, d'une fièvre tierce, d'un typhus, de la peste même, tandis que s'il s'entêtait de remettre tout de suite les forces du malade il ne ferait que l'aggraver ou même le tuer. Combien de fois des inflammations mortelles aux intestins, aux poumons et ailleurs ont-elles été la suite infortunée de la méthode stimulante? Je sais bien qu'il y a des cas, dans lesquels le Médecin doit sur-le-champ relever les forces du malade, savoir quand elles sont si abattues qu'elles vont s'anéantir entièrement; tel serait le cas d'un asphixié; mais ces cas n'ont pas lieu dans toutes les maladies *asthéniques*, et encore quand on est parvenu à rétablir suffisamment les forces, il faut qu'elles tombent de nouveau par des sueurs, des urines et autres évacuations; sans cela la maladie n'aura jamais un bon succès: fût-elle la peste ou la fièvre jaune, il faut que le malade s'affaiblisse. L'Auteur, si je ne me trompe, a reconnu, dans quelque cas le vuide de son précepte, puisqu'il recommande aux galeux de se laver dans l'eau froide et de s'exposer au grand air (513), c'est-à-dire d'user de remèdes débilitans dans la gale, malgré qu'il ait placé cette affection parmi les *asthéniques* (505.). En un mot le précepte de stimuler ou d'affaiblir sans cesse,

et de ne se fier aucunement aux forces de la nature, ne sera jamais du goût d'Hippocrate, de Sydenham, de Stahl et de tant d'autres illustres et savans Médecins qui, confians dans les forces et ressources de la nature, se sont bien de fois contentés d'être simples spectateurs de ses opérations. Le cheval et le taureau encore sauvages et abandonnés dans les forêts à la seule Médecine que l'instinct de la nature leur apprend, guérissent mieux et plus aisément, que quand apprivoisés par l'homme, on les accable de soins et on les gorge de remèdes. C'est donc en vain qu'on voudrait donner à l'art ce qui est de droit exclusif de la nature.

55. Sans ajouter ou sans repéter ce qu'on a déjà dit sur les maladies locales (*N* 19.) on demandera seulement à l'Auteur comment la chaleur peut ébranler l'*incitabilité* et faire des maladies communes, pendant qu'une épingle poussée sous les ongles au bout des doigts dans une peau si tendre et si sensible et par conséquent si incitable (691.), n'en peut faire autant et, au lieu d'une maladie commune, elle n'est capable que d'en causer une locale (344.); on demandera encore pourquoi des substances âcres et venimeuses (695.696.), et des coups de sabre ou d'armes à feu ne produisent que des maladies locales, tandis que les alimens (11.) avec une bien moindre action mettent en jeu l'*incitabilité* universelle et font des maladies communes (CXXXV.). On serait tenté de faire d'autres demandes encore non moins surprenantes; mais tout étonnement doit cesser d'abord qu'on connaît les attributs uniques de l'agent Brownien (*N* 5.).

56. Les exanthèmes *sthéniques* ne diffèrent des autres maladies *sthéniques*, que par le temps requis à l'expulsion; car *exanthematici morbi ab aliis sthenicis nulla cujusvis-momenti re differunt* (367.): *hoc solum interest, quod in exanthematicis materia temporis, quo corpore efferatur, aliquod, aliud in alio, requirit* (370.). Ce n'est que dans le degré de force que les contagions diffèrent, et on est presque sûr de les paralyser, si on a soin d'empêcher l'action des autres puissances nuisibles; les contagions enfin n'ajoutent rien à l'action de ces dernières, ou bien elles opèrent de la même façon (CXXXIX.). Voilà des dogmes auxquels certes l'on ne s'attendait guéres depuis tant de siécles que la Médecine existe et depuis tant d'observations. Qu'on nous explique donc pourquoi la rougeole et la variole soit *sthéniques* (347.) soit *asthéniques* (505.) font leur expulsion précisément au quatrième jour, et cependant ont une nature et des caractères si différens? L'éruption des bubons pestilentiels et de tant d'autres exanthêmes benins ou dangereux arrive souvent à la même époque de la maladie et néanmoins quelle varieté de symptômes, de peril, d'issue? Si les contagions ne diffèrent que par le degré, pourquoi dans des individus, qui se trouvent précisément dans des circonstances identiques d'âge, de tempérament, de santé, de choses extérieures, la même contagion varioleuse, morbilleuse, pestilentielle, cause-t-elle des effets si inégaux? Et si pour se préserver de la contagion il est presque suffisant de fuir le concours des autres puissances nuisibles, comment se fait-il que dans la peste, le charbon, la fièvre jaune, la variole

et autres contagions, malgré tous les soins pour éviter les puissances nuisibles, néanmoins le seul attouchement d'un contagié ou d'une chose infecte suffit pour nous communiquer une maladie mortelle ? Certainement que dans tous ces cas et autres semblables les maximes Browniennes ne sont pas en état de nous satisfaire.

57. On a beaucoup demandé comment une petite particule de matière contagieuse appliquée extérieurement puisse gagner peu-à-peu et infecter tout le corps (CXXVIII.): le D. Brown nous a dévoilé ce mystère, en nous apprennant que tout cela se fait à l'aide d'une fermentation qui multiplie la matière contagieuse; *contagio*, dit-il, *e corpore laborantis . . . sano corpore recepta, sine ulla firmorum aut humorum mutatione manifesta, fermentescit, omnia vasa replet* (368.). Quel que soit le poids de cette hypothèse surannée, et même en l'adoptant il n'est pas aisé de concevoir, comment une matière qui fermente dans le corps, qui en remplit tous les vaisseaux et qui par conséquent se trouve en contact immédiat avec toute la surface interne du système vasculaire, et circule avec les humeurs, puisse cependant ne pas affecter l'*incitabilité* entière et ne pas augmenter ou diminuer l'*incitation*, et au lieu de produire une maladie commune, ne causer qu'une simple maladie locale. Cela est fort surprenant et ces phénomènes ne s'accordent guères avec la nature de l'*incitabilité*, et c'est peut-être leur incompatibilité qui a rendu ici notre Auteur fort laconique au point, qu'il s'est contenté de nous donner une simple définition sans nous alléguer un seul exemple de maladie relative, pour nous éclairer tant soit peu dans de si obscures ténèbres.

58. L'Auteur en nous apprenant que c'est une condition nécessaire pour produire des exanthêmes *sthéniques*, que les causes ou puissances, qui font naître la diathése phlogistique, précèdent (LXXX.), se trompe beaucoup. Si cela était, jamais des enfants faibles, cachectiques, ecrouelleux ou rachitiques ne devraient contracter des exanthêmes *sthéniques*, et cependant ils y sont également sujets que les enfants sains et robustes; la rougeole et la variole soit naturelle soit artificielle en offrent continuellement une preuve convaincante; elles parcourent régulièrement et sans danger leurs périodes dans les corps faibles aussi bien que dans les vigoureux. L'action précédente des causes *sthéniques* n'est donc point nécessaire à la production des exanthêmes *sthéniques*, à moins qu'on ne veuille supposer que la variole et la rougeole, lorsqu'elles sont benignes, sont *asthéniques*, ou bien qu'elles ne sont pas des maladies communes. Soit l'une, soit l'autre de ces deux hypothèses nous jetterait dans des grands embarras.

59. Il n'est pas facile de donner un sens raisonnable aux expressions de l'Auteur à l'égard des boutons varioleux et de la rougeole (LXXXI.) *inflammationis expertes sunt*, dit-il, *variola, rubeola ubi localis tantum inflammatio paucis constat pustulis* (347.). Ou l'on suppose dans ces deux maladies une inflammation purement locale et alors, étant parfaitement indépendante de la diathèse et de ses causes (6.81.), elle ne peut acunement appartenir à la classe des communes (6.), auxquelles cependant il est impossible de ne pas rapporter ces deux maladies: ou bien l'on pense que ces boutons font vraiment partie d'une maladie commune;

et alors on ne peut plus donner à cette éruption le nom de locale, tout de même que d'après les idées de l'Auteur on n'appelle point locale l'inflammation des poumons, lorsqu'elle fait partie d'une affection commune (349. 169.) Au reste quelle que soit l'opinion du Professeur d'Édimbourg, il n'aurait jamais dû placer les boutons varioleux dans la seconde classe des maladies *sthéniques* (LXXXI.), laquelle est reservée aux maladies sans inflammation et ne peut aucunement comprendre les boutons varioleux et les taches de la rougeole, qui quelque benins qu'on les suppose, n'existent jamais sans elle; il aurait dû au contraire les renvoyer à la première classe qui est accompagnée de pyrexie et d'inflammation (LXXIX.).

60. Notre Professeur ayant accordé à l'épiderme le pouvoir de retenir la chaleur lorsque celle-ci n'est pas enlevée par la transpiration qui s'est arrêtée (159.), il parait aussi avoir donné à cette dernière le même pouvoir par rapport à la matière contagieuse, en obligeant celle-ci de pousser des taches et des boutons à la surface du corps, lorsque la transpiration ne l'emporte pas librement (LXXX.). Si tel est justement son avis on desirerait connaître de lui, pourquoi cette même matière ne doit point être retenue également aux surfaces intérieures, celles surtout qui sont recouvertes par l'épitelium qui est si analoque à l'épiderme; pourquoi aussi elle n'est point arrêtée dans le cerveau et autres lieux où les vaisseaux sont plus petits encore qu'à la surface du corps et où par conséquent l'exhalaison est beaucoup moins facile. Il semble au contraire qu'elle devrait pousser dans tous ces lieux bien plus aisement des taches et des

boutons qu'à l'organe cutané. On aimerait encore savoir par quel motif les boutons varioleux affectent plus particulièrement le visage, où l'accès de l'air est plus libre et où l'évaporation de la matière contagieuse doit se faire plus facilement, que les autres parties qu'on tient ordinairement couvertes. Toutes ces réflexions nous portent naturellement à croire que l'épiderme n'y entre pour rien et que la matière contagieuse attaque l'organe de la peau par sa nature propre ou spécifique. Cela est prouvé à l'évidence par l'inoculation, dans laquelle la contagion, quoique introduite dans le corps par un seul point, se porte néanmoins par préférence, et affecte constamment la peau. Cela est encore confirmé par l'infection universelle du sang et des humeurs dans les corps contagiés; parceque quoique générale, elle ne pousse cependant des exanthêmes qu'à la surface du corps : c'est donc la nature spécifique de la contagion qui la détermine exclusivement à cette partie.

61. Notre Auteur a des idées singulières sur l'action de la chaleur par rapport au catarrhe (XCVI.). D'abord il suppose que les Médecins ont cru le froid nuisible, dans les affections phlogistiques (257.), tandis que sans remonter à des époques fort reculées, il n'y eut plus de contestation sur ce point depuis le grand Sydenham jusqu'à nos jours; en second lieu il veut qu'on lui passe pour une découverte, d'avoir reconnu, que la chaleur est nuisible dans le catarrhe (257. 411.); les Médecins bien avant lui savaient, qu'il ne faut pas trop échauffer les malades dans les affections catarrhales, comme le prouve l'usage très-commun de la méthode antiphlogistique dans ces maladies

(N 62.), non administrée cependant à sa manière ; car si par hasard il s'imagine de guérir le catarrhe par le moyen du froid, il se trompe étrangement. Autre chose est ne pas trop échauffer ces malades, autre vouloir les guérir par le moyen du froid. L'observation journalière nous apprend que le froid empire le catarrhe et peut l'amener à l'état de véritable péripneumonie. Notre Professeur en troisième lieu fait dépendre la cause du catarrhe de la chaleur plutôt que du froid (XCVI.); mais ici encore il se trompe et, malgré sa découverte, cette maladie ne laisse pas d'être très familière en hiver et bien rare en été; sans oublier cependant la judicieuse remarque d'un des plus habils Médecins de la France, savoir que ce n'est pas le froid ni la chaleur, mais bien quelqu'autre cause épidemique cachée et non reconnaissable au thermomètre qui produit souvent les affections catarrhales; *dubitare profecto licet*, dit l'illustre Lieutaud, *num ad materiae cujusdam heterogeneae in aere latitantis ingressum trans cutis et pulmonum porulos, potius non sint referendi* (affectus catarrhales) *quam ad meram sufflaminationem humoris innoxii* (perspirationis): et après une suite démonstrative de faits pathologiques il conclut, *hunce morbum a peculiari aeris constitutione thermometro numquam expiscanda, utplurimum pendere*. D'après tout cela il est clair que le Professeur d'Édimbourg n'avait pas des idées assez justes sur l'action de la chaleur par rapport à nos corps, et qu'il ne connaissait guéres peut-être celles des autres Médecins sur cet objet important.

62. Sans faire cas des choses inconvenantes, et des diatribes que l'Auteur lance à tort et à travers

contre les Médecins (CXXXVIII.) nous ajouterons seulement à ce que nous venons de remarquer dans la Note précédente, que de tout temps les Médecins traitent le catarrhe ou fièvre catarrhale comme une maladie *sthénique*, qu'ils se servent souvent de la saignée pour la guérir et que seulement, lorsque la diathèse est moins forte, ils tâchent de la dissiper en provoquant la sueur, de la même façon précisément que nous enseigne le D. Écossais (474.255.). Cela étant pourquoi a-t-il fait tant de bruit pour placer le catarrhe parmi les *sthénies*, le faire naître de la chaleur et guérir par le froid? La raison, si je ne me trompe, est fort aisée à comprendre: le catarrhe a de la ressemblance avec la péripneumonie et n'en diffère que par le degré et, comme celle-ci, il exige de secours antiphlogistiques. Il fallait donc la faire engendrer par une puissance stimulante telle que la chaleur, et non par une débilitante telle que le froid, et pour comble de preuve, il fallait le reléguer durant l'hiver, et le faire paraître en été. Sans cette précaution notre Auteur aurait dû convenir, qu'il y a des maladies *asthéniques* qui demandent des remèdes débilitans, ou bien que la même maladie peut appartenir tantôt à une forme, tantôt à l'autre: Dans la première hypothèse l'identité, unité et l'indivisibilité de son agent, et avec elles tout le systême étaient menacés d'une ruine fatale, et dans l'autre il fallait faire attention aux symptômes et rétablir cette nosologie, qu'il a si impitoyablement proscrit (447.); c'est pour éviter ces inconvéniens qu'il a jugé à propos de placer le catarrhe parmi les maladies *sthéniques* avec tant d'emphase, et tant d'éclat.

63. Les Médecins jusqu'à présent n'ont point sû traiter les maladies des enfans; ils ont erré aussi en traitant la rhumatalgie et la menorragie par des débilitans, et la rougeole par des stimulans (CXLV.). Ce sont là des griefs que l'Auteur aurait épargné à ses collégues, si dans les quinze premières années de ses études, qu'il déplore comme perdues (*Préface de l'Auteur*), il eût été assez heureux de lire de bons Auteurs; ceux qui les connaissent un peu ne se mettent pas en peine de ces imputations. A l'égard du traitement de la menorragie on peut consulter plus particulièrement ce qui a été dit ci-dessus (*N*50.): il est vrai que la méthode stimulante convient quelque fois dans la cure de cette maladie, mais elle y nuit dans bien d'autres.

64. Je doute fort que le Médecin philosophe puisse aisément s'accommoder de la méthode curative de la faiblesse indirecte proposée par l'Auteur. Il veut qu'on débute par un stimulant un peu moindre de celui qui a produit la faiblesse et qu'on aille toujours en diminuant (CXX.): il veut par exemple, qu'on commence par donner tout de suite cent cinquante gouttes de laudanum et qu'on continue, en diminuant toujours la dose du remède, jusqu'à ce qu'on parvienne à dix ou douze gouttes (684.). Cette méthode à la verité, sans entrer dans d'autres détails, ne s'accord guéres avec le reste de la doctrine Brownienne puisque, s'il est vraiment constaté que la faibiesse indirecte est le résultat de l'*incitabilité* épuisée (35.); si le plus petit stimulant suffit alors pour l'éteindre et causer la mort (26.); s'il est bien prouvé encore que l'*incitabilité* qu'on n'épuise point par des *stimulus*,

s'accumule spontanément et devient abondante (18); si, dis je, tout cela est réellement démontré, il semble que dans cette espèce de faiblesse on devrait user des stimulans extrêmement petits ou mieux encore n'en user pas du tout, crainte d'épuiser d'avantage et peut-être de suffoquer entièrement le peu d'*incitabilité* qui reste au malade, laquelle cependant si on ne la tourmente plus avec des impulsions étrangères peut de nouveau s'accumuler et se reproduire d'elle-même et s'élèver de cette manière au niveau de la santé et ainsi rétablir le malade sans qu'il soit besoin d'aucun remède. Les stimulans diffusibles donc, d'après les principes de l'Auteur, deviennent dans ce cas inutiles pour ne pas dire nuisibles, on doit par conséquent les bannir tout-à fait du traitement de la faiblesse indirecte, et des maladies qui en dépendent.

65. On peut douter bien raisonnablement, que jamais Médecin ait eu lieu de s'applaudir d'avoir administré l'opium à la dose prescrite par l'Auteur dans le traitement de la faiblesse soit directe soit indirecte, si ce n'est peut-être dans quelqu'un de ces fameux consumateurs d'opium, qu'on dit se trouver à Constantinople; car dans la première (CXI.), soit qu'elle se rencontre dans un typhus, soit qu'elle accompagne une autre maladie quelconque d'une débilité extrême, certes qu'en donnant la dose de remède ordonnée par le D. Brown, on serait sûr d'endormir si bien le malade, qu'il ne se reveillerait plus! N'a-t on pas vu des hommes vigoureux mourir par des doses beaucoup moindres et leurs cadavres se putréfier promptement comme ceux des hommes morts par le poison? N'a-t on pas démontré par des expériences

directes, que les parties plus irritables des grenouilles plongées dans une solution de ce remède perdent bientôt leur aptitude aux mouvemens irritables, pendant que les mêmes parties non plongées, la conservent si long temps? L'opium donc dans un malade extrêmement faible ne fera que hâter la destruction de ce peu de vitalité, ou si l'on veut, d'*incitabilité* qui lui reste et de la conduire plus vîte à la mort. D'ailleurs il n'est pas vrai qu'on ne dorme point dans ces maladies, comme l'Auteur le suppose (683.); au contraire le malade sommeille toute la journée et ce n'est qu'à l'aide des ventouses, des vesicatoires, des sinapismes et autres stimulans, qu'on parvient à le tenir un peu éveillé.

Dans la faiblesse indirecte l'usage de l'opium tel que notre Professeur le recommande (CXII.) n'est guères plus raisonnable. En effet où trouvera-t-on une Médecin assez hardi pour donner tout d'un coup à son malade 150. gouttes de laudanum, c'est à dire 12. grains d'opium environ, et continuer ainsi de le donner très-souvent, seulement en diminuant la dose jusqu'à ce qu'elle se réduise à un dixième? Il y a tout à parier que le pauvre malade s'endormirait si bien, qu'il n'aurait le temps d'avaler pas même le tiers de la dose prescrite de cet admirable stimulant diffusible.

66. On a bien de la peine à concilier le D. Brown avec lui même. Les purgatifs nous en fournissent une preuve convaincante; ces moyens d'après lui, quoique suffisans et au delà pour détruire l'excès d'*incitation* dans les petits vaisseaux des intestins, savoir pour les débiliter, sont néanmoins beaucoup moins puissans par rapport aux petits vaisseaux de l'organe cutané et au reste du corps,

(CVIII.); *alvi purgatione*, dit l'Auteur, *licet in innumeris iis, quae suos in intestina profundunt humores, arteriolis sive exhalatricibus, sive muciferis, satis superque incitatio nimia solvitur; neque perspiratoriis tamen arteriarum finibus, neque reliquo corpori, par debilitandi vis adhibetur* (305.). Il est clair par là que les purgatifs peuvent réduire l'*incitation* des intestins à un vrai état de faiblesse, pendant qu'elle continuera dans un état d'énergie dans le reste du corps; ce qui est le même que dire, qu'il y aura simultanément *sthénie* et *asthénie*, savoir *incitation* augmentée et *incitation* diminuée, ce qui nous prouve à l'évidence, que l'incitabilité n'est plus une, indivisible, identique. On n'est pas moins embarrassé à expliquer comment les purgatifs puissent causer une impression si marquée sur les intestins et si peu sensible dans le reste du corps, l'affection locale produite par l'action d'un stimulant n'étant rien, d'après la doctrine Brownienne, en comparaison de l'affection universelle: car *adfectum partis universo corpore diffusus toto coelo superat* (49.). La chose devient de plus en plus inconcevable dès que notre Auteur refuse aux émétiques le pouvoir d'affaiblir suffisamment l'*incitation* de l'estomac (305.); est-ce que les émétiques ont moins d'action et de pouvoir sur le ventricule que n'en ont les purgatifs sur les intestins? Il n'est donc pas facile de concilier certains points de la doctrine du Professeur Écossais.

67. Si la fièvre est vraiment une maladie de faiblesse extrême (CXXXVI.), la saignée, les purgations et autres évacuans devraient sans doute aggraver le mal (406.). Aucun Médecin cependant

n'a jamais pu se passer de ces remèdes dans le traitement de la fièvre : dans la peste même ils ont été pratiqués avantageusement et, pour parler de ce qui vient d'arriver, ils ont été reconnus utiles dans la fièvre jaune qui dans ces derniers temps a désolé l'Espagne. Le savant M.r Berthe dans son *précis historique de la maladie qui a regné en Andalousie en 1800.*, où il a recuilli avec un soin incroyable tout ce qui regarde cette terrible maladie, nous dit qu'elle *se présentait tantôt avec l'appareil d'une affection inflammatoire exquise, tantôt avec celui d'une affection purement nerveuse* (pag. 153.) ; *que le pouls était fort, plein et dur ; les artères temporales battaient avec violence* (pag. 85.), et nous fait connaître les cas dans lesquels la saignée est indiquée (pag. 205.). Le Magistrat de Santé de Milan dans un rapport qu'il a publié touchant la fièvre de Livourne qui semble être la même de la fièvre d'Espagne, avertit les Médecins, que dans cette maladie les stimulans sont nuisibles et que les antiphlogistiques sont d'une utilité bien constatée ; plusieurs Auteurs qui ont vu cette cruelle maladie en Amérique ont fait les mêmes observations. D'après de témoignages si authentiques et si universels il n'y a plus de doutes, que le traitement de la fièvre demande bien de fois des débilitans et des évacuans, qu'elle par conséquent n'est pas une maladie de faiblesse extrême comme l'Auteur prétend : et si on répondait qu'elle présente constamment des signes de faiblesse, que doit-on en inférer, si ce n'est qu'elle réunit assez souvent l'état *sthénique* et l'état *asthénique* et que toutes ces inégalités d'actions qu'elle nous fait voir, sont une preuve évidente que les attri-

buts de l'agent Brownien l'unité, l'identité, l'indivisibilité, et même l'immatérialité (47*bis*.) ne sont rien moins que démontrés. L'Auteur rapporte à la forme *sthénique* le catarrhe ou fièvre catarrhale (407.); cependant rien n'est plus constaté que cette maladie prend quelquefois un caractère malin, nerveux, très-*asthénique*, et qu'elle se refuse ouvertement à la cure débilitante tant recommandée par l'Auteur (2762.). Bref, la fièvre veut être traitée selon la variété des circonstances et des symptômes tour-à-tour avec des remèdes débilitans et avec des stimulans; et rien ne serait plus absurde que d'en vouloir établir l'étiologie d'après l'idée d'une faiblesse extrême; rien surtout ne serait plus dangereux, que de la traiter d'après cette hypothèse.

68. Si la chaleur est très-avantageuse dans les fièvres (292.), si le froid leur est si nuisible, s'il est même mortel (260.), l'Auteur ne devait pas nous dire, qu'elles sont plus fréquentes et plus dangereuses en été qu'en hiver (CXLIV.), et d'autant plus que cela est visiblement contraire à l'observation. Les fièvres tierces et quartes surtout, se guérissent avec beaucoup plus de facilité en été qu'en hiver au point que l'approche de la belle saison suffit souvent pour les chasser, tandis que le retour du froid les engendre ou les ramène. Les typhus épidémiques ne sont pas plus meurtriers au fort de la canicule que dans le coeur de l'hiver; ils guérissent même plus facilement en été, pourvu qu'on ne chauffe point les malades par trop de stimulans diffusibles et qu'on ne les affaiblisse pas avec l'opium. La maxime de l'Auteur est donc sujette à bien des exceptions, si toutefois elle n'est pas un simple jeu d'imagination.

69. Le froid est mortel dans les fièvres (CXV. CXLIV.), *exitio in febribus est* (260.), nous dit l'Auteur : l'observation, cependant nous prouve tout le contraire ; elle nous présente plus d'une fois des malades affectés de fièvres nerveuses très-graves, lesquels ayant échappé à la surveillance des aides, et ayant demeuré long-temps presque nuds au grand air dans la saison la plus froide, non seulement ont guéri parfaitement, mais même ont été évidemment soulagés par cette rude secousse du froid. Le D. Brown lui-même peu confiant dans ses principes et embarrassé peut-être par des semblables observations nous avoue franchement que, toute circonstance égale, les fièvres sont plus communes et plus périlleuses en été qu'en hyver, parceque *forma et typo cujusque febris datis, universum genus in calore coeli, quam frigore frequentius simul et saevius est* (651.). D'après cela il faut accorder de deux l'un, ou que le froid n'est pas mortel dans les fièvres, ou que notre Professeur en a observé les effets avec peu d'exactitude (c. N 68.).

70. Le D. Brown redoute la contention d'esprit dans les maladies phlogistiques, parcequ'elle produirait la faiblesse indirecte, il la recommande cependant dans l'opportunité à ces maladies mêmes (CII.). Sans entrer à présent dans aucune discussion sur la manière d'agir de cette puissance, il est sûr qu'elle n'est ni plus ni moins redoutable que l'exercice du corps, la nourriture animale, les stimulans diffusibles, le vin, la chaleur et causes semblables. Or tout le monde sait que le trop d'action de ces puissances affaiblit, mais il sait aussi, que l'affaiblissement qu'elles produisent, loin de diminuer

la maladie, ne fait que l'aggraver, et le D. Brown n'hésite pas d'en défendre l'usage dans l'opportunité *sthénique* (262.*ad*265.), et il va jusqu'à interdire l'habitude des passions, en nous disant qu'*adfectuum consuetudo vitanda* (276.). Si donc l'habitude des passions nuit, pourquoi recommande-t-il la contention d'esprit pour guérir cette même opportunité? N'est-il pas vrai qu'un homme, qui ne se porte plus assez bien, quoique non encore décidément malade, ne peut plus soutenir sans peine une contention d'esprit un peu sérieuse et s'en trouve mal quoiqu'il y soit accoutumé? Il vaut donc mieux laisser la tête en repos, que de l'obliger au travail pour affaiblir le corps; ce serait jetter de l'huile sur le feu pour l'amortir.

71 Il y aurait de quoi faire des volumes si l'on voulait s'étendre sur les idées de l'Auteur par rapport aux remèdes (CXLIV.); nous ne ferons qu'y toucher très-rapidement. Si les remèdes *asthéniques*, dit-il, sont profitables, c'est signe alors, que la la maladie est *sthénique* (406.); or nul doute que la saignée, les purgatifs, les émétiques, comme on a déjà observé (*N*67.), sont par foi utiles dans les fièvres, aussi bien que dans l'apoplexie, la paralysie et la goutte, comme on dira ci-après (*N*73.): il est sûr encore qu'ils peuvent faire du bien dans l'hysterie et autres maladies que le professeur Écossais nomme *asthéniques*. Cela étant, quelle confusion, et quel désordre ne va-t-il paraître dans ses deux formes et dans son catalogue nosologique!

Le mépris que notre D. témoigne pour les vesicatoires (201.), est bien compensé par le cas qu'en font tous les Médecins, sans en excepter ses partisans mêmes; et certes, s'il avait lu l'ouv-

rage de Wauters sur les exutoires avec les excellentes notes dont le D. Curtet l'a enrichi, le professeur d'Édimbourg aurait peut-être changé d'avis.

Le vin aide vraiment à la guérison des fièvres intermittentes, surtout parmi les pauvres gens mal nourris; mais soutenir, qu'il est plus puissant que le china (655.), c'est un paradoxe des plus étranges, que jamais personne ne s'est avisé d'avancer, et l'Auteur sans doute ne l'aurait pas émis, s'il eût eu à traiter souvent des fièvres tierces, ou si par hasard il se fût rencontré dans quelqu'une de ces terribles pernicieuses dont parle si savamment l'immortel Torti; il se serait aisément détrompé par sa propre expérience et il aurait reconnu alors, qu'il n'y a au monde ni vin, ni éther, ni opium, ni autre stimulant diffusible qui puisse les arrêter, et que le seul china peut alors sauver la vie au malade.

Autant l'usage de l'émétique est profitable et familier dans les maladies *asthéniques*, et notamment dans les fièvres, autant doit-il être rare et réservé dans les phlogistiques. Un des motifs principaux est, que s'il y a inflammation dans les parties voisines de l'estomac, il l'empire, et s'il n'en existe pas, il risque quelquefois de l'y attirer, au point que dans ces maladies, ce n'est que par égard à des circonstances particulières, qu'il est permis de l'administrer. Tel du moins est l'avis des sages Médecins observateurs. Je n'en citerai qu'un seul. *In pleuritide, et peripneumonia*, dit-il le grand Haller, *doctum medicum vidi frequenter emeticum propinare, indeque cum singultus sequerentur pertinaces, inductus fui ut mortui corpus inciderem. Ventriculus ab usu tartari emetici per-*

inde inflammatus erat āc solet esse ab arsenico (Bibl. pract. T. 3.). Rien ne serait plus aisé que de grossir le nombre de ces observations. Les émétiques au contraire conviennent dans les maladies *asthéniques* non seulement pour nétoyer l'estomac lorsqu'il est chargé d'impuretés, mais ils conviennent aussi pour donner une secousse utile aux poumons et aux viscères du bas ventre, ou pour changer le type nerveux, qui souvent a une grande part dans la maladie. Pourquoi donc l'Auteur soutient-il le contraire, et veut qu'on donne l'émétique dans les maladies phlogistiques et qu'on s'en abstienne dans les *asthéniques* (305.) ?

La méthode d'éteindre la soif *asthénique* à force de boire des verres pleins d'esprit de vin (561.) n'est pas moins absurde que pernicieuse : on finirait sans doute par enivrer bien de monde, les enfans surtout, les femmes et autres personnes faibles ; de plus on leur causerait des vomissemens affreux, des avortemens, une soif inextinguible, des douleurs, la fièvre, et même la mort.

Les Médecins ont toujours été d'accord sur les propriétés spécifiques qu'a l'opium, celle notamment de faire dormir, malgré que dans quelques individus, à cause de leur idiosyncrasie, il ne procure pas le sommeil, lorsqu'on le donne seulement à la dose ordinaire. Il est ainsi fort étonnant, que le professeur Brown lui refuse cette vertu spécifique, et lui prête en échange celle d'éveiller sur-le-champ un homme qui sommeille (245.) ; certes qu'en avançant une proposition si singulière il n'a pas entendu nous obliger à une réfutation sérieuse, non plus que quand étalant la force réjouissante immense de l'opium, il nous assure, que *nemo*

desperatis suis rebus, et vitae taedio succumbens sibi mortem opiato sumpto, conscivit, aut consciscet (246.). Bien de malheureux se sont donné et se donnent continuellement la mort avec ce stimulant admirable, et j'ai vu plus d'une fois des infortunés qui sont morts apoplectiques par l'usage de cette drogue; et quel est le Médecin qui n'ait pas vu de semblables malheurs ? Je ne citerai qu'un Auteur non suspect, le D. Marc. Cet Écrivain appuyé de l'autorité du célèbre Veikard place l'opium au rang des poisons stupéfians et très-débilitans. A Dieu ne plaise que les maximes du D. Écossais se répandent d'avantage, elles ont fait des victimes, elles en feraient bien d'autres. Hélas ! lui-même en fut une probablement. Il mourut à l'âge de 52 ans d'un coup d'apoplexie, après avoir avalé une forte dose de laudanum. Voyez les notices historiques sur la vie de l'Auteur dans la traduction française des élémens de J. Brown par le D. Veglio.

72. On a cru de tout temps que les enfans héritent des maladies de leurs pères; effectivement la manie, l'épilepsie, l'apoplexie, la goutte semblent le partage de certaines races, et on a mille exemples de familles entières dont les malheureux individus ont été moissonnés les uns après les autres par la phthisie à la fleur de l'âge; d'où vient donc que le D. Brown a rejetté cette prédisposition héréditaire si reconnue et si avouée par tous les Médecins (CXXXIV.) ? En voici la raison: il n'y a que deux formes de maladie, dit-il, la *sthénique*, et l'*asthénique* (66.); les maladies par conséquent doivent être toutes héréditaires, ou bien aucune ne doit l'être, *vel omnes morbi hereditarii, vel nulli sint, necesse est* (597.). Mais ce raisonnement

quoique conséquent aux principes de l'Auteur n'est appuyé de l'observation, il s'y oppose même; aussi loin de nous persuader, il nous démontre au contraire le peu de solidité de ses deux formes, de sa nosologie et de sa doctrine

73. Le professeur Brown ayant nié que la goutte est héréditaire (CXXXIV.), il nous dit ici, qu'elle est toujours *asthénique*, et de plus guérissable à volonté par un traitement *sthénique* (CXLI.). Il en est de cette maladie comme de bien d'autres, lesquelles demandent tantôt des débilitans, tantôt des stimulans (*N*71.). Certes si on ne regardait qu'à ses causes, et à ses caractères on la croirait bien de fois *sthénique*, puisque souvent elle est fille de Baccus et de la bonne chère: souvent encore les goutteux parviennent à la décrépitude, ce qui n'est guères analogue à l'idée de faiblesse. Il est également sûr que dans les individus robustes et adultes il faut dans les premiers accès des remèdes débilitans, une nourriture faible, quelques purgatifs, et quelquesfois encore des sangsues à la partie pour calmer la violence des douleurs; il est aussi très-constaté que des gens riches devenus pauvres et forcés à une mauvaise nourriture sont guéris de la goutte, et que les personnes robustes n'ont de meilleur moyen pour en retarder ou adoucir les paroxismes, qu'une diète végétale ou, selon l'Auteur, affaiblissante. De tous ces faits et observations il n'est permis de déduire aucune autre conclusion si ce n'est, que la goutte quoique peut-être *asthénique* dans le fond, exige néanmoins selon les circonstances des remèdes débilitans. En effet, si elle était si décidément le partage de la faiblesse, les enfans, les eunuques, les femmes et

tant de cachectiques, aussi bien que les pauvres accablés de misère, de faim, de froid, au lieu de la méconnaître, y seraient constamment sujets; qu'il nous explique donc notre Docteur pourquoi fuit-elle les cabanes et les hameaux, et ne se plait que dans les grandes villes et les palais dorés. Cette matière pourrait présenter une discussion bien longue et bien intéressante; mais notre intention n'est que de mettre en avant quelques difficultés des plus saillantes. Quant au traitement de cette maladie nous sommes d'accord qu'un régime bien entendu en est le meilleur préservatif, qu'il peut même en retarder les accès, et quelquefois encore les empêcher: mais ce régime n'est pas toujours celui que le D. Brown recommande, la bonne chère et du bon vin; bien souvent il faut en choisir un opposé, et les faits, que nous avons rapportés le démontrent. Au reste il n'est que trop prouvé, que pour la plûpart du temps aucun régime n'est capable à retarder, ni à éloigner entièrement les paroxismes, pas même en y ajoutant le chef des remèdes Browniens, c'est-à-dire l'opium (615.), et certes ou l'Auteur n'a pas eu occasion de traiter beaucoup des goutteux, ou bien, qu'il soit permis de le dire, il n'est guères de bonne foi. Ne voit-on pas journellement de ces malades qui sont gourmands jusqu'au milieu des plus cuisantes douleurs sans toutefois que les accès en deviennent ou plus courts ou moins douloureux? N'est-il pas vrai que dans la goutte *remontée*, comme on dit, tous les bons praticiens s'accordent, qu'il faut saigner, purger, administrer des sudorifiques et autres évacuans, selon le besoin et les circonstances? Ou il faut donc dire que tout le

monde s'est trompé, ou que la doctrine de J. Brown est visiblement contraire à l'observation et ne contient tout au plus que des faibles exceptions aux règles générales.

74. Les brillantes espérances que l'Auteur nous donne d'empêcher entièrement le retour des accès épileptiques (CXLII.) sont plus vaines encore que celles de guérir la goutte (N73.) : l'observation de tous les siècles et une infinité d'expériences, qu'on a fait contre cette terrible maladie, nous donnent le plus haut degré de conviction, que le vin, le musc, l'opium, la bonne chère, et autres stimulans sont très-insuffisants à la guérir dans la plûpart des cas, quoiqu'en dise le D. Brown. Or si cela est, d'où émanent tant de paradoxes de sa part? C'est de l'unité, identité et indivisibilité de son agent qu'ils dérivent et tiennent tous à ses deux formes nosologiques : la goutte, dit-il, et l'épilepsie ne sont que de la faiblesse, les stimulans donc doivent les guérir. La conséquence en vérité est assez légitime, mais comme elle est contraire à l'observation, c'est-à-dire fausse, il est évident que les premisses le sont aussi. Effectivement si les maladies ne sont que *sthénie* ou faiblesse et si les remèdes en sont si aisés, il est fort douteux si jamais homme ne pourra plus mourir.

75. Le D. Brown ayant magistralement proscrit l'observation des symptômes et réduit la Médecine à deux formes seulement, en a certainement abrégé le cours de trois quarts et plus, et il l'a mise en outre à portée de tout le monde, quoique jusqu'à présent on l'ait regardée comme une science très-longue et très-difficile. Réellement lorsqu'on fait attention aux anciens préceptes et

qu'on réfléchit combien d'interrogations il faut faire aux malades, combien de signes il faut recueillir et analyser pour connaître les causes, le siége, le degré, les complications de la maladie, l'état des viscères et de chaque fonction, l'idiosyncrasie de l'individu, ses prédispositions cachées ou héréditaires, son genre de vie, ses habitudes, les épidemies et affections propres de chaque pays et tout cela pour découvrir la véritable nature de la maladie et statuer sur les indications et moyens curatifs: quand on considère que, pour remplir ces buts, il est nécessaire de bien connaître l'anatomie et la physique, surtout celle du corps humain, la chimie, l'histoire naturelle et la matière médicale; et de plus qu'il faut porter continuellement un oeil attentif sur tous les mouvemens de la nature pour les seconder, ou les contenir, ou pour les rétablir, qu'on doit expier continuellement sa marche et jusqu'à ses propensions pour connaître si des nouvelles indications ne se présentent et, ce qui est plus difficile encore, pour porter un prognostic juste et raisonnable; lors, dis-je, qu'on envisage ce nombre infini de connaissances, de soins, de méditations, qu'exige l'art de guérir, peut-on s'empêcher de ne pas exclamer avec Hippocrate *qu'il est long et difficile*! Mais quand on se tourne vers le nouveau prétendu père de la Médecine et qu'on entend de lui, que l'observation des symptômes est inutile et même dangereuse; qu'il n'y a plus ni maladie héréditaire, ni complication de maladies opposées; que les poisons et contagions agissent comme les autres puissances nuisibles; que les parties closes sont à l'abri de l'inflammation; que les forces de la nature, les crises par conséquent

et tous ses efforts salutaires ne sont que des réves; que la nosologie est la chose du monde la plus plus superflue ou pour mieux dire la plus pernicieuse; que toutes les maladies et toutes les indications possibles ne tiennent qu'à deux modes ou formes très simples et faciles, à l'*incitation* augmentée et à l'*incitation* diminuée; que l'hygiene et la diététique viennent d'elles-mêmes se placer dans ces deux formes; qu'on peut ainsi se passer de la physique, de l'histoire naturelle, de la chimie et presqu'en entier de l'anatomie; qu'en deux jours au plus on peut apprendre la matière médicale qui ne comprend plus qu'une douzaine de remèdes, lesquels ont tous les mêmes vertus au degré près, qui tous agissent de la même façon, sans qu'il y en ait aucun spécifique, que la china ne vaut pas mieux que le vin; en un mot, lorsqu'on entend de la bouche même de notre Docteur, *Medicinam hactenus conjecturalem, parum sibi constantem, sibi omnibus rebus repugnantem, ad justam scientiam, non mathematicis, quod unum tantum probationis genus est, sed naturalibus principiis, certoque sensuum testimonio firmatam* (312.); lors dis-je qu'on voit un changement si heureux et si consolant, peut-on ne pas avouer franchement, que la Médecine mise par l'Auteur au rang des sciences exactes est devenue en même temps courte et facile et qu'un esprit des plus limites peut désormais en peu de jours et sans peine devenir habile Médecin? Peut-on ne pas reconnaître que notre réformateur, avec la force admirable de son agent unique, indivisible, identique, immatériel, nous a delivré d'une infinité de préjugés qui n'avaient fait qu'accroître avec la du-

rée des siècles, qu'il a aplani des obstacles sans nombre et frayé une route nouvelle toute parsemée de fleurs et très-courte? D'après de si agréables choses peut-on ne pas s'écrier, que le D. Brown est le vrai père de la Médecine, le veritable soleil des Médecins!

Mais comment distinguer les deux formes des maladies sans en observer les symptômes dira quelqu'esprit timide et imbu encore d'anciens préjugés? Qu'il se rassure, rien n'est plus facile; qu'il regarde seulement aux puissances nuisibles qui ont causé la maladie; sont-elles stimulantes? La maladie est de forme *sthénique*: sont-elles debilitantes? Qu'on la cherche dans la forme opposée. Mais si le malade est un enfant, un fou, ou s'il ne sait point parler ni personne pour lui, comment se tirer d'affaire sans observer et sans analyser les symptômes? Ces difficultés sont petites; est-ce un enfant? ses affections sont ordinairement *asthéniques* (567. *suiv.*) à la reserve de quelques unes, telles que la variole laquelle sera *sthénique* lorsqu'elle a peu de boutons (417.) et sera *asthénique* quand elle est confluente (669.). Est-ce un homme qui ne peut point parler? Il sera probablement apoplectique, paralytique, ou épileptique et par là dans la forme *asthénique*. Est-ce un fou? Dans ce cas on doit chercher dans quelle forme le D. Brown a placé la maladie dont il est atteint; s'il a des flux, par exemple, une hemorragie, ou de la fièvre; sa place sans doute, est dans l'*asthénie*; s'il a une pleurésie il se trouve dans la forme opposée. Mais comment connaître une maladie, dira-t-on encore une fois, telle qu'une péripneumonie, une pleurésie, sans en observer les symptômes? Cela est vrai; et le Pro-

fesseur Brown ne s'y oppose pas, puisqu'il nous donne lui même quelques signalemens pour les connaître (348.). Mais quelle différence de lui à Hippocrate ! Tandis que ce bon vieillard nous oblige à l'examen le plus minutieux des moindres symptômes, le Réformateur de la Médecine nous expédie en peu de mots et sa symptômatologie aussi courte que sa doctrine, ne demande que quelque jour tout au plus, pour être apprise par coeur. Voilà donc toutes les difficultés levées, et voilà qu'il ne faut plus ni talent ni travail pour devenir Médecin en peu de mois.

Non, répondra quelqu'un des plus zélés disciples du D. Brown, non; c'est là une erreur fort grossière ce n'est pas les forces ou les mouvemens de la nature qu'il faut étudier, non plus que les symptômes des maladies, ou la vertu individuelle des remèdes; c'est la faiblesse directe (45.) qu'il faut savoir bien distinguer de l'indirecte (35.). Voilà le chef d'oeuvre de l'école Brownienne, c'est savoir stimuler à propos, voilà une seconde difficulté qui n'est pas moindre de la précédente. L'art de guérir n'a jamais été ni plus long, ni plus épineux; la vie de l'homme suffit à peine pour l'apprendre et sur cent Médecins il n'y en a peut-être pas un seul qui soit bon. Helas quel langage décourageant, quelle nouvelle accablante! Est-ce donc qu'il est si difficile de reconnaître les deux faiblesses, et de stimuler, et qu'avec deux mots on va anéantir des espérances si brillantes et si bien conçues ? Non pas, il y a de l'exagération sans doute, et nous ne nous rendrons point sans y avoir réfléchi. S'agit-il donc de stimuler, et le mal est-il encore dans ses premières périodes ? On doit alors s'en

tenir presqu'au vin seul, c'est Brown qui le dit; *merax* (vini) *potio ita necessaria est, ut exceptis jusculis, et diffusibilioribus etiam stimulis, sola diu conveniat* (268.). La maladie est-elle avancée? Dans ce cas l'opium suffit; *opii plerumque formae*, dit notre Auteur, *satis in omnes usus medicos sunt (*301.*)* Aussi la difficulté de stimuler n'est pas si grande comm'on dit. Mais comment distinguer les deux faiblesses? C'est ce que nous allons examiner. Sans contredit ce n'est pas aux symptômes qu'on reconnaîtra laquelle des deux faiblesses domine; le D. Brown nous défend expressement de suivre cette route (CXLIII.), et certainement s'il eût jugé leur connaissance utile ou nécessaire il n'aurait pas manqué de nous les signaler: mais il savait d'avance que les signes des deux faiblesses sont parfaitement les mêmes et il n'ignorait pas, que ce serait un temps perdu que de les rechercher; c'est donc aux puissances qui ont produit la faiblesse, qu'il est permis d'en constater la nature. Cela étant, ou ces puissances ont trop stimulé, et la faiblesse est indirecte (35.); ou elles ont stimulé trop peu, et la faiblesse est infailliblement directe (45.) Or y a-t-il quelque chose de plus simple et de plus aisé? Au reste on cure l'une et l'autre faiblesse à l'aide des mêmes stimulans; toute la différence ne consiste que dans la dose: on commence par cent cinquante gouttes de laudanum si la faiblesse est indirecte, et par dix environs si elle est directe (*N*65.). Et si dans quelque cas il peut y avoir encore de l'incertitude, on fera comme dans toutes les choses humaines; savoir on suivra une route moyenne, en panchant toujours du côté de la probabilité; car en-

fin quand on ne voit pas clair dans les maladies, il ne faut pas à la manière des Hippocrates, et des Sydenhams être simple spectateur et laisser agir la nature; il faut au contraire opérer toujours et ne se reposer jamais, sans s'inquiéter si la faiblesse est directe ou indirecte; car pour dire tout le secret en un mot, l'Auteur est fort complaisant sur ce point, et nous dit tout uniment que la faiblesse, de quelque côté qu'elle vienne, est toujours la même: *unde unde est, debilitas*, dit-il, *semper eadem est* (223.); aussi nous ne nous mettons point en peine; soit la directe soit l'indirecte elles sont précisement les mêmes. Les difficultés maintenant sont toutes levées et nous pouvons désormais dire sans crainte, que la Médecine Brownienne est courte et facile.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TURIN, DE L'IMPRIMERIE DE JACQUES FEA.

